

7967-7971.

vent aussi dans l'allure ~~une~~ et le maintien une majesté inconsciente qui manque si terriblement chez nous. Je voudrais mettre nos grandes dames de province à côté de la Condessa de El. ou de telles autres, aperçues, dont je ne sais pas le nom.

Autre milieu, également intéressant, chez notre amie de Rabat, Mme B., que j'ai eu la surprise de trouver, m'attendant, sur le quai de la gare. Un peu trop de compatriotes peut-être, mais aussi le poète José

Hierro: un visage fermé sur des secrets inquiétants, des manières simples. Il a lu un de ses poèmes, sans affectation. Beaucoup apprécié aussi la jeune dame qui est venue à la Casa m'interroger pour la Radio, tout le contraire de la baronde qui sévit chez nous dans ce genre; une personne pleine de finesse, sensible aux problèmes spirituels, et qui paraît accepter sans rancœur la condition difficile faite à l'intellectuelle dans les pays hispaniques; courageuse et solide. ^(doña Carmen Florco)

Mais n'aurais-je eu que les deux visites faites au Prado, ma peine n'aurait pas été perdue. Je n'ai guère revu que les Espagnols, un peu le Litien, et un Angelico, une Annonciation, ~~assez~~ plus paradisiaque peut-être que celles de Florence. Là je ne me lasse point.

Velázquez toujours, malgré les foules qui se pressent autour de ses œuvres les plus célèbres (mais j'ai pu rester deux bons moments, presque solitaire, devant les Ménines, à respirer l'air qui circule entre les personnages; prodigieuse présence, où le caractère de vie suspendue ne tient à aucun trompe-l'œil, mais au silence pictural où l'en chanteur a tout plongé); le Greco, entre autres une Adoration des Bergers, assez nouvellement acquise, où la lumière sort de l'Enfant, au centre de la toile, et prend par en dessous d'étranges figures; Goya, avec lequel je me réconcilie pour avoir mieux vu, mieux pénétré ses toiles fantastiques - peut-être aussi les a-t-on nettoyées - et il y a toujours les portraits, inégaux, parfois géniaux de pénétration ~~si~~, même quand ils ~~leur~~ souffrent d'une peinture un peu glacée. On n'arrêterait pas de reprendre les œuvres une par une.

Mais il a fallu partir, et tout départ m'est toujours une avant-mort - si bien que je ne partirais jamais de moi-même, ou bien rarement.

Toute la journée du 30 à San-Sebastián, pour une conférence du soir. C'était beaucoup, malgré la montée sur le Mt Igeldo. Heureusement je suis armé en moi-même contre tout ennui.

Retourné en France un mélange de brume et de soleil sur des bois en train de s'enflammer de tous leurs ors.

1962

14 Mars - Je voudrais passer cette année, continuellement gâtée par des occupations vaines, sous un patronage favorable, en recevant simplement ce que je viens de lire chez cette chère Mère Chère, au ch. XII du Chemin de la Perfection: «Tâchez de ne plus redouter la mort, abandonnez-vous complètement à Dieu, et arrive que pourra. Qu'importe que nous mourrions? Quand le corps s'est moqué de nous si souvent, est-ce que nous ne nous moquerons pas de lui quelquefois?» Et la bonne heure! Voilà qui me plaît. Comme nous nous serions bien entendus certains jours!

Tous les matins (ou presque; il arrive que je sois trop pressé ou trop endormi) je tâche de me mettre dans l'esprit de quelqu'un qui saurait que ~~son~~ son dernier jour ~~pour~~ commence. - Et ce pourrait être le dernier. Qui sait ce ^{donc} que l'attend avant le soir? Je partirai maintenant de ces paroles.

1^{er} avril - Des semaines, de nouveau, passées à l'écoute des nouvelles - après tant d'années déjà occupées à l'angoisse et à l'attente. Et pourtant, il faut continuer à méditer, à prier, et défendre farouchement le droit de l'âme à son accomplissement dans la joie.

Je reviens à mon guide: Septième demeure, ch. I:
«On voit des choses intérieures qui montrent d'une façon

4
sûre qu'il y a sous un certain rapport une différence évidente entre l'âme et l'esprit, bien qu'ils ne soient qu'une seule chose... Il me semble, en outre, que l'âme est une chose différente des puissances, et que tout cela n'est pas une seule chose.» Sans autre étude que d'elle-même, la voilà au plein du vrai.

2 avril - Je continue; ch. IV: «Le Seigneur vient de placer l'âme dans sa demeure à lui, qui est le centre de l'âme.» «Quant à ce centre ou à cet esprit de notre âme, c'est une chose tellement difficile à dire et même à croire, que, faute de savoir vous l'expliquer, mes Sœurs, je crains de vous donner la tentation de ne pas ajouter foi à mes paroles. Il n'est pas aisé de comprendre, en effet, comment l'âme, tout en se trouvant au milieu des croix et des chagrins, puisse conserver la paix.» Ni de le comprendre, ni de résider dans ce centre. ~~Il~~ ~~Pourtant~~, nous ne possédons pas, en cette vie, notre "bien" véritable tant que nous ne l'avons pas atteint.

7 avril - Pourant hier soir St Jean de la Croix, vers lequel je suis moins porté que vers St Chérèse, j'ai retrouvé ce texte (d'une lettre du 14 avril 1589) qui ne m'avait pas frappé, je pense, dans ma première lecture (qui remonte à 1948). «Dès lors que Dieu est incompréhensible et inaccessible, la volonté ne doit pas appliquer son acte d'amour pour Dieu dans ce qu'elle peut toucher et connaître par ses facultés, mais dans ce qu'elle ne peut

ni comprendre ni atteindre par leur moyen. C'est de la 5
sorte que la volonté aime d'une manière certaine et véritable selon que le veut la foi, dans le dénuement et l'obscurité; elle se met alors au dessus de toutes les connaissances de son entendement, elle croit et elle aime au dessus de tout ce qu'elle peut comprendre.» Il est bien vrai. Et sans doute, pour tendre à être infini, un amour doit-il passer ainsi par dessus tout le sensible et le connaissable - le connaissable surtout. Pourtant je ne méprise plus aujourd'hui les dévotions "sensibles", en leur temps, à leur place. Tant que la mort ne nous a pas ôté nos sens, pouvons-nous les oblitérer tout à fait? Et même dans l'extase, ne faut-il pas recourir à "lumière" ou à "nuit" pour en communiquer quelque chose au retour? Chacun se prend où il peut. ~~Il~~ L'essentiel est d'avoir prise. Ce n'est déjà pas si facile!

9 avril - Du même, ~~après~~ à propos de ce ~~texte~~ texte de Luc sur l'Annonciation que j'aime particulièrement et de l'ombre que portera sur Marie la Sûrte du Très-Haut. «L'ombre d'une lumière sera également lumière comme elle... D'après ce principe, l'ombre que produit sur l'âme la lampe de la beauté de Dieu sera une autre beauté conforme à la figure et à la propriété de la beauté divine.» De même pour sa force et sa sagesse. «Ce sera la même sagesse, la même beauté et la même force de Dieu en ombre, parce que l'âme sur cette terre

6
ne peut pas le comprendre d'une manière parfaite. Cette ombre, étant selon la figure et la propriété de Dieu, étant Dieu lui-même, l'âme y connaît très bien l'excellence de Dieu... Or toutes ces choses se passent dans ces ombres claires et embrasées produites toutes par ces lampes claires et embrasées. » Oui, « ces ombres claires et embrasées », c'est bien ~~celle~~ le monde où l'âme se retire et rencontre des lumières voilées et brillantes - car on peut, selon son ^{peil intérieur} ~~langage~~, être plus sensible, dans ce clair obscur, à la lumière ou à l'ombre. Mais la beauté - toute beauté - reste aussi surnaturelle.

- Du 13 au 17 avril, un tour rapide vers la pointe de la Bretagne. Le premier jour, nous déjeunons à Josselin en bas de la ville, séparés du château par le canal, où, de temps en temps, passe un cygne solitaire. Sous un ciel délicatement gris, cette haute muraille implantée dans le roc, cette route souvent décente, deux ou trois corniches sur les tours, l'air lui-même, tout me rend présent, soudain, ~~la~~ l'antique Bretagne des bords perdus dans les forêts et les landes comme des îles, l'approche silencieuse du chevalier errant : est-il réel ce château où rien ne signale la vie ? issu d'un charme ? captif d'un sommeil jusqu'à la venue de celui qui trouvera le mot nécessaire ? C'est la première fois, dans ce pays, que pour un instant je puis le rejoindre au delà du présent, trouver le temps, accéder à une essence - non, déjà aussi au grand mensonge de Champdolent ou à la Roche aux Fées, mais c'était une autre issue.

7
Le 14, soleil ~~et~~ vent glasant. De Zimper à Loc Ronan, ~~par~~ : l'église verdie et ses saints ~~sauf~~ paysans (au milieu, ma pauvre petite sœur Chère en style Saint-Sulpice !), la chapelle sur la source, les vieilles maisons et l'atelier de tissage. Tout cela solide, trapu, d'un beau gris de pierre sérieuse. Descente sur Douarnenez, dont il faut ainsi surplomber la baie ; de près, le port, mangé par ses hangars, est hideux. Dans l'après-midi, Confort, son calvaire modernisé (mais ces figures sont supportables), sa roue-carillon, à côté de laquelle le curé, un Breton noir, explique les miracles, un peu trop abondants tout de même (« mais alors, c'est mieux qu'à Lourdes » dit une visiteuse innocente) ; Port Croix et sa nef romane ; la Sainte du Raz, toujours défigurée par les mercantis, ses rochers n'ont pas grandi, mais Sein est très clairement visible, si plate, un radeau, étrange, barricadée d'écueils, retranchée de toute espèce de monde.

Dimanche 15, toujours du vent, mais des averses. Il en tombe une, très serrée, sur Pleyben, pendant qu'en procession le clergé bénit des Pameaux sur la place, au milieu d'un grand concours de gens venus en ~~des~~ voitures. Descente pittoresque sur Chateaulin. Sous de fréquentes ondées, qui leur donnent une grandeur ^{ut} âpre, nous traversons les landes et les pinèdes pour retrouver la presque île de Crozon. Descente sur Morgat : une baie harmonieuse, entre des falaises trouées de cavernes, des roches percées ; oiseaux suspendus ; des flots très vents, aussi intenses, dans les éclaircies, que les eaux de Cayri. Mais le froid et le vent obligent à rentrer.

Le 16, visite de Concarneau et de sa Ville Close. Malgré

4
Vauban, ce n'est ni Mogador, ni Saint-Malo. Mais mon passé
salétrin fait que je suis toujours chez moi derrière des remparts.
Malgré le ciel sombre, les bateaux dans le port ont des couleurs
vives, qu'un peintre transi et une jeune fille, son élève, s'ap-
pliquent à saisir. ~~Malgré~~ Les remparts sont intenable sous
le vent du nord. - Ciel toujours sombre, quelques gouttes de
temps à temps, sur Pont d'Ivry. Hélas, les maisons à tourelles
et le "Barde breton" ont séni là. A part ~~le~~ le lit de la
rivière et ses blocs, avec un ondeux moulins disjoint, et son
petit pont en estuaire, le lieu semble banalisé. Ou bien il faut
dire une lumière d'été. - Descente escarpée sur le havre mi-
muscle de Port Manech, qui valait à peine le détour.

Devant une si mauvaise volonté du temps, nous rentrons
le 17, par l'orient, ~~le~~ rattaché trop grand pour ses habi-
tants, mais étriqué dans ses façades. Ou bien est-ce la
faute du vent?

6 Mai. J'ai relu, au temps de Sâgues, les récits de la
Passion dans les quatre Evangiles. Ce n'est point sans
déception, tant on se ressent qu'entre Jésus et ceux qui ont
écrit (même s'ils l'ont connu) il y a un vide. De ces heures
si terribles, tellement peu de ces détails vécus comme seuls
peuvent en donner des témoins; et, ~~ceux~~ ceux que l'on croit
sentir, tous ne s'accordent pas. Etaient-ils donc tous cachés,
à trembloter chez eux, les disciples? (Cours, combien est
ce que cela faisait? Les cent-vingt réunis autour de Pierre,
selon les Actes?) Et, je le sais, les textes sont écrits plutôt
pour faire voir que tel détail des "contures" s'est réalisé
(c'est bien ce qui nous inquiète plus d'une fois, cette volonté

de démonstration), ~~mais~~ déjà c'est comme si Jésus était
une figure emblématique, un Christ de mosaïque, ~~avec~~
dans un autre monde. Mais celui qui était sous les coups, dans
la prison, dans la mort? Il faut deviner, par les trous du
récit autant que par des bribes de phrases. Terrible indif-
férence des Sémites (ou même, n'est-ce pas de l'aversion?) pour
l'humble texture des choses, pour la ouïe du réel. Si
Jésus ~~sur~~ sur la croix s'écrit "j'ai soif", c'est "pour que l'écri-
ture soit accomplie", et tout ainsi; même s'il nous est assuré
que "celui qui a vu a rendu témoignage", ~~ou~~ comme on
aurait besoin d'un témoignage intégral pour le suivre!
Si eux, ils n'ont pas su qui était Jésus, comment le saurons-
nous? A moins ~~de~~ de ne retenir, comme Paul, que
le Seigneur: la Croix, l'Eucharistie, rien d'autre pour son
passé terrestre. Paul avait eu sa vision, son message à lui;
en somme, tout commençait là. Mais nous, laissés dans
l'ombre, où commencerons-nous?

7 Mai. Un rêve, cette nuit: dans une foule française,
avec beaucoup de jeunes femmes en ~~des~~ vêtements d'été,
de couleurs vives (peut-être bien selon une mode de mon
enfance, plutôt que la nôtre) au milieu d'une oisiveté de
fête, le dieu Hor, à tête de ~~fauc~~ faucon, se promène.
~~Il~~ Cel une statue de pierre grise (et je crois bien avec
quelques plaques de lichen doré, tout plat), buste de face
et tête de profil, l'œil immobile comme celui des oiseaux
au repos. ^(de taille humaine normale.) Personne ne fait attention à sa présence. Sans doute
ne le voit-on pas. J'ai l'impression qu'en passant devant moi

son oeil s'est allumé un instant, en signe d'amusement et de connivence. — J'ajoute que je n'ai pas eu l'occasion de m'occuper de lui ni de voir de ses images depuis bien longtemps. Faut-il dire qu'il n'a point de part, non plus, dans mes "dévotions" antiques?

13 Mai - Les Carmélites de Orléans ont eu raison de me rappeler que nous allons arriver au quatrième centenaire de la réforme thérézienne: 24 août 1562 (le 19 août 1662, mort de Pascal). Je retourne plus que jamais à "notre" Mère.

Vie, ch. 38. « Mourir me semble maintenant la chose la plus facile pour celui qui sert Dieu, puisqu'en un instant l'âme est délivrée de la prison du corps et placée dans le lieu de son repos. Ce vol d'esprit, ces ravissements où Dieu nous élève et nous découvre des secrets si profonds ressemblent, je crois, à ce qui se passe au moment où l'âme sortant du corps se voit tout à coup en possession du souverain Bien. Je ne parle pas des douleurs de la séparation; il n'y a pas à en faire grand cas; d'ailleurs ceux qui auront aimé véritablement Dieu et méprisé toutes les choses d'ici-bas doivent avoir une mort plus douce. » Pour ce qui est de ce dernier article, ce n'est pas trop sûr. Mais "il n'y a pas à en faire grand cas" de toute façon; elle ~~marque~~ va à l'essentiel: le "vol d'esprit". C'est pourquoi il ne faut pas tenir nos ailes molles et sans exercice; ~~à~~ à quoi pourtant tout semble conspirer autour de nous ~~et~~ en nous.

28 Mai - Presque hier soir le P. Eugène K. Enthousiasme et calcul, facilité russe à sauter d'une idée à l'autre par les cimes, voracité et rire de moijik (chez un homme, pourtant, de famille cultivée); mais aussi le sens de l'esprit, le respect de l'inconnaissable divin, ^{même aux} ~~Orthodoxes~~. Plaisant contraste avec les universitaires amis que nous lui faisons connaître après le dîner. Mais il sait me pas les presser dans leurs retranchements ~~et~~ et ne pas leur parler en "homme d'église". Et il y a un rayonnement dans ses yeux très clairs qui n'est pas seulement d'intelligence.

8 Octobre - [Voyage en Grèce - carnet spécial]

Retour par un automne plus beau que bien des étés: un rien de brume, beaucoup de soleil. C'est une chance inespérée, au retour d'un voyage qui a réuni plus de beauté qu'aucun autre jusqu'ici. Naufrager dans la pluie, c'eût été la catastrophe finale.

9 Décembre - Nous ne verrons pas Dieu, tant que nous le regarderons à travers l'ombre que nous projetons sur lui.

30 Décembre - Nous ne sommes pas sortis durant ces vacances, le froid aidant, ce qui m'a permis enfin de lire un peu pour mon agrément. J'avais choisi "Le Jeu des Perles de Verre" que je désirais connaître depuis longtemps, et, malgré des longueurs, je n'ai pas regretté ce choix. Comme il m'arrive, une main intelligente avait écarté de moi cette lecture jusqu'au moment où mon être pouvait le mieux l'accueillir, où je vais quitter avec joie ce jeu

moins subtil qu'il a été, pendant tant d'années, imposé par mon métier. Je l'ai aimé, mais il ne m'a jamais satisfait. Il m'a parfois désespéré en ne me laissant pas être moi-même jusqu'au bout.

J'ai eu avec bonheur ces lignes (t II, p. 31): "Il avait fait le tour des possibilités que sa charge lui donnait de déployer ses forces, et il en était arrivé au point où de grandes natures abandonnent la voie de la tradition et du conformisme docile et où, confiantes dans des puissances suprêmes qui n'ont point de nom, elles doivent se hasarder dans des voies nouvelles que nul n'a encore tracées ni connues et en assumer les risques."

1963

20 avril. Mois affreux où mendres et souffrances assojaient l'inébranlable compagne de ma vie. Anxietés encore alourdies par un hiver sans fin et sans merci. Enfin, les fleurs reprennent possession des jardins inanimés; la vie revient en elle aussi; par une grâce imméritée j'ai pu traverser ces jours sans fléchir. Plus riches et non pas appauvris, si nous avons compris où est l'essentiel.

1^{er} juillet. Mon espoir anticipait. Il a encore fallu traverser une période de nuit, mais enfin le jour arrive.

C'est ce qui m'a permis de m'évader hier jusqu'à Brest, pour l'inauguration du monument de V. Segalen, cet homme qui est devenu mon ami alors que je ne l'ai pas connu. Il est vrai que pour le rejoindre je n'ai pas

eu seulement son œuvre, mais l'accueil de sa fille et, 13 par elle, l'accès à ses manuscrits, aux objets qui lui étaient chers. La foule ne se pressait pas autour du monument, mais, entre les nues et la mer d'étain ou d'ardoise, se jouait le vent atlantique. La figure du poète regarde vers le large et ses yeux dévorent les horizons à venir. Tout, en somme, a été familial, malgré le plein air ou les hautes parcs de l'Hôtel de Ville — mais avec des ouvertures sur le monde sensible et, aussi, plus loin que le "manifeste".

28 août - Soixante ans. Il y a un an nous arrivions à Athènes. Nous n'avons ici qu'un jour froid, avec des tâches de soleil fugitives. J'entre, avec un peu plus de confiance qu'il y a quelques jours, dans cette nouvelle année de ma vie; l'horizon s'éclaircit de nouveau. Il serait juste que ma pauvre Odette retrouve ses forces et rentre dans la vie. Que d'épreuves encore ce mois-ci!

8 Septembre - Dans le courant de la semaine, un beau rêve architectural. Cela commençait par des ruines de dojon dans une sorte de jardin à grandes pelouses en pente (à Rabat, paradise!). Puis ce fut une église ogivale, très noircie, avec des sculptures brisées au portail, assez pauvre, le tout à ma gauche. Soudain au bout de la façade une rue coudée et, immédiatement à l'entrée, à droite, la façade d'une autre église, de la Renaissance espagnole (dans les deux cas, seule la façade comptait), d'une pierre jaune mûrie par les ans. Et comme je m'arrêtais dans cette rue coudée pour la regarder,

14
La pierre s'illuminait du dedans et le portique devenait semblable à l'un de ces retables d'or massif qu'aimait l'Espagne à cette même époque. La beauté était si grande qu'elle m'a réveillé. - Si ce lieu existait, je pourrais le reconnaître facilement; l'image est restée très nette dans mon esprit.

15 Sept. La chaleur retrouvée enveloppe les haies, les plis de terrain, ~~de~~ d'une brée déjà automnale. Beaucoup de douceur, même en plein haut du ciel. Jeux d'éclairages dispersés dans la forêt. Je retrouve cette saveur de saison mûre qui va se détacher dont s'enviait ma mélancolie d'adolescent; il y avait aussi l'approche de la rentrée, qui me pesait un peu, malgré mon amour de l'étude. Pour la première fois depuis cinquante-cinq ans, vraiment, je ne vais pas "rentre". C'est une joie.

30 Novembre. Le désir d'achever rapidement mon travail sur les Stoïciens m'a distrait, pendant cinq mois, d'autres activités. Mais je n'en suis pas fâché, car il m'a permis d'éprouver à nouveau, de préciser davantage (surtout à mon usage, car tout n'est point passé dans le livre) un certain nombre d'idées (de "vues" plutôt) qui me tiennent à cœur et que je compte utiliser dans les mois à venir. Car il faut, cette fois, que je me mette à parler ~~et~~ ~~parce~~ en mon nom tout à fait propre. Qu'il m'en soit donné encore le temps!

2 Décembre. Un rêve très curieux cette nuit. J'étais dans le patio d'une maison marocaine, plus belle et plus riche que ma maison de Salé, illuminée en bas et

15
à l'étage. Et j'entendais, sans qu'il y eût personne pour les proférer, des groupes de mots qui ne faisaient ni une phrase, ni peut-être même un membre de phrase complet, les uns en anglais, les autres en français. Ils n'empiétaient pas l'un sur l'autre, mais se succédaient sans intervalle, dits par des voix différentes et de plus en plus fort; naturellement, leur suite ne donnait pas un sens. Finalement j'ai eu l'impression que quelqu'un criait dans mon oreille, et c'est ce qui m'a réveillé. C'était comme si un sens inconnu me permettait de saisir des bribes de pensée, qui ne m'étaient pas adressées, et qui couraient autour du monde. Je n'ai rien ~~pas~~ retrouvé dans ma mémoire au réveil, bien que j'eusse parfaitement compris chaque mot au passage.

8 Décembre. Après une première lecture de Placida Maritain (Journal): trop sûre de sa théologie, trop sûre que Dieu a des vues spéciales sur les Maritains, et, dans les premières années surtout, trop sûre qu'elle est à tel ou tel niveau de la vie mystique. On n'est pas juge de son propre progrès. Dans l'Inde, un maître lui reprocherait gravement cette tendance, y verrait un risque d'échec. Il faudrait savoir des choses que j'ignore, sur elle-même, sur sa santé avant sa vie d'oraison, pour savoir aussi ~~et~~ jusqu'à quel point ses épreuves intérieures subissent les réactions de son corps, jusqu'à quel autre point aussi ce sont ces épreuves qui s'ébranlent

16
le corps. Et ne tient-elle pas de ses ancêtres Hassidim une tension, une dureté, des arêtes tranchantes qui pourraient s'adoucir dans une expérience chrétienne plus "franciscaine"? Certes l'âme doit traverser la souffrance et la nuit. Mais sans jamais de relâche? sinon des moments de concentration heureuse où la nature physique, si j'en crois ce que j'éprouve moi-même, ^{à sa part?} ~~est~~ ^{est}

Il faut rebire. Il faudrait d'autres témoignages. Peut-être s'est-elle ~~gâtée~~ arrêtée aux épreuves, de préférence? Mais ce choix n'aurait-il pas une signification à son insu?

24 décembre - Je me suis réveillé ce matin avec des larmes dans les yeux, en train de me dire: « Ah, Connelo, je ne t'aurai jamais rencontrée! » - Il est bien vrai. Je sais, depuis déjà assez longtemps, que cette soeur du dedans est l'image de cette partie de l'âme, au centre ou au sommet (jeu important l'expression), ~~qui~~ ^{est} la plus proche de la nature divine, qui la reflète le mieux ou y participe davantage (là encore, comment préciser?) Je ne la rencontrerai pas incarnée. Je sais même qu'il faut ~~essayer~~ se décider à la quitter lorsque le jour est venu de s'avancer au delà des noms et des formes, dans ce "désert" qui ~~est~~ même plus haut que Dieu, comme dit Angelus Silesius. Ou si au moment de la mort je l'y retrouve, c'est alors qu'elle aura sa véritable nature.

27 décembre. Cette nuit, au cours d'un long réveil (ce sont les seuls moments où je me sente la liberté

17
de méditer) j'essayais de concevoir comment on ^{pourrait} ~~pourrait~~ parler, de façon à n'être ni téméraire, ni au-dessous des réalités, de ce monde invisible de communications spirituelles que suppose, pour être efficace, la prière. De nous à Dieu, de nous aux âmes que nous appelons saintes, de Dieu et d'elles aux vivants. Aucun modèle, d'aucune sorte, dans notre expérience; un univers aussi inné et à nos sens et à notre esprit que l'était celui des radiations hertziennes avant que nous disposions d'un détecteur approprié. Et pourtant qui donc, ayant quelque expérience de l'esprit, oserait nier l'efficacité de la prière, quand elle vise non pas celui-là même qui la prononce, mais quelque autre personne (qui ne sait pas que l'on prie pour elle ou qui n'y attache pas de réelle importance)? Quel est l'état d'une âme détachée du corps? Comment garde-t-elle un contact avec les êtres de la Terre? Les religions supposent ces problèmes résolus ou les esquivent en parlant d'un "ciel" indéterminé - ~~ou~~ ^{ou} jadis, beaucoup trop déterminé. Sans doute n'est-il possible de rien dire qui soit ~~possible~~ saisissable par les prises ordinaires de la pensée. Mais peut-être trouverait-on des approches? Quel besoin de lumière reste le nôtre, à travers les âges, pour tout ce qui importe le plus! - Il faudrait savoir parler d'itinéraires sans chemins, de résidence sans lieu, tout en faisant sentir que ces négations ne sont pas des jeux de l'esprit.

18
1964

2 Janvier. J'abrute en moi un être à qui rien n'est arrivé des événements de ma vie. Ce matin il pleurait encore (comme l'autre jour) disant à une jeune femme en noir, debout et attentive, parlant de lui-même : "être veuf si jeune, abandonné de tout au monde sauf de Dieu, il y a des moments où c'est tout de même trop dur." Or je ne suis ni jeune, ni veuf (bien que, l'an dernier, j'ai pu redouter parfois de le devenir) et je ne me sens pas abandonné de tout ni de tous. Pourtant, c'est bien moi aussi celui qui cherche Convelo et qui pleure aujourd'hui comme j'ai toujours pleuré, depuis l'enfance, sur Eurydice ~~et~~ plus encore sur Océrénice. A quoi remonte ce sentiment de séparation, de privation originelle peut-être, de l'être aimé, sœur ou femme? A rien de mon expérience terrestre, à tout d'une expérience majeure, vécue où et quand? Par un moi plus essentiel que ce moi dont on croirait faire l'histoire à travers les épisodes de ma vie. ^(cet être arraché) Oui, Dieu, la déesse Divine? ~~Mais~~ Mais de ce formes, ^{à leur tour,} une exigence de séparation? Pour aller plus loin encore?

5 Janvier. Impossible, ces jours-ci, de s'attacher à autre chose qu'à ce pèlerinage de Paul VI à Jérusalem. Retour à la source? Oui, et il faudrait aussi que ce soit ~~un~~ un nouveau départ : comme si Jésus venait de mourir, comme si de nouveaux apôtres devaient recommencer, en partant de rien (mais riches des erreurs accomplies) l'évangélisation de la Terre. Le retour, ce nom de Paul, les rem-

19
contres avec les Patriarches d'Orient, que de symboles, que de présages! L'imagination antique voudrait ici des prodiges: le ciel ouvert, une voix qui descend. Mais c'est déjà un prodige que cette démarche, portée par tant d'éclats vers l'unité, une suite de prodiges que cette série d'événements: le choix de Jean XXIII, sa mort, le Concile, l'initiative de son successeur. Le terme est inconnu; nous ne le verrons sans doute pas. Mais que ce soit vraiment une brèche dans la ~~ma~~ voûte qui pesait sur notre temps! une descente de lumière! Lumière, lumière, il n'y a pas de prière plus urgente. Toute la nuit humaine la prononce, même sans le savoir.

20 Janvier. Pensant cette nuit à toute doctrine spirituelle qui propose l'imitation de Jésus, et plus particulièrement à St François d'Assise et à sa "stigmatisation", il m'apparaît que cette voie ne doit pas conduire seulement à la croix (si fondamentale ^{qu'il} soit ~~l'esset~~ de s'offrir à la crucifixion), mais avant le calvaire au Chabon de la transfiguration et, après l'agonie, à la résurrection, à la joie de Pâques. L'Occident a trop insisté sur le martyre. La piété orthodoxe (la lumière thaborite, la "déification" du croyant) a mieux conservé les proportions du triptyque. Quant aux stigmates, qu'ils soient intérieurs, que l'âme les porte plutôt que le corps. Il n'y a pas de "stigmates" ^{visibles} dans les églises d'Orient. Mais des "stigmates" invisibles? ~~Et~~ L'Occident ^{lui} connaît des stigmates qui ne semblent pas avoir eu d'autres mérites que leurs plaies extérieures.

23
23 Janvier - Un moment, cette nuit, je parlais (de l'âme) à notre sœur Thérèse, tant en pensant aussi à notre chère Thérèse, mais de moins près. Puis j'ai glissé un instant, très court, je crois, dans le sommeil. J'ai vu une image, assez confuse, de grand monument, grise et plate, comme une gravure; puis, en marge et un peu en bas, une petite figure à plusieurs côtés, peut-être hexagonale, comme une monnaie ou l'empreinte d'un sceau, mais encore plus confuse que le monument. J'ai fait effort pour me réveiller, car je voulais reprendre mon entretien. Alors ~~glll~~, dans ~~les~~ ~~quelques~~ l'instant intermédiaire entre les deux états, j'ai trouvé cette phrase en moi: «Il faut un jeton d'or pour entrer dans le palais.» J'y ai réfléchi tout de suite: j'ai d'abord assimilé le palais à la vie éternelle, le jeton d'or à la prière. Plus tard, j'ai aussi pensé pour celui-ci à la vertu (disons: l'ensemble des trois cardinales). Enfin ~~ff~~, pensant que cette phrase portait la marque d'Avila plutôt que de Lisieux, j'ai songé, pour le palais, à la plus profonde des "Demeures". Le jeton d'or, serait-ce aussi l'eucharistie? Mais on songe plutôt à quelque chose de notre être profond qu'il faille montrer pour entrer, notre trésor personnel, une marque sur l'âme à détacher d'elle? Enfin, l'énigme est belle, et je n'ai pas fini de la résoudre.

29 Mars - Pâques - Hier matin, cette fulgurante douleur au cœur qui m'a fait crier, tant elle fut imprévue et brève - plus longue, j'aurais eu le temps de

21
l'incorporer - cette douleur, donc, comme un avertissement, juste en ce jour du sépulcre encore fermé, mais aussi la veille de la résurrection. J'ai encore la naïveté de souhaiter prolonger ma vie quelques années, pour avoir le temps d'écrire les choses auxquelles je tiens le plus et dont je n'ai pu parler que par allusions. Mais quoi? Même écrites seront-elles vraiment proférées (portées devant...)? Aussi "selon Ta volonté" et non pas selon la mienne!

7 juillet - Demain nous quittons cette maison, après-demain Rennes. C'est la dernière étape, je pense, ~~plus~~ avant l'ultime voyage. J'avais souhaité devenir poussoière d'Afrique; je ne crois pas que cela me soit donné. Je renonce là aussi à tout souhait personnel: au fond, il m'importe. La poussoière, au monde de la poussoière. La lumière avec la lumière. De quelle façon, nous ne savons. Encore moins le moment - s'il y a un moment dans cet autre mode de notre vie. Peut-être se découvrirait-il qu'en réalité il n'y eut pas de temps.

20 juillet - Chamblay - Par un miraculeux privilège nous nous sommes trouvés "chez nous" dès le premier soir. Cette demeure tournée sur l'ample jardin, ses deux arbres géants et leur monde d'oiseaux, le modèle des ombres et des lumières à l'intérieur, le silence, tout est en accord avec nos goûts. Pour ma part, je n'avais pas retrouvé depuis si longtemps cette profondeur d'isolement. Mais en plus, ici, il y a l'espace, les fleurs, le surgissement

22
des végétations. Quand seront terminées les semaines d'installation, la méditation régulière redeviendra possible - et l'écoute des respirations muettes.

24 juillet - Le ce matin dans Ste Thérèse (Quatrième demeures, ch. I): «Peut-être cependant ~~que~~ l'âme est-elle toute entière à Dieu dans les demeures qui sont les plus rapprochées de la sienne, tandis que l'imagination est dans les avenues du château où elle souffre de se trouver au milieu de mille bêtes féroces et venimeuses.» Je crois qu'elle touche là une grande vérité, qui nous libère de certaines angoisses devant les égarements de l'imagination, peut-être même devant certains troubles mentaux. L'âme est bien autre chose que la somme de nos états intérieurs.

16 août - Depuis deux jours, nous avions dans le jardin la compagnie silencieuse d'un rapace, épervier ou faucon (son ventre à rayures régulières, sa façon de s'aplatir à terre, lui donnaient l'allure du faucon pèlerin dont nous avons la photographie dans un livre). Il branchait souvent sur le ~~gros~~ vieux pommier, d'où il descendait sur la pelouse quand il ne nous voyait pas. D'en bas, il nous était facile de l'observer à la jumelle. Les deux longues plumes ~~de~~ -gavarnail de sa queue achevaient sa silhouette d'hieroglyphe. Déjà je l'appelais Horus, fier d'être pris par lui pour un pharaon. Quand on l'approchait ou qu'un bruit le saisissait, il s'envolait d'un mouvement très rapide, et toujours sans bruit, et se posait un peu plus loin ou disparaissait vers

le fond du jardin. Ce matin encore il était là, allant et venant à sa guise. Puis, vers onze heures et demie, on a tiré, très près, un coup de fusil, dans un jardin voisin. Je ne sais si Horus a été frappé, mais il ne fait guère de doute que ce fût lui que l'on visait; toujours est-il que nous ne l'avons pas revu. Déjà, du temps d'Homère, on trouvait que les dieux venaient plus rarement sur la terre. Il y a partout un impie embusqué qui les ~~pour~~ confond avec "une sale bête."

- Horus n'a pas péri, il est revenu dans la soirée, mais pour peu de temps.

23
17 août. Un jour de très beau temps pour le vingt-cinquième anniversaire de notre mariage. En août 1939, on ne se sentait pas trop assuré de vingt-cinq ans de vie (je dois dire que, pour mon compte personnel, j'ai toujours eu l'impression que je passerais à travers les événements; mais je ne me faisais pas à cette impression). Récemment un quart de siècle a passé, lourd de tant d'incertitudes générales et d'épreuves particulières. Alors que d'autres unions autour de nous se sont défaites, la nôtre a résisté aux inévitables difficultés de la vie et de la pensée en commun. Est venue notre fille, dont c'est le tour maintenant de devenir mère et de recommencer l'intransmissible expérience de la ~~maternelle~~ fonction maternelle. (Mais rares sont les mères qui ne laissent pas à leurs enfants le besoin insatisfait de l'autre mère) Malgré toutes les épreuves, que nous

24
serions ingrats si nous ne rendions pas grâce !

- L'oiseau sacré était là le matin, mais il a disparu tout le reste de la journée.

9 sept. Rentres hier soir de la "décade" sur l'île de Lérion-la-Salle, dont nous n'avons qu'aujourd'hui que les deux premières journées. Je suis heureuse d'y avoir fait entendre, de façon encore trop faible, la protestation nécessaire contre une des impostures de notre temps, qui en compte un si grand nombre. Le milieu était digne de sympathie; j'ai retrouvé avec plaisir un Henri Rambaud autrefois apôtre, quand il finissait ses études et que j'étais adolescent; fait aussi la connaissance de Clara Malbraux, bien sympathique. Malgré tout, malgré le caractère de la demeure, j'éproue à l'évocation inévitable d'une vie et d'une œuvre gauchistes, jusqu'à la dégradation, par des puissances mauvaises, le profond besoin de retourner à la solitude. En passant par la gare de Lérion, je me sens heureuse d'appeler Sté Thérèse « ma sœur », si peu digne que je sois de me prétendre par là, implicitement, son frère. C'est pour le coup que je lui pardonne ses barbouillages du prince et ses fioritures de la plume, pour ne plus voir que sa lumière, ses souffrances, sa joie de reposer en Dieu. Comme je l'aime, alors, cette petite toute claire !

18 octobre. Entre le vrai travail et les occupations parasites, je n'ai même pas noté à sa date (le 24 septembre) la naissance de notre petit-fils, l'impression

de mystère toujours aussi frappante devant ces jeunes 25
êtres que l'on sent doués, dès la première heure, d'une singularité, sinon d'un caractère, qui traduit déjà une personne latente (*at ubi latet?*). Quel privilège lui aussi singulier me permet le premier, depuis un siècle et demi dans ma lignée, de voir l'enfant de mon enfant ? Ni mon père, ni son père, ni mon arrière-grand-père (et ~~celui~~ celui de ce dernier .. ?) n'ont eu cette chance en partage. Ainsi se tend une chaîne dont nul ne sait le commencement, bien sûr, ni même toujours, sur quelques générations, la transmission spirituelle.

21 octobre - Un rêve singulier et beau à la fin de la nuit. Je marche d'abord, dans un paysage de montagne dénudée, hivernale (il y a des plaques de neige), à côté d'un jeune homme qui est mon jeune frère et qui cherche ce qu'il doit faire dans la vie. Nous tombons sur un troupeau de chèvres et de montons qui viennent au crépuscule, nousse' par un petit berger berbère, vers une sorte de Kaabah. Je suggère à mon frère, mais en plaisantant, qu'il se fasse berger. Nous avançons, mais au lieu de rencontrer la Kaabah, voilà que je me trouve seul maintenant (mon frère s'est confondu avec moi, je l'ai senti) devant une paroi rocheuse et l'entrée d'un gîte creusé dans le rocher. Des deux côtés de l'orifice, des sortes de reliefs en faïences colorées; celui de gauche jette des feux quand on le regarde de près. Je ne puis retrouver ce

qu'ils représentaient, sinon que j'ai remarqué une tête enturbannée et que j'ai trouvé singulière cette présence chez des musulmans. Dans le couloir sombre où je suis entré il y avait, à droite, un pan de rocher qui se rebattait quand on le touchait et qui dévoilait aussi des sculptures confuses. J'ai été dépassé alors par une jeune femme de silhouette eugénienne, qui ne m'a rien dit et s'est enfoncée plus avant. Mais comme j'arrivais dans un espace plus large et plus haut, ni sombre ni lumineux, voilà qu'elle est venue à moi : une jeune fille assez grande, à la démarche sûre, vêtue d'une jupe sombre et d'une blouse blanche avec des manches très courtes. Elle est venue à moi sans hésiter, m'a demandé si j'étais bien Monsieur (un nom que je n'ai pas entendu) que l'on attendait. Sur ma réponse affirmative, elle s'est exclamée, comme si c'était très drôle : "mais on ne peut tout de même pas vous appeler comme ça !" Elle a mis ses mains sur mes épaules, ce qui m'a d'autant plus intimidé que ses yeux n'avaient, je n'ai plus vu alors que ce regard, à la fois amical et amusé, d'un éclat et d'une vie plus intense que les yeux de ce monde. Je lui ai dit : "call me Patrick", je ne sais pourquoi. Mais son rire me soulevait tellement hors de moi-même que je ne suis réveillé.

21 décembre ~~1923~~ - J'apprends seulement aujourd'hui la mort de Claire P., survenue le 27 novembre, à Beaune, dans cette maison familiale où je lui écrivais déjà il

27
y a plus ~~de~~ de quarante ans. Je la verrai toujours telle qu'elle m'apparut en janvier 1921 au second trimestre de mon année de philosophie, au Lycée de Bourg. C'était une grande, avec une belle natte en couronne autour de la tête, le visage régulier, paisible et réfléchi, de beaux yeux marrons qu'elle tenait souvent baissés quand on la regardait. Assez mûre pour m'inspirer le respect, assez jeune pour rester proche. Elle préparait l'agrégation à Lyon et remplaçait notre professeur de philosophie, si malade qu'il ne put reprendre que de courts instants, ~~le~~ ^{le reste de} l'année. Nous étions rarement plus de deux élèves, souvent j'étais seul avec elle. C'était la première intellectuelle que je connaissais ; je l'admirais d'autant plus qu'elle était d'une beauté pure, sans éclat, qui tenait surtout au reflet de l'âme sur le visage. Dans ces années pénibles qui se sont succédées jusqu'à mon départ de France, elle a su m'accueillir (comment ai-je osé lui écrire, je ne sais plus) me parler gravement de choses graves. Son néo-thomisme, son catholicisme bien orthodoxe, m'influencèrent, moins par ses démonstrations que par sa personne. Elle contribua beaucoup à me ramener un moment, autour de 1923, à une certaine pratique religieuse. Un peu plus tard, elle fut postulante chez les Dominicaines, mais ne put être admise au noviciat. De plus en plus elle

28
se laissa absorber par sa famille, ses neveux et ses nièces, ses classes. En août 1932, je l'avais revue quelques jours dans le Champsaun, à Orcières, toujours limpide, forte devant la vie, encore jeune. Puis, sans que le contact se rompit tout à fait, il s'est fait plus rare. Je ne l'ai revue qu'une fois, lors de mon séjour à Paris en 1948, un moment, au Luxembourg: cheveux blancs, allure provinciale, une personne battue par les ans, mais non pas abattue. ~~Mme~~ Une lettre par an ~~me~~ maintenant ~~un~~ un lien d'amitié qui nous était cher. Elle regrettait, finalement, d'avoir tant sacrifié (tout sacrifié, je pense) à la famille patriarcale qui était la sienne. Elle avait laissé en chemin les ambitions intellectuelles de sa jeunesse. Elle s'était sans doute mieux accomplie dans le dévouement et la prière. Je ne sais pourquoi les Dominicaines ne l'avaient pas acceptée. Était-ce, du côté de la prière, justement, une certaine flamme qui manquait à cette femme de raison et de mesure? Je ne prétends pas avoir approché le secret de son être, mais je pense avoir aimé en elle ce qu'il fallait aimer.

28 décembre. Il me faut noter cette fin de rêve, l'avant-veille de Noël, je pense: je marche dans une allée de jardin public; à ma droite, des arbustes moins hauts que moi à feuilles roses, entièrement roses, dans une lumière de matinée à la fois brumeuse et ensoleillée, également rose. L'émerveillement m'a réveillé.

29
Cette nuit, autour de deux heures, un long moment: je monologue avec Sainte-Thérèse (la Grande). Je lui dis ma joie de voir reconnaître par l'Eglise la valeur spirituelle de l'Inde, mon désir de les voir profiter de leurs expériences réciproques, l'intérêt que je porte aux carmélites indiennes. Je parle aussi de la prière. Faut-il croire en son efficacité et jusqu'où? Peut-on demander autre chose que la lumière? Vient la question de la médiation du Christ. Puis je vraiment ~~me~~ me réclamer d'elle? Voilà à peu près ~~ce~~ ce qui m'est resté ensuite dans l'esprit. Tout cela développé avec netteté, écarté, si j'ose dire, avec présence. Je me jugeais éveillée. Soudain, sans doute parce que le chauffage s'est mis en marche et que je me suis rendu compte que je l'entendais à peine, j'ai quitté cet état, et j'ai dû traverser alors un obstacle consistant, en une durée appréciable, pour me trouver réellement éveillée, ^{je veux dire:} mon corps, mes sens réveillés. La différence était trop éclatante pour que je m'y trompe: mon esprit avait mené ses progrès sans hâte, avec toute la lucidité de l'éveil, mais en dessous, pendant tout ce temps, mon corps dormait - et dormait bien, car je n'ai pas souffert ensuite d'un manque de repos. C'est un dédoublement que je constate souvent quand je m'endors, mais jamais encore je ne l'avais retrouvé et prolongé ainsi au milieu de la nuit.

1965

20 Mars - Le travail d'abord, les fatigues de l'hiver, enfin quelques jours de maladie, m'ont distrait de signaler le tournant de l'année, le tournant de la vie aussi qui survient lorsque ~~l'on~~ arrive ~~le~~ moment d'en dresser le bilan. Plus rien d'autre ne me préoccupe en ce moment: qu'est-ce que signifie tout cela qui m'est arrivé? quel sens s'est caché derrière tant d'expériences, heureuses et malheureuses? qui m'a conduit? à quelle fin? Je sais que bien souvent ce que je souhaitais est arrivé trop tard dans ma vie pour que je puisse en ressentir toute la joie, en tirer tout le profit. Je crains toujours que ces années de vie retirée ~~ne~~ soient trop cautes pour me laisser le temps de dire tout ce que j'aurais à dire. En ce cas, personne ne saurait tout à fait ce que j'ai contenu en moi (contenu, en son double sens!) et mon témoignage ne serait pas porté jusqu'au bout. Importe-t-il? Je ne sais. Ce serait seulement la dernière satisfaction de quelqu'un qui ne demande plus rien après.

20 juin - Tandis que je rattachais à son anneau un de nos rochers grimpants, le visage dans le soleil et dans les fleurs, oubliant l'escabeau et le sol, un peu ivre de parfum et de chaleur, j'ai un instant d'évasion presque totale, de vol au dessus des êtres, très doux.

15 août - Notes, tant qu'il en est temps, un rêve prolongé, dans la nuit du 10 au 11, sous le coup d'une fatigue hépatique, d'une de ces intoxications venues je

ne sais de quoi, qui attirent en moi les facultés de rêve. C'est la première fois ~~depuis~~ que je "vis", ainsi, au Moyen-Âge, au quel, d'ordinaire, je me sens peu attaché. Un jour de bataille. D'abord près d'une dame, "ma dame" certainement. Je la prie d'avoir pitié de moi "en ce jour où je puis mourir". Je vois surtout son profil grave, un peu dur; c'est une femme proche de quarante ans peut-être et je ne suis qu'un adolescent, la femme de mon seigneur. Elle ne répond rien; je pense, mais son expression devient plus mélancolique. Puis je la vois qui prend entre ses mains le harnais d'un chevalier qui vient de l'enlever (ou à qui on l'a enlevé); ~~mais~~ c'est la tête de l'homme qui m'apparaît en pleine lumière, d'un relief étonnant: sa face et son cou ont pris un hâle rougeoyant sous de nombreux soleils; ses cheveux assez blancs sont coupés ras; il a une expression rude de paysan qui revient des champs fatigué. Visage à fortes saillies, comme sculpté à un portail de cathédrale et déjà un peu usé par les intempéries. J'ai rarement vu en songe ~~une~~ une tête aussi individualisée, plus vivante que bien des têtes réelles. Ensuite je fais seul, à cheval, le tour de la ville que nous allons attaquer. Ma bête porte un long caparaçon jaune, avec des armoiries brodées en noir, auxquelles je n'ai pas fait attention et dont j'ignore donc, maintenant, le dessin. En un point où une maison fait corps avec la muraille,

55
je vois trois ou quatre hommes de pied, (les mercenaires allemands, me dis-je) qui pénétraient par une fenêtre. L'un d'eux me prie de demander du secours, car, à eux seuls, ils ne pourraient s'aventurer sur le rempart et vont se cacher en attendant - Je continue. J'arrive derrière la ville, du côté que nous n'attaquons pas. Des paysans, dont certains sont vêtus de peaux de chèvres, font rentrer par une porte encore ouverte leurs troupeaux : moutons et chèvres. Je les charge, sans les frapper ; ils prennent peur et courent en me lançant des pierres. Surgissent, venant à moi, d'un pli de terrain qui les cachait, un petit groupe des nôtres, à cheval. Nous saluons, mais je continue seul mon tour des remparts. On me tire d'en haut quelques flèches : une ou deux se fixent dans le caparaçon flottant ; je sens un choc au bras droit, mais les mailles de la cotte ont résisté. Cependant le coup m'a réveillé, et je l'ai regretté ; car tout était très beau comme couleurs, aisé comme mouvement. Vraiment, un moment de vie dans un monde cohérent, dont on ne doute pas qu'il n'existe.

1^{er} Novembre - Des mois encore, passés à des travaux trop dispersés ou des tâches domestiques fastidieuses. L'œuvre qui me préoccupe avance peu. Ne trouverai-je donc jamais une vie où je puisse accomplir en paix ma vocation ?

Deux sorties : quelques jours assez agréables,

à la fin d'août ³³
malgré le mauvais temps, à Lerisy, pour un colloque sur Bremond ; trois longues semaines de cure à Vichy, par un très bel octobre, supportables grâce au soleil, aux jardins de l'Albier, à la lecture.

Il ne subsiste qu'un désir : travailler à dire ce que j'ai à dire. Est-ce encore trop demander ? Faut-il un ultime renoncement ?

8 Décembre - Dans la nuit, à l'un de ces moments d'éveil et de méditation qui sont parfois les meilleurs de la journée, lente et profonde absorption dans la quiétude lumineuse au centre de l'âme, jusqu'à un grand mouvement de chaleur et un commencement d'éveil de la Kundalini, ~~adieu~~ comme je n'en avais pas connu depuis 1938, je pense - mais cette fois sans danger. Tout sous des images de la Mater misericordiae. Pensé seulement au réveil que c'est aujourd'hui la fête de l'Immaculée Conception - dont je ne me sens pas particulièrement dévot.

28 décembre - Après des semaines de pluies et de bourrasques, enfin un jour serein, le repos de la Terre, et à la fin du jour un rayonnement universel où des profondeurs cosmiques semblent s'ouvrir pour communiquer - comme vers la fin de la nuit, un temps de lumière intérieure qui donne, dans l'arrêt de la pensée, une quiétude qui est aussi communication.

1966

31 janvier. Malgré le désir de noter plus souvent des idées qui peuvent fuir, ou des rêves au moment où ils viennent de se dissiper, j'ai laissé passer encore bien des jours. Même ceux de la neige et du grand froid qui offrirent de si beaux paysages, s'ils nous éprouvèrent un peu. C'est aussi que je travaille beaucoup, sinon aussi bien que je le voudrais. Je voudrais tant mettre à profit mes dernières années!

2 février. Je viens de parler des rêves. La nuit dernière, j'ai vu deux paysages d'une netteté et d'une beauté inouïes. D'abord un panorama de montagnes boisées, dans le style du Massif Central, sous un soleil d'été qui blanchissait les forêts et les vallées; solitudes sans traces de vie humaine. Puis, sous un rideau de grands arbres, assez troué de lumière, une rivière peu profonde, large de dix ou quinze mètres peut-être, aux eaux d'une transparence absolue, sur un fond un peu gris, de sable ou de limon. Cette limpidité du courant, très calme, avait quelque chose de supérieur à la nature. Je marchais pourtant dans cette eau. Ou plutôt nous marchions, car nous étions deux petits garçons, deux frères, je crois, lui plus petit que moi. Nous nous sommes trouvés enroulés dans un village, assez moderne; à partir de là, j'ai perdu tout. Je ne pense pas, depuis quarante ans que je m'observe dans les rêves, m'être jamais vu sous les traits d'un garçon si jeune

(de moins de dix ans, peut-être?). Au départ de cette série d'images, j'étais un grand jeune homme; je fuyais de chez moi pour échapper à des perquisitions, dans un état de guerre civile (il était question de parachutistes, je crois) et je partais dans la campagne, à l'aventure.

21 février. Cette nuit, vers la fin d'un débat obscur, en ^{entendu} conclusion, cette formule à la dernière seconde du rêve: «Ce qui fait question, ce n'est pas l'existence de Dieu, c'est celle de l'homme.»

16 au 21 Mars. A Strasbourg, pour une conférence qui nous permet de découvrir l'Alsace. Double sensation d'"exotisme". D'abord en retrouvant, avec nos amis D., le Maroc israélite, puis, par leur intermédiaire, le milieu juif alsacien, si bien représenté, dans ce qu'il a de plus fin et de plus religieux, par St. Neher. Puis en entendant, si souvent, mêler à notre langue l'allemand local, dans la rue, dans les offices religieux. Au reste, dimanche, dans l'après-midi, par un soleil mêlé de vent froid, nous avons traversé à pied le vater Rhain, rapide mais étroit, pour nous promener un moment dans Kehl. Ce n'est pas, pour nous, une simple incursion sur l'autre rive. L'Allemagne a trop compté, et de façon trop contradictoire, dans nos vies, pour qu'il n'y ait pas quelque chose de solennel dans cet acte. Je ne dirai pas: une revanche, car, ~~pour~~ ^{dans} une certaine Allemagne de la poésie et de la prière, ce serait plutôt une sorte de retour. Mais celle-là est une terre idéale. La terre historique est ~~deux~~ sous nos pas, si semblable à l'autre

rive (malgré un je ne sais quoi dans le style des maisons et des étalages). Le grand couloir rhénan, celui d'Éckhart, d'Erasmus, de Goethe, ~~pour~~ qui le remontent; mais, pour ceux qui le traversent, le quai des invasions sorties des steppes ou des forêts, siècle après siècle. Jules César déjà...

La cathédrale, malgré les échafaudages métallique dont elle est barbelée jusqu'à la flèche, est vraiment la demeure divine autour de laquelle s'unit la cité. Son intérieur accueille, à mi-hauteur, des lumières ~~blanches~~ suspendues entre ciel et terre; son pilier des anges ~~s'élève~~ ^{prend vie} (à leur passage, on verrait sans effroi s'ouvrir les ailes. L'orgue, aussi, émet de la lumière et du silence avec ses chants. L'extérieur doit à sa pierre une couleur fluide, celle d'un visage qui s'anime selon qui lui parle. A toute heure cette église est grande.

Vieilles maisons sur les branches de l'Ill, petits palais du XVIII^e s., musées, tout a des racines dans la beauté du lieu et fleurit d'un mouvement naturel. Le Musée de l'Oeuvre est un petit Bargello. Les meilleures statues de la cathédrale s'y voient comme dans l'atelier du sculpteur, prêtes à partir et non pas figées sous un porche. Retrouvée au palais de Rohan "la belle Strasbourg-bourgeoise", rayonnante; la Vierge du Graco admirée naguère à Paris.

Nous avons passé une demi-journée à Colmar, par un temps bien froid, qui ne nous a pas permis d'admirer aussi longtemps qu'il aurait fallu le Musée ~~et~~,

les maisons, la cathédrale. Le polyptique de Grünewald domine l'ensemble de haut. Il y a là la pensée et l'imagination d'un maître, surtout dans la Calvaire et la Résurrection; celle-ci suggère vraiment une "vision". Il n'empêche qu'aux Rhénans ou aux Allemands (vus ici ou à Dijon) je préfère, aux mêmes époques, les Flamands, qui sont plus "peintres". A la Cathédrale, la Vierge ~~est~~ au buisson de roses deçot plutôt. On ne peut la voir, il est vrai, qu'à la lumière électrique. Mais elle n'a pas la finesse de la Vierge au Jardinot qu'à la Musée de l'Oeuvre Notre-Dame.

La persistance du froid ne nous a pas fait regretter le retour. Mais, depuis la Grèce, nous n'avions pas eu de voyage qui nous fît un pareil plaisir.

19 Mai. J'ai achevé hier soir la lecture de la vie de M^{gr} Winnaert, longue suite d'épreuves aux quelles je n'ai pas de peine à compatir: beaucoup d'entre elles, tous ceux qui avaient été touchés par le modernisme et déracinés par sa condamnation les ont vécues. Encore n'avions nous pas le sacerdoce, une communauté à guider, ni l'âme aussi forcièrement chrétienne.

Le volume se termine par la Préface gallicane de l'Ascension: "Dieu est devenu homme, l'homme est daïfié". Or c'est aujourd'hui, par une belle rencontre, le jour de l'Ascension. « L'homme est daïfié »? Tout homme? L'est-il ou le sera-t-il? A quelles conditions? Avec quels effets? Sur terre ou en dehors du monde? Les questions

demainement après l'instant de vision où nos parois sont devenues presque transparentes.

21 Sept. - J'ai achevé avant-hier de mettre au net ce gros manuscrit que j'appelle mon Testament. Que d'angoisses il m'a coûté dans ces dernières années, où je me demandais si je parviendrais à l'achever! Ce n'est pas qu'il soit satisfaisant et j'espère pouvoir l'améliorer; mais resterait-il sous cette forme, il témoignerait en mon nom, et de ce que j'ai voulu faire, et de ce que je n'ai pas fait. Dimanche, à la veille d'en recueillir les dernières pages, je regardais la lumière finissante sur ce vieux cuivre marocain qui est là devant moi, sur l'angle de la bibliothèque. La pièce, le coin de ciel derrière le tilleul, l'air, avaient cette vertu de silence et de recueillement qui fait le prix de Vermeer. La seconde suite de Bach le soulèverait, ce silence, mais ~~on~~ loin de l'abolir, le présentait comme une offrande. Je sentais qu'à un tel moment il me serait facile de mourir, dans un vrai bonheur, entré déjà dans la Paix.

5 Octobre - Vermeer, auquel je songeais, l'autre jour, voilà qu'enfin j'ai pu voir quelques-unes de ses œuvres, qui comblent un souhait de ma jeunesse. Malgré la foule incessante il n'est pas impossible d'entrer dans ses tableaux. Ils s'ouvrent

39
Ce sont des lieux où l'on pénètre, où l'on ressent le désir de vivre un moment, d'où l'on repart à regret. Habités, mais on n'aura pas besoin de parler. Bien au contraire toute voix romprait le charme. Il faut prendre le mot dans sa vertu de magie. Les personnages sont des apparitions qu'il ne faut pas mettre en fuite.

Les œuvres réunies autour de celle-là, non sans arbitraire, permettent d'apprécier, sinon de définir, son caractère unique. Les Hollandais que les sujets semblent lui appartenir restent, près de lui, ^{Vermeer} purement anecdotiques. Certains Flamands qui le précèdent (le Van Eyck de la "Vierge d'Autun") peuvent ~~aussi~~ reprendre un silence religieux égal ~~à~~ au sien, mais la qualité en est aussi différente que le sont les procédés picturaux. Et lui obtient ce recueillement avec des figures profanes.

Je doute que l'on puisse définir le secret de sa lumière. Mais avec elle on sent passer l'air. Cette pureté et cette profondeur ~~de~~ d'atmosphère sont étonnantes, et dans le ciel au dessus de Delft comme dans les intérieurs. L'eau, dans la même Vue, est d'un mouvement immobilisé

qui laisse suspendu dans l'attente du coup de vent imminent. Là, et dans l'Atelier du Peintre, on n'aurait rien fait tomber dans le trompe-l'œil. Pourtant il s'agit de tout autre chose: le pain, à côté de la Sautière, est plus vrai qu'un pain qui se mange.

On n'a pas tout dit quand on s'est étonné des prodiges du luministe. L'harmonie en bleu, dans la Femme à l'aiguillère, est d'une qualité picturale égale aux réussites des plus grands. Le jeu de la lumière à travers la crêpe, les reflets bleus qu'il détermine, suffisent à tirer cette œuvre de l'ordinaire. Mais il y a encore la dignité de l'attitude, l'équilibre de la composition. C'est l'œuvre que j'emporterais si je pouvais choisir.

Pour tenir compagnie à cet ensemble, il aurait fallu les grands Velazquez, Mémines et Filandières. Ce qui est réuni là, en fait de contemporains de l'auteur ou d'hommes plus proches de nous, ne parle pas le même langage. Le De La Tour de Rennes, malgré ses qualités intérieures, est lourd de facture, un peu trop plat. Les éclairages artificiels, les petites lumières dans les grandes obscurités, du Caravagisme, dont, même réussis, des "tours" de métier. Vermeer n'en a pas besoin.

19 novembre - Pierre Hier Vermeer, au milieu d'une foule toujours aussi pressée. Lui avec si peu d'œuvres

il détermine un monde si particulier, c'est un mystère. Un autre que presque tout se soit perdu, et jusqu'à sa réputation pendant plus de deux siècles. Comment a-t-on pu confondre son œuvre avec d'autres? ne pas être sensible à un mode d'être aussi singulier, peut-être faut-il dire étrange - tant il est proche et différent de la réalité directe.

J'aurais dû noter, le 29 oct., la cérémonie à la mémoire de mon pauvre élève Ben Barka, dans la cour de la mosquée de Paris. Il y avait jusqu'à du soleil, pour donner une illusion d'Afrique. Mais un piètre discours, une pauvre organisation. Ce n'était pas digne de la mort, ni de la justice lésée.

Retourné le 8 nov. à la bibliothèque de l'École, où je n'étais pas entré depuis 1948. La maison est moins lasse mentale. Mais le ciel était si gris, si bas, qu'il me replongeait dans l'étouffement que j'ai connu là si souvent. Ce vide, ce froid, dans ces couloirs interminables, peints de couleurs sans couleur!

1967

28 Mars. Les mois passent au travail, sans même que je songe presque à noter les transformations du jardin, toute cette vie de plantes et d'oiseaux qui mériterait un journal et plus de poèmes que je n'ai pu en écrire. Je voudrais pouvoir travailler vingt heures par jour (et je n'en atteins même pas la moitié, quelquefois je ne dépasse guère le quart en travail effectif) tant

je sens que j'ai de choses à dire et que maintenant
je commence à pouvoir les dire.

1^{er} Mai - Tu sortis d'une nuit pénible, troublée par des
douleurs en travers du corps, parcourue à loisir un long
rêve fantastique, le premier de son genre dans ma vie,
si j'ai bonne mémoire. Je vendais un vieux petit livre,
à reliure de peau brune, à la façon du XVII^e ou du XVIII^es.,
à un personnage moderne, vêtu de noir, qui avait un faux
air d'Eddy L. Le volume, c'était une sorte de gémme
du genre "Grand ou Petit Albert", que j'estimais peu.
L'acquéreur me demandait mon prix, et je lui disais, pensant
^{proposée} ~~à un~~ un prix exagéré, "quinze cents francs", "nouveau".
Mais l'homme acceptait, faisait aussitôt un chèque, sur
un carnet de dimension ordinaire. Mais quand je le prenais
dans mes mains, il avait grandi aux dimensions d'une
affiche et j'y cherchais en vain une signature. A ma
protestation, le personnage disparaissait. Je me trouvais
aussitôt dans une espèce de cour entourée de maisons
anciennes, où apparaissaient et s'éclipsaient à mesure
que je les apercevais, des êtres en costume Louis XIII : un
valet près de moi, genre valet de comédie; plus loin, sous
une arche, un personnage à tête de chat noir; des
femmes défranchies ou franchement vieilles, à leurs fenê-
tres, qui me regardaient avec hostilité. Je n'étais pas
^{profondément} ~~profondément~~ inquiet, un peu mal à l'aise pourtant.
Je sentais qu'en un sens je dominais la situation.

43
Et ces apparitions que je sentais issues d'une fantasmagorie
je répondais par des signes de croix dans leur direction, qui
les abolissaient. Enfin, pour je ne sais au juste laquelle de
ces figures, qui tardait à céder, j'usai d'un "Vade retro,
Satana" si plein d'effet que je me suis réveillé. Je n'y
eus pas grand peine; il faisait déjà un peu jour et je
flottais sur le sommeil depuis un moment.

1^{er} juin - Un mois de maladie, plus encombrante que
méchante, sauf parfois quelques heures de douleurs
harassantes. Je rentre peu à peu dans la vie ordinaire,
heureux en somme d'avoir été 'dégagé' quelque temps de
ses obligations. - Aujourd'hui, à la fin de la nuit, un rêve
m'a ~~été~~ tenu un moment ^{à la} ~~à la~~ pénibles confins. J'avais
la sensation très précise qu'un violent clair de lune
inondait la pièce; mais il sortait de moi au lieu d'entrer
du dehors. C'est dans ma tête que la lumière était concen-
trée. Elle gagnait tout, ma pensée essayait en vain de
se défendre, elle allait disparaître. Non seulement je
ne savais plus comment mon lit était orienté et je
cherchais ~~sans~~ sans succès dans quel sens j'y étais
moi-même couché; le plus terrible, c'est que je me sentais
chassé de moi-même et près de ne plus jamais me
retrouver. Le début d'un accès de folie doit avoir cet
aspect d'invasion inéluctable. Un effort dernier m'a
réveillé. Il n'y avait aucun clair de lune; il n'y en avait

pas eu. Je n'en fus pas étonné. J'avais vite compris dans mon rêve qu'il s'agissait d'une autre lumière.

13 juin. Un long rêve ce matin vers cinq heures. Il commençait (ou du moins je ne l'ai ^{remonté} ~~retrouvé~~ que jusque là) à l'école, où j'étais de nouveau élève, tout en conservant sinon mon âge, du moins mes titres et mes connaissances d'aujourd'hui. C'est un rêve que j'ai fait plusieurs fois de façons diverses depuis quelques années, sans doute parce que j'ai toujours eu l'impression d'avoir mal employé mon temps d'élève. J'en sortais vite et je me trouvais en pleine campagne, campagne bien française, nue à l'automne ou en hiver mais par un beau jour. Je prenais un chemin de terre plutôt que la route, laissant celle-ci à ma gauche, pour voir un nouvel itinéraire. Bientôt je me rabattais sur ma gauche, par un autre chemin, sachant que je rejoindrais la route en continuant dans cette direction. J'arrivais tout de suite sur un très haut talus ou une petite falaise de pur roc ou de terre ~~assez~~ minérale, très claire, sans un brin de végétation, extra-terrestre. De là j'apercevais le haut des camions qui passaient sur la route, une vallée également nue avec une rivière assez large, où je reconnaissais l'Allier, puis une haute colline également argente et inhumaine. Entre la rivière et le fond passait une seconde route. Comme j'aimais le faire dans mon adolescence, je me couchais sur le sol en me dissimulant, dans la position du fantassin couché, et je feignais de tirer sur les

camions qui passaient, en les tenant pour détruits. Bientôt ⁴⁵ je me relevais et je tournais à gauche, pensant trouver une descente pour rejoindre la première route. Mais je voyais un grand édifice à plusieurs étages, d'un style "fin de siècle", la façade était dans l'ombre. En bas il y avait, entre autres, la porte, éclairée, d'une sorte de magasin d'objets de piété. Passaient, venant vers moi, plusieurs personnes, dont une jeune fille au verbe décidé qui posait une question péremptoire (mais que j'ai oubliée) sur les stigmates d'un saint personnage. Je compris qu'il y avait là un lieu de pèlerinage et, tournant à ma droite dans un vaste corridor, je pénétrais dans ~~ce~~ le lieu saint. Je passais devant un tombeau ou mémorial qui mentionnait un général belge venu finir ses jours dans ce lieu. A mesure que j'avancais, je me trouvais suivi de près ou encadré par des hommes vêtus de noir, certains porteurs de hauts chapeaux noirs semblables à ceux des Puritains et des Hollandais du XVII^e s., mais habillés à la moderne. Ils avaient beau être rasés, ils étaient noirs de poil sur le menton. J'entendais dire: "voilà les gens de Vitré". J'avais l'impression qu'ils me regardaient avec hostilité. Je continuais néanmoins. J'aboutis d'abord à un couloir plus vaste encore (tout était de dimensions monumentales) où priaient, agenouillées, plusieurs religieuses de noir vêtues. Je faisais un signe de croix en arrivant à leur hauteur, pour m'associer à leur prière. Leur présence

46
me faisait plaisir. Je constatais qu'elles n'étaient tournées ni vers un autel ni vers une statue; c'était, devant elles, l'immensité du couloir. Presque tout de suite je trouvai une entrée qui débouchait dans une église colossale, mais sombre, de pierre noire, très haute de voûte, de style roman. Les fenêtres étaient peut-être aveugles, mais il tombait tout de même d'en haut une clarté crépusculaire. Au moment où j'y pénétrais une voix hostile disait derrière moi: "Et le signe de croix, monsieur le professeur!" Naturellement je retenais celui que j'allais faire et ne me retournais même pas. Je me mis à regarder. L'architecture était très belle dans ses proportions. Mais il n'y avait ni autel ni statues. Sans les nombreuses personnes qui allaient et venaient on aurait pu croire le monument abandonné. Je fus dérangé par un enfant, en noir lui aussi, qui m'adressait des remarques désobligeantes à juger par leur ton, mais je ne les comprenais pas. Un homme (en noir) s'interposa, le prit par le bras et le menaça de le faire expulser «par les exempts du roi» (souvenir de Tartuffe?). Là-dessous je décidai qu'il y en avait assez et me réveillai volontairement, sans effort — j'ai rarement gardé un souvenir aussi long et complexe d'un de mes rêves. Faut-il voir en lui l'influence de l'autobiographie de Jung que je suis en train de lire, et dans cette église une figure de mon inconscient

47
avec ses difficultés religieuses? Ce ne serait pas faux, mais les éléments précédents prouvent de rêves qui m'ont été familiers, en particulier ces paysages sans trace de vie, où seule cette fois, et cette fois seulement, les véhicules mettaient un rappel de l'homme. C'est une suite complexe et qui ne paraît pas m'apprendre grand chose. Le type des hommes en noir peut venir en partie des vieux Juifs au milieu des lamentations que les journaux représentaient ces jours derniers. C'était dans l'ensemble un spectacle qui tenait du jeu et qui n'éveillait qu'à la fin une légère angoisse ou peut-être simplement une invitation.

— Du 21 au 27 juillet, nous nous retrouvons pour la ~~troisième~~ ^{troisième} fois à Cerisy-la-Salle, où tout nous est familier. L'atmosphère me plaît. Pourtant je sens bien vite, à ma fatigue, combien il m'en coûte de vivre dans le bruit et aussi dans l'étalage des petites vanités, parmi les questions futiles qui se croient savantes. Nous sommes contents, malgré tout, de partir le sabbat me jurer. J'aurais souffert sérieusement s'il m'avait fallu tenir jusqu'au bout. Le silence, ce n'est pas seulement une habitude de vie; c'est une nourriture de vie.

— Du 6 sept. au 6 oct. un séjour à Rome, dont le prétexte était un congrès de "mycéénologie". Le congrès, je ne l'ai pas beaucoup fréquenté, car il apportait trop

peu de réalités et beaucoup trop d'hypothèses en l'air. Les gens qui ont si peu d'imagination quand il s'agit de comprendre les poètes, se laissant mener dans leurs raisonnements par leurs préconceptions sans le moindre sens critique.

Heureusement le vrai but de notre voyage, c'était Rome elle-même, la lumière, qui n'a jamais fait défaut, la chaleur et le soleil qui n'ont eu que de courtes éclipses. La ville est encore plus épuisante qu'il y a neuf ans, du moins aux heures où les rues se bloquent dans une débâcle de voitures dont on se demande comment elles se dégageront les unes des autres. Mais il reste des lieux de repos et même de contemplation.

Nous avons beaucoup revu. Et d'abord, après la petite teinte africaine de la Riviera, vers laquelle nous nous sommes recueillis (Bougainvillées, abîs, palmiers) la campagne virgilienne: les vignes suspendues, les boeufs au labour (à côté des tracteurs). Le même grain de la terre au temps d'Auguste, la même qualité de l'air: le fond des choses ne passe pas. A Rome, nous sommes retournés au Vatican, au Capitole, deux fois au Forum et au Palatin. La Chapelle Sixtine était aussi bondissante. Près de nous, une jeune indienne en sari noir donnait le biberon à un tout petit enfant! La lumière était bonne. Les Sibylles et les Prophètes se penchaient sur nous dans un relief étonnant. Les fresques latérales s'éclairaient et s'ou-

49
vraient selon les déplacements de la lumière. Le Jugement Dernier, lui aussi, gagnait en clarté. Mais cette avalanche de corps démesurés me paraît toujours aussi extravagante en ce lieu - peut-être même où que ce soit. J'ai peut-être appréciée davantage les deux Raphaël affrontés. Les groupements y sont artificiels; mais le moyen qu'il en soit autrement? Tous les inconvénients de la peinture "conçue"; mais tous les avantages d'un "métier" tout à fait posé de. Je continue à préférer à tout les Angelico de la chapelle de Nicolas V: un reposoir - et un lieu de repos, car, par une étrange ignorance, presque personne n'y vient.

La place St Pierre était très animée en ce jour (29 sept) d'ouverture du Synode: prêtres africains, "petites sœurs" de Foucauld, combien d'autres. L'air et la lumière circulent dans ce décor qui paraît vivant. La basilique elle-même me reste toujours aussi étrangère - comme tant d'autres églises de Rome.

Nous en avons revues ou découvertes combien? Et tant d'autres où nous n'entrerons jamais, et j'avoue ne pas le regretter. Ce fut, dès l'après-midi de l'arrivée, St Laurent-hors-les-murs, que nous ne connaissions pas. L'amalgame des deux églises qui forment celle d'aujourd'hui a été réussi, et les dommages de la guerre si bien réparés qu'aucune trace n'en est sensible. Le plus prenant, c'est le petit cloître romain, simple et recueilli. Vie familière, tout autour, des moines et des religieuses. Mais tout le

30
tumulte d'une ville pressée, aux abords.

St Jean de Latran, que nous avons tout juste aperçu, ne nous a pas séduit. Façade de palais. ~~La nef~~ La nef est un hall de gare, qu'un fou a entouré d'immenses statues gesticulantes. Les yeux ne trouvent de repos que sur la mosaïque de l'abside et le tombeau de Martin V. Mieux vaut ignorer celui de Léon X^{III} ! Ici encore c'est le cloître qui sauve l'honneur de la religion. Il abuse un peu des colonnes torses, mais quelle simplicité et de même. Ce qui fascine (pour d'autres raisons) c'est la "Scala Santa" et les foules qu'elle attire : religieuses, prêtres, femmes, enfants, vieilles paysannes en noir. Beaucoup montent à genoux - ou même remontent une seconde fois. Une femme embrasse même la première marche. Je ne suis pas ennemi de l'ascèse physique, de l'épreuve ; mais alors qu'elle soit durable et dirigée vers une construction de la vie intérieure. Ici on a peur de remonter surtout de la superstition d'un côté, et, de la part des autorités ecclésiastiques... que dire ? Qui peut croire encore, au Vatican, à l'authenticité de ces marches ? - En redescendant sur le Colisée, ce même jour, nous avons pu visiter San Clemente que nous avions trouvé fermée autrefois. Ici, c'est tout autre chose. L'église elle-même, malgré ses réparations, est intéressante - modeste en somme pour un sanctuaire de Rome. Mais c'est la plongée dans le sous-sol qui ramène à la vraie dévotion de l'âme romaine.

Rome, c'est cela : l'église primitive, simple et pure (au besoin, comme ici, avec des peintures naïves) au dessous de l'église trop triomphante ; plus bas encore, les constructions de la Rome impériale ou républicaine, parmi lesquelles - et c'est là que triomphe le symbole - le sanctuaire de Mithra, secret à souhait, avec la salle du repas sacré, l'autel du dieu, où l'arrivée des initiés ne surprendrait pas. Autant de degrés que l'âme est invitée à parcourir, pour retrouver le roc primitif, un bruit d'eau qui court, une nuit pour la méditation, non pour l'effroi. - Revenus par les jardins étagés à travers les thermes de Trajan, au coucher du soleil, très bref, souligné d'un peu de rouge au bas de l'horizon.

Saint Pierre aux Liens, un autre jour. Le pavement, que l'on refaisait il y a neuf ans, donne à la nef l'aspect d'une patinoire ! Le Moïse n'en prend peut-être que plus de hauteur. Quel fier morceau, et comme, assis, il paraît debout ! Et côté de quoi on a le front d'exposer les chaînes de St Pierre !
St. Andrea del Sarto, à la tombée du jour, en mémoire de Platonisme. Des inscriptions un peu arrogantes rappellent l'apparition de la Vierge, mais aussi une atroce image avec des rayons dorés qui sortent des doigts. De quoi faire revenir à l'"aniconisme" sémitique, sinon à la foi d'Abraham. L'esprit frappe où il veut et quand il veut : le miracle, c'est qu'il se soit manifesté là.

Et encore Sta Maria in Trastevere. Illuminée pour

un mariage: du bon théâtre. Mais, décidément, ce sont les fresques de Pinturicchio et la vue sur la ville du haut de l'escalier qui justifient la visite.

(30 sept.)

L'après-midi du même jour, en explorant les abords de la place d'Arona, toute bruisante d'enfants, baignée de ses fontaines dont l'extrême "baroque" est amusant, visite St Ignace, où le décor, pour surcharger qu'il soit, a du moins de l'unité; St Louis des Français, de peu d'intérêt. Sans le vouloir, nous sommes retombés sur le Panthéon. Il a de la grandeur, lui! Et cette issue dans le ciel par le sommet de la voûte. On retombe sur terre, hélas, à St Andrea del Valle, chez les Théatins: un extraordinaire Bambino s'offre en véritable idole à des dévots qui l'ont couvert de bijoux en or-ivoire et... de photographies. Là encore, un sérieux "aggiornamento" à opérer! Par le Campo dei Fiori, où le marché brûle de toutes ses lumières et de ses ses voies dans la nuit brusquement tombée, nous avons gagné le palais Farnèse, d'une réelle majesté, qui surprend au fond de ces ruelles et de leurs foules pauvres. Mais ce sont les contrastes des temps anciens, où les grands ~~meurent~~ vivent porte à porte avec les petits.

Un des sanctuaires qui m'a le plus retenu, c'est St Cosme et Damien. Sa grande mosaïque, sans doute mieux en lumière, m'a fait une impression plus vive. Le Christ qui descend un escalier de nuages pour venir aux fidèles, c'est celui que Saint-Paul voyait

53
quand il évoquait son retour - et que ni lui ni nous n'avons vu apparaître de notre vivant, sinon en image, et celle-ci ~~est~~ va au fond de notre être pour nous inviter à monter ces degrés. Sainte Françoise Romane a trop de pudeur (les mariages élégants s'y pressent); nous sommes descendus, cette fois, dans la crypte, où le squelette de la sainte est exhibé dans un linceul blanc. J'aurais préféré un sarcophage bien clos.

À Sainte Croix de Jérusalem, assez voisine de notre place Victor Emmanuel, il ne reste de pur que le clocher roman. Pour abriter de douteuses reliques, on a bâti, à date récente, un sanctuaire tout de marbre. Certes il brille! Mais l'esprit refuse de l'habiter. Et les malheureux ténementiers qui détiennent la paroisse y tiennent un comptoir de "souvenirs" dans le meilleur style des boutiquiers de Lourdes.

Nous avons vu et revu plusieurs fois St Marie Major, dont je n'avais gardé qu'un souvenir rapide. Elle gagne à être saisie dans sa vie familière et à des heures diverses. Malgré les réfections dans le goût somptueux, elle garde (comme St Paul) quelque chose de la basilique romaine, et ses mosaïques ont évité la prolifération des peintures "grandioses". La nuit, ses deux grandes chapelles ouvrent des grottes de lumière au fond de ses falaises. La foule n'y manque jamais: aux confessionnaux, qui ne

chôment pas, aux nombreuses meuses des chapelles, devant la statue assez théâtrale de la Vierge de la Paix que les dévots viennent toucher longuement. Le dimanche, nous y avons vu en partie une grand messe, chantée sans affectation et menée avec une vraie grandeur — mais dans l'aimable va et vient des églises italiennes. Partout on use encore largement du latin dans ~~les~~ la liturgie.

Une de nos plus belles expéditions a été menée sur les traces d'Éudore, au tombeau de Cecilia Metella et aux catacombes de St Calixte. Quel chemin! Le Colisée au départ, que la lumière rend ~~plus~~ ce matin-là (4 octobre) d'une vraie beauté, délicat et ferme. On longe les Thermes de Caracalla pour sortir par la porte San Sebastiano. Par la voie Appia, droite et raide dans les montées, on file au delà du mausolée de Cecilia. Partout des pins, des domaines fermés où presque partout on devine des restes antiques, ou des champs traversés de longues murailles délabrées qui n'enferment plus rien (et l'on retrouve avec elles des visions africaines). Nous avons remoné à pousser jusqu'aux premiers tombeaux: la route est étroite et le passage continu des voitures enlève tout plaisir. Vu Cecilia Metella. Le Moyen-Âge prend appui sur la romanité dans un prolongement naturel. Pour rejoindre les Catacombes (laissant celles de St Laurent) nous avons traversé le grand domaine

des Salésiens par une très longue allée de cyprès, bordée⁵³ de vergers et de champs — et dans l'un d'entre eux une nappe de petits oiseaux attendait un St François pour leur prêcher. Cet agrément, l'organisation méthodique des visites, enlèvent de ce mystère qui m'avait séduit aux catacombes de Priscille. Ici les galeries sont plus hautes, plus éclairées, plus peuplées. Pourtant, bien que la plupart des tombes soient ouvertes, que de présence: ces papas aux noms antiques, tombés les premiers dans les persécutions, les foules de croyants à jamais effacés ou qui n'ont laissé que des débris d'ossements, la chapelle de Sainte-Cécile. Les peintures sont assez nombreuses, toujours plus petites qu'on ne les imagine d'après les livres, nombreux aussi les dessins de symboles incisés dans le marbre. Le rappel de la clandestinité première me parle plus que tout. C'était un temps de bataille, où les vainqueurs furent ceux qui reçurent les coups et qui moururent. Je ne vois pas d'autre exemple dans l'histoire d'une pareille vague de fond, lente à grossir, mais continue, et qui sans rien renverser finit par tout engloutir. Ils en furent, tous ceux qui ~~se~~ sont retournés là à la groenière — non pas en vain. Les morts, est-ce que nous troublons leur repos? Ou bien nous recourrent-ils encore d'une eau sacrée?

En visitant le soir St Ignace (son extraordinaire

36
profond: l'entrée du Saint au Paradis - mieux que de l'opéra) et le Gesù avec ses ors (ce pauvre vieux soldat recouvert de doreur!), comment ne pas se demander en repensant aux Catacombes: est-ce bien la même religion? surtout: est-ce bien la même foi?

Nous avons passé deux matinées au Forum et au Palatin, à revoir lentement, non plus pour découvrir, mais pour jouir de la paix, des jardins, des siècles. Le clos des Vestales, avec ses roses modestes (comme celles des Anciens, qui n'avaient pas inventé les fleurs compliquées). Sainte Marie Antiqua et sa montée au Palatin; je ressens toujours, au bras, entre les falaises de briques, cet avertissement obscur que je suis "lié" à ce lieu; je ne sais pourquoi ni de quand. Tous les belvédères du Palatin: une rumeur vient de la ville, mais déjà enveloppée de lumière et d'âge. Les dômes, les clochers, de toute part. Au-dessus, tous les siècles en profondeur et toutes les générations à entendre. Grande douceur plus que mélancolie. Jardins: lauriers-roses et myrtes; acanthes sur les pierres en pleine pousse. On passerait là le reste de la vie en contemplation.

Le passé nous l'avons retrouvé au Musée des Thermes (mais fermé en partie) et surtout à la Villa Giulia, que nous ne connaissions pas encore. Le monument lui-même est un pur décor de théâtre, ouvert sur un parc à peine entretenu - pour une comédie mi-grave,

mi-plaisante. Le Musée est aéré, clair, enveloppant. Tout est là, depuis les outillages encore mal dégrossis et les sépultures primitives jusqu'aux vases attiques les plus fins. Le reflet ionien met de la finesse sur la statuaire de terre cuite des Etrusques et les ornements des temples. Lieu de travail bien organisé, mais où l'œil trouve souvent à se satisfaire. Les bronzes filiformes, tout en silhouette, qu'a produit 99 temps un canton étrusque, ont, sur leurs imitateurs du X^e s., la supériorité de l'innocence. Deux Thermes, ~~on~~ on supporte mal, quand on a vu la Grèce, les répliques d'œuvres helléniques, qui échappent rarement à une espèce de mollesse, quelle que soit la qualité du marbre. Il faisait très bon dans le jardin du grand cloître, près du bassin, sous les cyprès; l'odeur des arbres au soleil, la couleur des murs, suscitaient des ^{souvenirs} ~~souvenirs~~ d'Espagne. Et les voûtes des Thermes, même réduites à la brique nue, gardant une grandeur qui, malgré leur masse, m'écrase pas. - Architecture de brique: architecture de maçon; de marbre, architecture de sculpteur.

Nous avons plusieurs fois approché le Pincio: par le haut de la Via V. Veneto où l'ouverture sur les pins est saisissante; par la Trinité des Monts, jusqu'au belvédère qui domine la place du Peuple: il y faisait très bon, le soir, mais il faut combattre les autos corps-à-corps pour y arriver. Les degrés qui montent de la Place d'Espa-

gné à la Trinité sont encombrés, hélas, d'une faune vulgaire et sale. Shelley et Keats, dont la maison subsiste à côté, ont dû connaître de biens beaux jours dans une Rome à demi rustique — et plus silencieuse.

Il y a eu le Capitole aussi. Les musées auraient besoin d'être mis à la mesure de notre temps; revus, ils ne suscitent point de passion. Ce sont les pierres de Jupiter Capitolin qui prêtent le mieux à la rêverie. Mais la place garde toute son harmonie et sa séduction. Quelle retombée quand on plonge dans le vacarme de la place de Venise!

Il n'empêche que l'on ne se lasse pas de Rome elle-même, ni de sa population, la plus souvent aimable, où, sans illusion archéologique, il me semble, on reconnaît assez souvent, surtout chez les gens âgés, des types que reproduisent déjà les bustes antiques. Il y a aussi les foules d'ecclésiastiques, de tout aspect, et ces religieuses au mouvement aisé, à l'air familial, que l'on voit au volant de leur voiture faire les courses de la communauté. La religion se mêle à la vie la plus quotidienne avec une aisance que nous ne connaissons plus. Tout est vie.

14 Octobre - Deux rêves. L'un il y a deux jours. Je recevais mon ancien camarade d'école, Anglais d'Irlande (qui mourut quelques mois avant que je puisse le

retrouver à Rennes). Je le voyais d'abord, ^{quand il entra,} tel qu'il était en ce temps-là. Puis ~~je~~ nous nous retrouvions autour d'une table (je le recevais à déjeuner) et je le voyais de plus près, tel qu'un homme de trente-cinq ans, assez différent. Le siècle aussi avait changé et, je conjecture, les costumes. Il était un émigré qui venait de rentrer en France, et Tallien m'avait chargé de l'introduire auprès de Bonaparte (ce qui nous reportait au Consulat). Je me disais, le regardant, qu'on pourrait faire de lui un préfet. De l'autre côté il y avait une jeune femme, avec laquelle je me promenaïs dans la campagne un instant auparavant. Sans la trouver tout à fait inconnue, je ne saurais lui donner un nom. Mais je me suis rappelé le sort véritable de mon camarade et je me suis réveillé. Je ne vois absolument aucune raison, si éloignée fût-elle, qui ait pu me faire penser à lui depuis des années.

Le matin, j'étais dans une grande agitation, celle de l'adolescence. J'avais l'impression moi-même qu'à un fond sincère j'ajoutais de l'emphase. Mais enfin je me sentais désespéré de ne pas trouver rien, de ne pas le saisir de telle façon que le doute ~~me~~ fût à jamais dissipé. Voici que j'apercevais devant moi, à quelque distance, un bois de pins, coupé sur la droite par la

route sur laquelle je me trouvais. Ce n'étaient pas les pins de Rome, mais des arbres plus clairs, sous une légère brume ensoleillée, au-dessous d'un ciel bleu tendre. Je les admirais et, soudain, j'éprouvais qu'il y avait en eux "de l'être", et en moi qui les regardais. Dans notre face à face il y avait l'évidence de l'être. Et je m'écriais: "Puisque je suis, Dieu existe." La pensée, toute spontanée, a frappé en moi celui qui observait le songe; il s'est mis à réfléchir: je me suis réveillé. J'avais les mains croisées très haut sur la poitrine et leur poids, je suppose, m'avait oppressé.

9 Novembre - Entendre Malraux présenter son budget à l'Assemblée Nationale! C'est bien le dernier endroit où j'aurais pensé jadis croiser son chemin. Dans ce désordre de classe mal tenue, où chacun bouge, entre ou sort à son gré, où c'est à peine si quelques-uns ont l'air d'écouter, il n'est lui-même qu'un homme distrait ou impatient, qui ôte et remet ses lunettes, laisse son visage s'agiter, boit souvent comme secrètement brûlé d'inquiétude. Il parle assez mal, parfois bafouille, mange ses fins de phrase, et ne retrouve de voix et de netteté que pour laisser tomber certains aphorismes, sans doute préparés, souvent contestables ~~américains~~.

^{trou de} ~~deux~~ généralité ~~américaine~~. On se demande pourquoi il est là, pourquoi il course de son renom une ~~autre~~ pauvreté de moyens indigne d'un grand pays. Puis on se souvient qu'il a au moins reblanchi Paris, sauvé quelques monuments, honoré quelques artistes. Le peu qu'il a obtenu d'autres ne l'aurait ^{pu} ~~persuadé~~ Sans aucun doute. Et pourtant on regrette de le voir dans ce décor désuet et bourgeois, de l'entendre parler du "peuple" comme si ce mot pourrait avoir encore, sous le régime qu'il soutient, des résonances vraies. On s'interroge et l'on redoute de trouver une réponse.

30 Décembre - Réve' au voisinage de quatre heures ce matin (mais non pas "comme un rêve"): j'étais dans la rue, contre la porte cochère de la maison, dans l'angle de droite. Tourné vers la gauche, je regardais le tournant de la rue. Je le voyais tel qu'il peut se voir en pleine nuit, quand l'éclairage public est supprimé, par une nuit sombre, quand le regard s'est fait à l'obscurité. Il y avait eu seulement, au début, un ou deux points lumineux, comme si une ampoule s'était allumée un instant dans ^{la} ~~une~~ maison du bout. Le sol luisait vaguement à cause de la pluie dont je sentais l'air humidifié (de fait il a plu cette nuit là). Cette odeur de pluie je l'éprou-

62
vois de façon aussi présente que dans l'éveil. C'est elle qui m'a amené à me demander: « Mais qu'est-ce que je fais là? Je vais prendre froid, il faut que je rentre. » Je me suis retourné et je suis rentré, sans ouvrir la porte (qui, d'ailleurs, ne s'ouvre pas du dehors), ~~mais~~^{et} comme si je faisais le trajet par le jardin. Je ne crois pas m'être tout à fait réveillé, ~~parce que~~ mais j'ai su que j'étais rentré. Je me suis remis tout de suite à rêver, ^{(en sachant,} j'ai l'impression que je suis tout à fait sorti de mon corps, que j'ai été "réellement" dans la rue. Mais je ne sais pas comment ~~j'ai réintégré~~ j'ai réintégré mon corps; je veux dire: je n'ai pas eu conscience de cet instant. Toutes mes impressions au dehors avaient été physiques, volumineuses, identiques comme qualité à celles que l'on ressent en plein ^{éveil.} ~~réveil~~ Le n'était pas "comme en rêve". Il y avait de la "durée". Au surplus mes rêves ne me promènent jamais au voisinage, dans le milieu immédiat et l'instant présent.

1968

15 avril - Mois rangé par des travaux qui n'en finissent pas et ne m'apportent guère de contentement. Je devrais pourtant être soulagé de savoir que ce livre de ma vie auquel j'ai tant songé paraîtra cette année; j'avais craint qu'il ne dût rester à jamais enseveli.

63
Livre téméraire: parler de ce que, tous, nous savons le moins. Et pourtant ce qui compte le plus! ce qui compte seul. Comment oser? Comment se taire? Je suis né à cette seule fin, et une vie pleine de ronces m'a si peu laissé remplir ma fin! Si mal. Vivrai-je encore seulement assez pour savoir si quelqu'un m'écoute? pour parler encore? Trouverai-je un peu le temps d'appartenir à ma voix, au lieu d'être dispersé en vaines paroles et occupations?

19 mai - Une fois de plus, comme si souvent en tant d'années de guerre et de troubles, nous voilà suspendus aux nouvelles. Non plus séparés des événements par des centaines de kilomètres, comme de 1939 à 1945, mais pourtant aussi coupés d'eux et surtout aussi impuissants à agir sur eux.

Que valent en pareils cas les prérogatives des simples citoyens, que l'on ne consulte pas et qui n'ont aucun moyen de se faire entendre? Il ne nous reste que les longues journées d'attente, le travail quotidien, le contact avec la terre qui finit toujours par absorber les hommes et qui leur survie peut-être. Et puis ce Fond, cet Océan où tout revient, où, dans les moments de lassitude, on tend à se laisser glisser.

27 mai - Après des jours gris et froids, des jours tieides et gris, qui fondent ~~en~~ en pluie lente et parcimonieuse.

64
Toujours l'attente, les alternatives d'inquiétude et d'es-
poir, sans que l'on sache toujours très bien ce qu'il faut
espérer et ce que l'on peut réellement craindre. Le plus
clair, c'est l'impuissance des puissants; mais elle ne nous
donne pas de puissance.

18-20 juin. - Un court voyage de repos après des se-
maines de tension: à Reims, par Château-Thierry et
Épernay; retour par Soissons et Compiègne. Le temps deve-
nu mauvais et la fatigue qui m'avait saisi en arrivant
à Reims nous a empêchés de pousser jusqu'à Laon. Lieux
tout chargés de souvenirs: ces grandes étendues où les mois-
sons grandissent rappellent l'été de 1914; Épernay, c'est
l'enfance d'Od. (nous avons pu jeter un coup d'œil sur
la maison où elle habitait, voir les pauvres marches d'éco-
lier sur lesquelles elle jouait, le taudis campagnard d'un
été de guerre) et Reims, c'est toute l'histoire, c'est Jeanne
d'Arc, * cette soeur lointaine sur laquelle je m'interroge
souvent, c'est encore la guerre qui a rempli nos jeunes
années. La cathédrale en elle-même ne m'a pas ému
comme celle de Strasbourg; ce sont ses sculptures (ce qui
en reste) qui attachent, si connues d'avance qu'elles soient.
Je ne vois rien de plus parfait dans les plus grands arts
du monde que la plupart de celles du ~~grand~~ portail cen-
tral, et si chacune vaut par elle-même, l'équilibre géné-
ral n'en est pas que plus assuré. Le Musée, si bien

65
situé, a plus d'intérêt que je n'imaginai: les sculptures
de la Maison des Musiciens, les Gramach (déjà vus à Paris),
les Carot (encore que certains se répètent), les paysagistes
de Barbizon, des Daumier (dont son croquis de violoniste),
d'autres encore. ~~Musée des Beaux-Arts, de la ville de Reims~~
Saint Remy, dans sa sévérité, avec sa lumière au fond du
déambulatoire, fait grand effet, malgré son entourage de
faubourg ruiné. - Entre Reims et Soissons, un autre bel
exemple de roman à l'église de Braine. Soissons entre
des averse: St Jean des Vignes désert; à la cathédrale, le
transept droit arrondi en abside, ~~de grand~~: tout un jeu
de colonnes et de lumière sans cesse modifié à mesure
que l'on change de place. - De belles forêts, Compiègne: le
château, souvent atroce: l'Emyrie, premier ou second,
n'a pas été heureux; quand on vient de Reims, quelle
~~chute~~ chute! « Le moderne civilisé ».

10 août. - De longs rères, cette nuit, à l'approche du
jour, dont il me reste ceci. Une marche dans des monta-
gnes: prés et bois de conifères, assez clairsemés, chemins
rustiques. Ce n'est pas de la haute montagne, mais je
me trouve déjà assez haut pour dominer une vallée où
passe, à travers des prairies, une rivière d'un bleu gris
au courant assez vif. On voit, d'après les ravissements du
sol, qu'elle doit déborder facilement et remplir tout
le fond. Justement, ou qu'un flot s'est soulevé ou

qu'ayant avancé j'ai vu autre me, je vois une courbe se former, beaucoup plus largement remplie d'eau. Sans avoir changé, semble-t-il, de position, me voilà soudain en face d'un tout autre paysage, bien que ce soit toujours la même vallée. Elle est beaucoup plus ~~profonde~~ profonde et j'ai presque du vertige à la regarder. C'est un oved africain qui est au fond et ses parois sont de terre et de roche d'un brun très brûlé. Au bas d'une falaise, je discerne maintenant quatre ouvertures: des grottes habitées dont l'orifice a été vaguement taillé en rectangle; des chèvres en sortent, qui paraissent à peine ~~plus~~ plus grosses que des fourmis. Puis, portant mon regard plus à droite, voici que m'apparaissent quelques maisons à terrasse faites de la même terre ou de la même roche. Quelques êtres humains, indistincts, vont et viennent tout autour. Je me demande un instant, pensant toujours à ma rivière de tout à l'heure, comment il se fait que ce hameau puisse être au dessus des inondations. Mais je me retourne et me remets à monter; le sentier ~~est~~ va maintenant entre des rochers, par des degrés naturels, faciles à gravir. Il y passe, dans un sens ou dans l'autre, des "Bédards" qui ne font pas attention à moi. Je pense par là retrouver une route et ma voiture. Soudain je suis arrêtée par une femme qui a le genre des "fatmas"

des villes il y a trente ans, encore drapée dans un haik, mais la tête dégagée. Elle est à l'âge où le corps et le visage commencent à s'alourdir. Je vois très bien ~~sa~~ sa face empâtée, mais qui a dû être gracieuse, sontint qui jaunit par endroits. Elle m'arrête ... pour me demander des nouvelles de Saint-Esupéry. Je lui dis: "il est mort à la guerre." Comme si elle ne comprenait pas, elle me dit: "Mais.. tu parles français ou anglais?" — Je n'en saurai pas plus long. Je me suis mis à m'interroger: "Pourquoi donc me parle-t-elle de Saint-Esupéry?" La question m'a réveillé.

11 août - En écoutant ce matin l'émission "Orthodoxie et Christianisme Oriental" j'ai été frappé d'apprendre qu'en vertu du décalage des calendriers, l'Assomption chez les Orthodoxes tombe le 28 août de notre année. Je suis donc né à l'Assomption (ou la Dormition) des Orthodoxes ^{ainsi} ~~doublement~~ sous le signe de la Vierge.

29 août - Pour inaugurer ma soixante-sixième année (âge fabuleux, auquel je n'aurais jamais songé autrefois à atteindre) nous sommes allés à Ermenonville, voir le parc du château, où J.J. Rousseau vint finir ses jours. Ciel un peu nuageux, avec du soleil; ~~l'~~ air mêlé d'une légère brume; grande paix dans ce lieu qui semble assez peu fréquenté. A notre arrivée

68
près de l'eau, un martin-pêcheur s'est envolé le long d'un
ruisseau. Quelques très haut platanes sont peut-être d'âge
à avoir un Oiseau : cent-quatre-vingt-dix ans, c'est
peu pour des arbres (et quoi pour des hommes ? trois fois,
à peine, ce que j'ai vécu). Les "monuments", les inscrip-
tions naïves du marquis de Girardin sont toujours en
place. Dans ~~l'île~~ l'île des peupliers, bien menue, sous
des arbres un peu grêles, il ne manque sous le mauso-
lée que J.J. lui-même. Qu'il serait mieux ici, dans
ce repos de la nature, que dans le froid du Panthéon !
Ainsi, d'Annecy aux Charmettes et des Charmettes ici
j'ai rejoint ~~ce~~ ce frère de mon adolescence, ~~avec~~ celui
qui, après Chateaubriand mais non moins que lui, a été
mon compagnon de rêve, mon professeur de rêve. Je
n'aurais pas survécu à certaines épreuves (je parle de
la survie de l'âme) si je n'avais appris d'eux comment
vivre avec "les êtres selon mon cœur". « Quel temps
croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus sou-
vent et le plus volontiers dans mes rêves ? » Tout ce texte
à M. de Malherbes (appris par cœur en Première, mais
déjà lu bien des fois) rejoint dans une mémoire profonde
et que je voudrais dire éternelle "les arages désirés"
qui m'auront emporté "vers les espaces d'une autre vie".

17 sept. au 2 Octobre - Voyage à Venise. Le meilleur que
nous ayons fait depuis celui de Grèce. À vrai dire,

69
quand nous nous sommes trouvés le 18 au matin sur le
Grand Canal, sous un ciel très vapoureux, sur une eau
violente qui tient du bras de mer plus que d'un canal
en pleine ville, notre première impression a été de sur-
prise. Les palais rongés à la base par le flot, les
murs souvent dégradés, ~~et~~ ce mélange oriental
de grandeur et d'abandon sous un ciel du Nord, rien
ne paraît tout à fait réel. Pas même, une fois à terre,
au Rialto, l'agitation humaine, aussi dense dans l'étroite
tranchée de la Merceria qu'au fond de Feo. C'est
presque le même dépaysement, avec quelque chose de
plus débonnaire ; et sans ânes chargés ni vieux notables
sur leurs mules.

Dès la matinée nous avons gagné Saint-Marc,
sur lequel nous sommes arrivés de côté, puis la Place
et la Piazzetta. Deux mille fois connus par l'image et
qui ne laissent pourtant pas de surprendre. Là encore
la première impression est heurtée. À la basilique, le
bas se raccorde mal avec le haut, trop peu élané ;
des mosaïques extérieures, une seule est vraiment ancie-
ne et les autres, à quelque heure qu'on les regarde, ne sont
ni religieuses, ni belles. Le Palais des Doges souffre du
déséquilibre inverse : les arceaux du bas sont ébrasés par
les ~~ma~~ façades qu'ils supportent, abrytées comme une

30
fontenasse, dont elles ont la lourdeur sans la puissance.
Il faut du temps pour s'habituer à ces deux extérieurs,
comme pour cesser de se sentir bousculé par la foule
des touristes et le fourmillement des pigeons.

Nous sommes revenus à Saint-Marc à peu près tous
les jours et jusqu'au moment ^{même} de notre départ. Nous avons
exploré lentement ses recoins, tâché d'apprendre du
regard toutes les mosaïques qui en valent la peine,
profité du matin et du soir, avant l'envahissement des
groupes organisés et les discours des guides. Nous y
avons vu une messe du samedi soir, fréquentée, où beau-
coup d'assistants ont communiqué, ~~en~~ la fin d'une autre
un dimanche matin; et, dans la lumière qui rendait à
la nef ses dimensions, la foule paraissait moins ~~peu~~
importante. Mais que ne faudrait-il pas pour remplir
cette église? Nous avons eu un matin, le 20, un plein
soleil; le baptistère et ses mosaïques y gagnaient. Mais
c'est à la nuit, quand dominent les faibles lumières
rouges des lampes byzantines, que rendait le myotère,
qu'apparaît avec lui l'adoration. Les ors s'adoucissent,
les figures des voûtes remontent au ciel. Si l'autel exé-
rieur s'éclaire par la messe, les sculptures de l'icône-
stase s'animent et vont prendre la parole. Ou bien,
au fond, c'est la Pala d'Or qui s'illumine et qui prend
alors, de loin, une beauté qui se fragmente quand on

21
l'examine de près, dans la bousculade des visiteurs. Trop
riche d'ailleurs: que nous font ces pierreries? que font-elles
en ce lieu? Les colonnes du baldachin, sculptées du haut
en bas, usées à hauteur d'homme par les foules, mériteraient
plus d'attention que l'on ne peut, sur place, leur donner.

Le Trésor et ses orfèvreries entassées n'offre rien
de satisfaisant, qu'une cathédre de pierre qui vaut
par sa nudité dans cette caverne du fauve luxé. On
pourrait sans dommage cacher à jamais un entas-
sement de reliques à la fois ^{singière} ~~modeste~~ et presque
bouffon. Fussent-elles mille fois authentiques, les saints
ne sont pas saints dans leur squelette, mais par leur
rayonnement. Aux tribunes, le musée montre des
restes de mosaïques (des "vraies" celles-là) et permet de
voir de plus près celles des voûtes (les mauvaises, hélas,
aussi bien que les autres). Il a aussi de belles tapisseries.
Il permet de sortir sur la galerie de la façade, autour
des chevaux antiques, que l'on voit là de trop près, alors
que d'en bas ils sont juchés trop haut. Les vues tout
autour méritent une longue station. Tout ici est perspec-
tives, masses architecturales replacées à distance
dans ^{la vie de la lumière} ~~la vie de la lumière~~ et sans cesse renouvelées
par ses changements.

Nous ne sommes montés au Campanile que le jour

de notre départ, le 1er octobre, dans la matinée. Le soleil régnait, au lendemain d'un jour maussade. Les lointains restaient tout embrués, mais la ville, au contraire, s'ouvrait au regard avec une netteté magnifique. Il nous était facile maintenant de reconnaître la plupart des monuments qui émergeaient de cette mer de tuiles rousses et chaudes : campaniles, coupoles, églises gothiques à nefs plus élevées; au loin aussi, du côté de la terre ferme, des constructions utilitaires et récentes, heureusement assez voilées par la brume. Le regard plonge ^{dans} la cour et l'escalier ouvert du palais Cantarini, dans le palais des Doges encore mieux, et détaille les coupoles de Saint-Marc, monotones. Mais c'est l'ensemble du pays qu'il faut retenir dans le regard, et en le tirant à soi on soulève aussi les siècles : ils semblent peser si peu ! Il suffit de cette hauteur, qui ^{réduit} les hommes, pour que les traits les plus modernes s'effacent. Tout le reste paraît si peu touché par les âges ! La lumière là-dessus, encore plus perpétuelle que les cités. "Et lux perpetua luceat eis" : pour tous ces hommes de violence et de ruse qui commandèrent ici et remuèrent une partie du monde, ^{pour} tous les ~~hommes~~ ^{gens} simples, de petits désirs et petits subterfuges, qui ont peiné pour ancrer la ville dans les sables et la faire vivre ; pour les créateurs de beauté, qui ont tant travaillé à

tirer de ce monde d'autres mondes plus purs ou plus prestigieux.

Nous avons visité le palais des Doges dès le jour de notre arrivée. Sa cour ~~maussade~~ souffre d'un mélange d'ordres ~~est~~ architecturaux, de parties nues et de murs surchargés; la fusion ne s'est pas faite, même sous la patine des âges : c'est la faute de l'histoire, non d'un homme, mais le résultat reste gênant. A l'intérieur - peut-être parce ~~la~~ ^{qu'il} que ce jour-là était sans soleil - trop de peintures étaient pauvrement éclairées et ne vibraient pas. La petite salle qui contient les Ososch était si obscure qu'un seul de ces tableaux était à peu près visible. Les musées d'aujourd'hui nous ont habitués à d'autres éclairages et nous restons déçus. Les plafonds sont très élevés; il faudrait un système de glaces pour les regarder sans fatigue excessive et, souvent, un éclairage puissant. On salue les plus célèbres parce qu'ils sont familiers d'avance, mais on tire d'eux peu de plaisir. La plupart des peintures demanderaient un nettoyage discret. Au reste les grandes salles sont plus riches que vraiment belles. Les hommes terribles qui les ont fait construire avaient des âmes de grands marchands : or, luxure, ~~et~~ rapacité. La plupart de leurs portraits, ici ou dans les musées, disent des âmes

74
implacables. Comment eussent-ils gouverné sans beaucoup de sang? La visite se termine par les prisons, ce qui permet de passer le pont des Soupirs, mais aussi d'apprécier l'épaisseur des grilles et la nudité des murailles.

Aurrai, c'est quand on arrive par la lagune et que l'on vient accoster aux Schiavoni que le palais, la piazzetta et ses deux colonnes, le campanile en arrière, prennent toute leur beauté, ramenés à de grandes lignes simples et à des tons de couleurs que la lumière enveloppe sans les surexciter. De même c'est à la nuit que la place Saint-Marc prend tout son charme, quand les pigeons sont au nid, que les touristes en hordes ont disparu et qu'une illumination discrète met en valeur l'architecture des Procuraties. Nous y sommes revenus souvent et toujours avec plaisir. En pleine journée on peut avoir l'heureuse surprise de costumes inattendus: Indiennes en saris, Autrichiennes aux tabliers de couleurs gaies et même Arabes de la péninsule, ~~avec~~ le voile blanc serré sur la tête par la cordelette noire, mais capables ~~de~~, les malheureux, d'enfiler un veston sur leur robe blanche. Le monde entier défile sur la place. Nous avons même vu une fois, à notre hôtel, des Japonaises en costume national. Mais c'est un tourbillonnement humain aussi lassant que celui des pigeons. Les deux se mêlent pour des photographies ineptes, non sans quelque

75
appréhension ~~pour~~ chez certains enfants acablés d'oiseaux. La colombe est ici plus envahissante que paillard et elle ne porte point l'Esprit sur ses ailes.

19 ~~Septembre~~ ^{Septembre} - Nous avons commencé l'exploration de la ville en nous rendant à l'Accademia par San Moïse et le campo Morosini. C'est un des charmes du pays que ces découvertes, où, d'ailleurs, on est souvent aidé par des flèches indicatrices placées sur les murs et les écriteaux des rues qui portent toujours le nom de la paroisse - utile précaution, car les mêmes noms de rues se retrouvent dans des quartiers différents. Du pont de l'Accademia, malgré un ciel nuageux, on pouvait prendre du Grand Canal et de ses palais une vue toute en finesse et en relief à la fois. La lumière, ici, n'est jamais éteinte.

Dans cette première visite nous n'avons pas cherché à tout voir. D'abord les primitifs vénitiens, souvent un peu lourds, sans la grâce des Siennais. Ensuite les Lima de Conegliano: les fonds ouvrent sur des paysages de rêve très attirants, la construction est déjà très harmonieuse (en particulier dans la Madonna à l'Oranger). Toute une petite salle de Giovanni Bellini, qui donne un premier contact avec ses Madones toujours renouvelées. Les deux Giorgione à côté: la tête

de Vieille Femme, d'une analyse profonde, et surtout la Tempesta: une grande oeuvre vraiment, à la fois par tout ce qu'elle suggère, grâce à l'énigme de son thème, et par d'étonnants morceaux de peinture — rien que la chemise blanche de l'homme! elle vit.

Puis la grande salle des grands Vénitiens: Le Repas chez Lévi, qui a tant de vérité dans certaines figures, ~~et~~ d'air et de lumière dans sa composition. Plus de simplicité que les Noces de Cana, moins d'éclat en revanche — mais peut-être ne serait-ce qu'une question de nettoyage. La série des St Marc de Tintoret fait présager que c'est lui la grande révélation qu'apporte Venise. Quelques tons hautes; cette fois, ne serait-ce pas à un nettoyage un peu poussé que "la délivrance de l'esclave" doit son fond, tellement éclairci ^{qu'il} ~~qu'on~~ ~~semble~~ ~~presque~~ ~~ramené~~ ~~aux~~ ~~dessous~~ ~~pré-~~ ~~paratoires~~? Le Titien pâlit (ou jaunit) un peu à côté; en revanche, sa Présentation de la Vierge que l'on trouve à la sortie, même sous la lumière terne de ce jour-là, frappait par sa composition et la figure de l'enfant si harmonieusement détachée — sans parler des à-côté réalistes, comme la vieille avoie à côté de l'escalier.

À son retour, visite San Stefano, premier exemplaire de ce gothique du pays qui déconcerte d'abord par son

architecture de briques, ses façades nues, ses chapiteaux sans figures. Ici les voûtes de bois, en "carène", frappent par leur élégance. Le campanile, aujourd'hui très incliné, a, comme beaucoup d'autres à Venise, plus d'allure, plus de spiritualité, que l'église elle-même.

Autre région l'après-midi, à la recherche de S. Zanipolo, par Sta Maria Formosa (qui ne mérite guère son épithète, sinon par la curiosité de ses deux façades) et un dédale de rues ou ruelles. On débouche soudain sur la côte de l'église, derrière la statue du Coléone. On a beau bien connaître d'avance ce monument et même avoir vu de plus près le personnage qu'on ne peut le faire ici (il y a — ou il y avait — un bon moulage de lui au Trocadéro) ~~on~~ on reste saisi de le découvrir dans son atmosphère, dressé en pleine lumière, en pleine marche, face au canal — en vie. Un fier morceau! Je doute que l'on ait réussi quelque part une meilleure statue équestre. Longue visite de l'intérieur, assez lumineux: tombeaux sur les parois, dont plusieurs sont remarquables, si certains sortent trop du mur; le fort triptyque de G. Bellini, les Vénitien de la chapelle du Rosaire (mais comment bien voir ces plafonds?). La place est belle, avec la façade de la Scuola et ses bas-reliefs aux curieuses perspectives, celle de l'église en équerre, et la Coléone du troisième côté.

78 D'autres détours encore et nous voici à la Sudda dei Schiavoni, où la série des Carpaccio, bien visible grâce à un puissant éclairage indirect, forme un reposoir de beauté et de prière - la plus profonde joie dans ce premier contact avec Venise. La Légende de St Georges, Christ au Jardin des Oliviers, Vie de St Jérôme, surtout un équilibre des formes, une harmonie des couleurs qui expriment une maîtrise de l'âme à travers la maîtrise des moyens. Les scènes abondent en détails qui peuvent être pris un par un sans perdre de leur qualité : tel le petit chien de St Augustin dans la vision de celui-ci (et l'animal regarde, lui aussi, la vision). S'il y a autour de St Georges tout un monde qui sent l'Orient et qui évoque surtout des fêtes princières, la Nuit au Jardin des Oliviers atteint au pathétique dans une composition resserrée, comme les funérailles de St Jérôme à la majesté religieuse dans un décor réaliste. C'est d'un grand peintre qui a aussi une âme.

Enfin nous rejoignons les Schiavoni par San Zaccaria (une magnifique glycine, sur une petite place voisine) : l'intérieur est en réparation, mais la façade, classique, a une belle ordonnance, et un vieux campanile exprime ce qu'elle ne dit pas. Tout au long de ces chemins, que d'aperçus sur les canaux, ou tel

lambeau de façade décorée, ou, par une porte, sur une cour ancienne ! Où que l'on se tourne, il y a à découvrir.

20 sept. - Première visite au musée Correr. Une belle série de primitifs vénitiens, restés longtemps sous une tradition byzantine alourdie. Une petite salle consacrée à la famille Osellini, dont une très frappante Transfiguration, de Giovanni. Parmi d'autres œuvres, intéressantes mais non point de premier plan, se détache, à mon goût, un Ormeghel : un village enneigé, peint sous le prétexte d'une Adoration des Mages reléguée dans un angle ; son faire demi-chinois par l'application aux détails a, en même temps, une vraie force d'évocation. La partie historique : portraits de doges, costumes des dignitaires, modèles de navires, armes d'apparat, aide à deviner cette Venise politique, aujourd'hui bien effacée, qui a tenu tant de place dans les réalités et les imaginations.

L'après-midi nous avons visité la Pinacothèque Querini-Stamperia, derrière Sta Maria Formosa. Petrement ^{étagnant et sale,} chée derrière un canal accessible seulement par un petit pont, elle est presque secrète : en bas, dans un hall aménagé à la moderne, avec goût, rien n'indique où il faut la chercher. Elle est au second étage et ne s'ouvre que sur un coup de sonnette. On n'y est certes

88
pas troublé par les visiteurs! Un des intérêts de cette visite, c'est de voir un étage de palais vénitien: grandes pièces, ~~plutôt~~ ^{plutôt} sombres, aux murs assez délabrés parfois malgré leur ornementation. Misère patricienne et ennui. Pas de très grandes œuvres, mais d'intéressantes ~~scènes~~ scènes de la vie vénitienne aux XVII^e et XVIII^e s, les unes assez gauches, les autres, celles de P. Longhi, un peu monotones de facture, mais vivantes. De quoi richement illustrer une Histoire Familiale de la cité. Un beau Giovanni Bellini: une Présentation au Temple. Des Palma le Vieux solides. Belle retraite pour un intellectuel, mais une demeure sinistre pour des "gens du monde" une fois tombée la Venise de ~~la gloire~~ ^{la gloire} ~~spéculative~~. - Nous achevons la journée par une visite plus poussée de Saint Marc.

21 sept. - Jour gris, avec de courts accès d'un crachin bréton et des coups de vent qui provoquent un ressac assez fort. Les eaux sont vertes et grises, comme il arrive plus d'une fois durant notre séjour. Pour commencer, un moment de recueillement à St Marc. Les chanoines achevent leurs matines. Puis une courte messe commencée devant une nef presque vide s'achève dans la cohue des premiers groupes de touristes. Sentiment que de vieux rites se déroulent devant des peuplades

indifférentes; triste. Ensuite, par le chemin de l'Académie nous passons sur l'autre rive pour aller voir la Salute. De petites rues, très propres, y conduisent, où l'on découvre d'assez belles maisons, aux portes parfois luxueuses et bien entretenues; le seul quartier où l'on pourrait rêver d'habiter. On débouche de biais devant l'église. Faute de recul on ne peut plus apprécier sa silhouette qui, ~~de~~ ^{de} loin, s'inscrit tellement bien dans cette architecture du paysage qui fait la grande beauté de ces rives. L'intérieur en rotonde, vide et froid, est beaucoup moins propre (pour moi) au recueillement et à la prière que le Panthéon de Rome. Par bonheur la sacristie garde en réserve les Noces de Cana de Tintoretto. L'éclairage électrique fait reluire certaines parties. Ce n'est certes pas moins une œuvre de grand effet, tant par sa composition que par la "présence" des personnages du premier plan: don de vie, qui fait participer à l'action par le mouvement (non point par la contemplation et le silence, comme Vermeer). Il n'est pas question de comparer pour choisir et préférer: les mêmes Noces, sous la main de Véronèse, immobilisent un banquet de princes, dans un décor, avec une figuration, qui surpassent n'importe quel théâtre, mais qui sont

82
tout de même de l'ordre du spectacle. Ici on entre dans la salle du repas, on va regarder dans les coupes pour s'assurer que l'eau vient de se changer en vin. On en oublie un peu les plafonds du Titien, pourtant très bien conservés, d'une grande énergie et, si l'on ose dire, d'une maîtrise presque trop grande. → Au retour, il nous reste le temps d'entrer à l'Accademia. Nous nous attachons cette fois ~~aux~~ ^à deux salles: des Miracles de la Ste Croix (Gentile Bellini, qui donne l'état de ce qu'était la façade de S. Marc quand elle avait encore ses mosaïques d'origine; Carpaccio) ^{celle} et de l'histoire de Ste Ursule. Celle-ci est fascinante. On retrouve là, avec plus de richesse encore dans l'invention des détails et de somptuosité dans la couleur, à de plus grandes dimensions, les qualités des Carpaccio contemplés la veille. Tout ce qui traduit la vie des hommes et des choses est proprement admirable. Mais quand il a fallu peindre l'apothéose de la Sainte, l'artiste n'a plus trouvé que banalité d'expression et de rendre — ou il a passé la main à son atelier. Je retrouve tout à coup dans ma mémoire un livre que mon père a possédé jusqu'à notre départ pour Lyon, en déc. 1913 et qui reproduisait ces peintures; il m'en est resté surtout dans l'œil les vaisseaux, c'est grâce à eux que je rejoins ce souvenir.

83
Nous revenons par vaporetto jusqu'à S. Marc; ces promenades sur le Grand Canal permettent d'observer les façades des palais, sinon toujours de les identifier (mais l'œuvre importe plus que le nom); il faudrait vivre des heures au fil de l'eau pour leur donner un vrai visage.

L'après-midi nous avons repris le bateau pour aller visiter San Giorgio Maggiore, sur une eau violente et avec des grains plus rageurs que méchants. Là aussi l'approche décrit, alors que l'œuvre a tant de puissance rue de l'autre rive. L'église, toute parée de fleurs blanches en vue d'un mariage, est moins vide que la Salute. Mais elle manque de lumière, par la faute du ciel; malgré la lumière électrique, on a peine à voir les deux Tintoret du chœur, dont le plus vigoureux paraît être la Cène. Stalles d'un grand travail, trop compliquées. À la Salle Capitulaire, le St Georges tuant le dragon, de Carpaccio, est emprunté pour l'essentiel à ses panneaux de la Scuola des Esclaves; mais la scène est transportée dans un paysage différent, plus "romantique", bien accordé au drame.

À côté de l'église, les cloîtres de la fondation Tini, où se déploie une exposition de miniatures italiennes, intérieures, mais moins spontanées peut-être que celles des pays nordiques; elles tendent tout de suite au "tableau". On reste saisi par la grande paix des

84
deux cloîtres que l'on traverse et que la présence de quelques visiteurs laissent déserts.

Tandis que nous attendons le bateau, près d'un ponton soulevé sans cesse par les vagues, arrivent en gondole les époux. Le ressac est trop fort pour que les bateliers puissent assister aux marches de l'église. On se dépêche alors de dérouler le tapis pour qu'il ~~arrive~~ arrive jusqu'à l'embarcadere des vaporetti. La solitude de ce couple sur les eaux agitées, le refus que semble leur opposer la rive, ce pourrait passer pour des présages défavorables - à quoi s'ajoute l'âge disparate des époux. Un coup de soleil aurait sans doute tout changé.

Retour sur une eau encore plus clapotante qu'à l'allée. Ici les terres et les mers ne sont pas encore tout à fait séparées.

dimanche 22 - Nous retrouvons ^{devant} Saint-Marc nos amis de Zagreb, venus jusqu'ici pour nous voir. La grande marée d'équinoxe commence à envahir la place, et l'on n'accède plus à l'église que sur des tréteaux et des planches. Quand à la fin de la matinée nous sortons du musée Carrer, la place est toute recouverte par les eaux, assez profondes dans son centre. Pour rejoindre notre gîte, il nous faut chercher des rues détournées, d'ailleurs pittoresques; la foule paraît prendre plaisir à cette distraction saisonnière, d'ailleurs de courte durée.

85
Nous sommes allés l'après-midi aux Frari, par le Rialto, où tout Venise semble passer en torrent, et des rues populaires presque désertes. L'église est d'une architecture très claire; sa nudité extérieure, comme toujours ici, ne correspond pas à notre gothique et ~~laisse~~ laisse une impression de pauvreté. Des monuments funéraires en tapissent l'intérieur et lui donnent l'allure d'un musée de sculpture plutôt que d'un lieu saint. Les œuvres du siècle dernier: les tombeaux du Titien et de Canova, encombrant la nef de leur froideur déclamatoire; à réduire en pavés. D'autres seraient excellents ailleurs que dans une église. Le privilège d'avoir été ~~doge~~ doge justifia-t-il que l'on encombre Dieu de ses titres et gloire? Très peu de ces sépultures entrent vraiment dans l'architecture du lieu. Les autres sont des excroissances. Du moins la peinture offre-t-elle trois œuvres de premier plan: les deux Titien, le Giovanni Bellini de la sacristie; tous trois bien conservés et bien éclairés. L'Assomption du grand autel souffre de certaines servitudes du sujet lui-même: les angelots, le ciel matérialisé, les personnages étagés; mais la matière picturale, dans les rouges surtout, est superbe. Le génie du Titien est plus à l'aise dans l'autre tableau, pour interpréter les personnages profanes; on retrouve le grand portraitiste. Œuvres de musée au demeurant, beaucoup plus que d'église. Bellini au

26
contraire sent du dedans la sainteté de ses figures, même les plus rudes. C'est sans doute ici, de tout ce que nous avons vu, son chef d'œuvre. Il a inclus ses personnages dans une perspective architecturale qui met entre eux de l'air et de la lumière et leur donne ainsi le relief de la vie - sans effet de trompe-l'œil, pourtant, qui les fasse sortir de la toile. Sa Vierge baigne dans la lumière dorée issue du fond sans rien qui ressemble à une "gloire" factice.

23. Seconde visite aux Carpacci de S. Giorgio dei Schiavoni, pour mieux les incorporer à la mémoire. On ne se lasse pas d'eux; on viendrait les voir volontiers chaque semaine. Le long du même canal, où la marée commence à envahir les "fondamenta", nous visitons la collection d'icônes de l'Institut Hellénique; aucune ne remonte plus haut que le XVI^es. et elles ont été choisies pour faire saisir les liaisons entre l'art grec et l'art italien - dans les deux sens, car certains Grecs du XVII^e italiamisent. À côté, un peu en retrait, l'église grecque, pleine de ces relents d'encens qui embaument les sanctuaires orthodoxes. Peintures très classiques et sans rien de frappant. Mais le lieu est retiré, lumineux et plaisant.

Nous nous bornons l'après-midi à parcourir le quartier que nous avoisinons, entre le théâtre de la Fenice, que nous n'avons pas encore vu, et le Rialto, en entrant

87
à San Salvatore, où l'on peut voir, à peu près, des "Pèlerins d'Emmaüs" de G. Bellini et deux Titien.

24. Temps tiède et ciel clair, avec ce fond d'humidité qui adoucit la lumière sans rien voiler. Dans l'air une sorte d'aisance comme printanière, qui se communique aux gens et aux murs eux-mêmes. Moment favorable pour aller visiter Torcello. Puisque nous avons à attendre longtemps le bateau, nous retournons, en longeant l'hôpital, à S. Giovanni e Paolo. L'église est très lumineuse à cette heure encore matinale; le soleil, qui pénètre par le chevet, donne beaucoup de paix au vaisseau presque désert. Seul un tout jeune dominicain, qui sourit à ses pensées, fait allègrement un peu de rangement. Mais c'est l'heure aussi où, de l'hôpital, des gondoles funéraires emmènent les morts à l'île San Michelo, dont la muraille de briques claires et les cyprès ~~bleus~~ closent, sans rien de lugubre, le plus proche horizon. Ce sont des gondoles parées: lions de St Marc et torchères de bois doré; parées aussi les gondoliers, de noir vêtus et coiffés d'un béret à pompon noir. Le spectacle avoisinerait le grotesque, n'étaient ces espaces de lumière et d'eau où chaque esgrif dessine une courbe élégante, pour profiter des courants. Tout est ramené à un départ vers un lieu mythique, à une rentrée presque ésotérique dans l'universel.

C'est encore un jour de forte marée et nous partons

86
sur des eaux qui s'enflent, plus grises que vertes. On touche à San Michele, à un débarcadère où les vagues secouent fortement, puis au phare de Murano, le long de vieilles uinées à l'air délabré, très laides. Puis on se lance dans le "large" de la lagune, entre les pieux qui jalonnent le chenal. On côtoie des îlots, aux maisons abandonnées, déjà à demi écroulées et envahies par les herbes. On touche à Mazoretto, où l'eau commence à envahir les berges et à lécher les maisons qui la bordent. Un chat qui voudrait se retirer hésite à y trapper ses pattes. Stréet de quelques minutes à Burano, qui est le lieu le plus habité. Puis on arrive tout de suite à Torcello, où l'on débarque assez loin des églises.

On s'y rend par un chemin herbe, entre des vignobles eux aussi envahis par les herbes, le long d'un canal où l'eau monte. Déjà, par endroits, il reste à peine la place de passer le long des rares maisons.

Mais l'arrivée sur le campo ~~est~~ fait accéder soudain à un autre monde, de dépeuplement et de rigueur. La petite église de Sainte Fosca a tiré ~~un~~ ~~part~~ de la simplicité des formes et des matériaux un parti d'une élégance parfaite : presque de la géométrie pure, pourtant un art qui ne satisfait pas seulement la logique des proportions, mais aussi le sens esthétique.

La ~~façade~~ façade de la cathédrale touche au

87
dérèglement, mais ses mosaïques, son ambon, ~~son~~ iconostase peuplent le vide intérieur. Les plus pures mosaïques sont celles du chœur et, surtout, la Vierge du chevet, seule et haute, non pas dominatrice, mais en train de monter dans un espace de ~~pure~~ lumière spirituelle.

Nous avons fait halte à la Locanda Cipriani, qui, derrière une façade de vieille auberge, cache une installation très moderne. Ce serait peut-être un lieu favorable pour une période de méditation. On y mange devant un grand jardin, plein de grenadiers et de vignes, dans l'odeur des bris chauffés au soleil, sous le vol intermittent d'une libellule.

Puis nous avons revu Ste Fosca, fait le tour de la cathédrale, jusqu'au pied de son campanile. Sur son flanc droit, la nef porte encore de curieux volets de pierre qui devaient ^{entasse} permettre d'en faire un lieu sûr en cas d'attaque. Le petit musée, ^{entasse} dans son vieux bâtiment, et les débris archéologiques qui l'entourent, valent seulement un coup d'œil. Mais en montant à son étage on prend une vue sur l'île. Malgré quelques fermes, tout paraît mort, hormis le petit nombre de promeneurs étrangers. N'était cette douceur morte qui rend, pour le moment, le lieu plein de paix et de langueur, ce serait un séjour des morts où la vie paraîtrait réduite à une trêve (et l'on songe au

90
"Privage des Sykes"). Ou encore : un refuge contre les Osar-
bares où tout le monde retient son souffle de peur de
trahir une présence.

Nous sommes revenus au moment où une nuée d'un
noir uniforme, sortie du continent, grandissait sur la
lagune. Un orage a éclaté peu après. Il aura ramené la
désolation sur les ruines.

25 - Ciel clair, temps très frais, comme toujours ici
après la pluie. En longeant de nouveau les Frari, nous
sommes allés à l'église de San Rocco et à la scuola
voisine. C'est le domaine du Tintoret. Ceux de l'église,
par malheur, sont peu visibles. Mais à la Scuola, tout
est Tintoret - à part une dévotion au Titien, à
peine pardonnable, et deux Tiepolo égarés en ce lieu. On
ressort de là avec une courbature des yeux et de l'esprit.
Des murs au plafond, un monde de formes, de mouve-
ments, de lueurs et de vis - car ces tableaux ont des voix.
Nous y sommes revenus le 30, dans l'après-midi. Mais
qu'est-ce que deux visites pour connaître cet univers? On
peut seulement commencer à reprendre son souffle.
Certaines toiles sont peut-être encombrées et restent en
tout cas peuhissiles (ou elles ont souffert des intempéries,
à ce qu'en disait Pruskin, il y a un siècle); d'autres sont
vraiment encombrées. Quel remueur de foules! Il serait
aujourd'hui un ^{prodigieux} maître en scène et donnerait
enfin au cinéma la puissance du grand art. Que

91
retenir? L'épopée de Moïse au plafond? Des ^{tableaux} ~~scènes~~ comme
le Baptême du Christ, hallucinant; sa Tentation, subtile;
l'Adoration des Bergers avec sa scène à l'étage, son mélange
de rustique et de sacré? Sans aucun doute, le sommet
(et un des sommets de l'art pictural) c'est la salle finale,
où l'on ~~se trouve~~ se trouve face à face avec la Crucifixion.
Œuvre forsonnante, qui ~~serait~~ ferait la richesse de dix
peintres en leur donnant à chacun la matière et les
personnages de plusieurs tableaux. Ce n'est pas ici une
transposition picturale de la Crucifixion, comme on en
voit des centaines dans nos musées et nos églises; c'est
la Crucifixion elle-même. Cette fois, j'y ai assisté. Il
n'importe que le paysage n'ait rien de palestinien et
que les cavaliers portent des armures du XVI^e siècle. Le
ciel qui s'enténébre confond les créatures et le monde
entre en agonie. Et côté de cette ~~ce~~ richesse et de cette
complexité (qui n'est jamais confusion), le même homme
a su rejoindre la simplicité dans le Jugement chez
Pilate, où tout se concentre sur la silhouette blanche
du Christ, drapé dans ce qui est déjà un linceul. De
l'autre côté de la porte, la Montée au Calvaire, saisie
dans un tourment, est encore un "instantané" qui doit
à cet angle de vue inhérentiel sa ~~savoir~~ ^{savoir} de réalité.

Nous nous dirigeons, l'après-midi, dans une direc-

tion gyrosée. Un arrêt au Fondaco dei Tedeschi, puissante bâtisse dont la cour centrale, avec ses arcades superposées, a une lourde majesté. Une belle porte donne sur le Canal. Au St Jean Chrysostome, les Saints Étrotres, où l'on fait brûler des cierges géants. La Ca d'Orto est fermée, nous le savions, et on bien voilée d'échafaudages que c'est à peine si l'on peut deviner obliquement quelques linéaments d'architecture. En traversant des quartiers populaires, pauvres mais non miséreux, et propres, nous sommes enfin parvenus à la lointaine Madonna dell'Orto. Elle est en réparation à l'extérieur, elle aussi; du moins le portail reste dégagé. Un St Jean Baptiste de Lima da Conegliano, bien en lumière, est intéressant et solide. On voit mal au contraire les grands Tintoret du chœur: un Jugement Dernier et un Veau d'Or l'un et l'autre bien tumultueux. Mais il y a la tombe de l'artiste: une simple dalle. Cette simplicité fait plaisir dans ce pays ^{où les} ~~des~~ mausolées ~~successivement~~ sont des oraisons funébres.

26. Ciel mêlé, qui s'engraille de plus en plus; pourtant la lumière continue à régner sur les eaux. Nous avons achevé notre visite de l'Accademia. Noté un beau portrait d'homme, tout en noir, de Lotto; des Véronèse dont une Crucifixion, mais que le souvenir de San Rocco efface un peu; un Guardi très sensible. Prend à loisir tous nos "amis", parmi lesquels j'ai garde

une préférence pour le Carpaccio de Ste Ursule, ensemble unique comme un conte de fées. (J'ai relu au retour le récit correspondant de la Légende Dorée: toute ^{la mise en} ~~l'œuvre~~ scène est sortie de l'imagination du peintre).

Flâne dans l'après-midi sur les Schiavoni. Entrem à la Carità un plafond de Tiepolo. Reste un long moment dans S. Marc à l'heure où l'obscurité en prend possession. Les chanoines commencent à réciter les vêpres en face du vicaire ou de visiteurs indifférents.

27. Nous laissons Venise pour une journée afin d'aller visiter Padoue. Le petit voyage fait d'abord remonter tout le Grand Canal, par une belle lumière, puis reprendre contact avec la circulation automobile et la laideur utilitaire sur la Piazza di Roma. On traverse plus loin des campagnes riantes et fraîches: prés naturels ou artificiels, maïs, vignes basses, trembles et saules; un paysage qui, mis à part l'allure des maisons, n'a rien de particulièrement "italien". Autour des deux villes, des zones industrielles s'étendent très loin et paraissent très actives. Padoue s'annonce par une bordure de hauts buildings.

À travers un beau petit jardin, on arrive en quelques pas à la chapelle des Scrovegni, qui formait le but essentiel de notre voyage. De Giotto des grandes fresques, Florence ne nous avait pas donné une idée assez étendue. C'est

94
un saisissement lorsque l'on pénètre dans le sanctuaire et qu'on le découvre recouvert de peintures depuis le sol jusqu'en haut. Ensemble très doux à l'œil (c'est la première sensation) mais devant lequel il faut un certain temps pour isoler les sujets, suivre le développement de la pensée et goûter chaque scène une par une. J'en reconnais un bon nombre; non seulement d'après les livres, mais parce que des reproductions de plusieurs d'entre elles ornaient les murs de l'appartement où j'ai passé mon enfance.

Peut-être cette familiarité est-elle pour quelque chose dans une certaine réticence de l'âme, plus que du regard. Cette peinture statique, où tout excès de personnages aboutit facilement à l'entassement sinon à la confusion, cette proximité des scènes successives, à peine séparées l'une de l'autre, si bien qu'aucune d'elles ne rayonne, empêchent que l'œil ne prenne un choc bouleversant. Ce sont les scènes les plus dépourvues, la mise au tombeau par exemple, qui portent le mieux. N'empêche que l'on trouve une grande satisfaction à contempler — plutôt ~~qu'à regarder~~ ^{le content de S. Marco à Florence} que l'on ne grand part. Les Scrovegni, San Rocco, la Sixtine; je ne demande pas à classer et à choisir, j'ai beaucoup de joie à avoir pu connaître ces lieux qui témoignent.

Juste le temps de voir, avant la fermeture de midi,

l'église toute voisine des Eremitani, largement refaite 95
après un malheureux bombardement. Bien refaite, claire, recueillie. Mais ses fresques ont été mutilées; des meilleures, celles de Mantegna, il reste juste assez pour les deviner et en ~~reconstituer~~ ^{imaginer} des morceaux quand on connaît sa manière.

Dans l'après-midi nous ~~allons~~ ^{traversons} une partie de la vieille ville pour aller voir la Basilique de Saint-Antoine. Nous longeons la vieille Université, une des plus antiques d'Europe, un palais de style vénitien, deux maisons ~~anciennes~~ ^{anciennes} établis sur des piliers, pour aboutir ~~enfin~~ ^{enfin} sur une grande place. La basilique n'est pas très heureuse du dehors, surtout à cause de ses coupôles, du moins ne fait-elle pas reculer. Mais que dire de l'intérieur, de ses mausolées pompeux, de la chapelle du saint, hélas! et des ex-voto amoncelés autour de son monument? Un vrai bazar où se mêlent des coeurs en fer-blanc, des photographies d'autos démolies, un volant, et les ~~petites~~ ^{figures} des rescapés. Il faudrait tout balayer. De même les marchands de cierges ornés qui stationnent au dehors. On perd toute envie de s'intéresser à quelques fresques sans génie. En revanche, un beau cloître où, par ce jour de grand soleil, on trouve la paix et la lumière. Tout à côté, une Scuola abrite des fresques un peu naïves et, à l'étage, d'assez médiocres peintures (dont plusieurs sont déposées pour restauration); on s'étonne de voir l'une

96
d'entre elles attribuées au Titien.

Le Musée Provincial renferme beaucoup d'œuvres; mais beaucoup de salles sont très obscures et toute une partie garde encore l'entassement des collections d'autrefois. Seules quelques salles sont aménagées à la façon moderne; elles contiennent des primitifs de la région, des Bellini, puis quelques Véronèse et Tintoret. Mais il faudrait venir à des heures diverses pour profiter des diverses orientations de la lumière. D'une visite rapide on repart forcément déçu.

Stu milieu d'une journée si occupée, peu de loisir pour penser à mon vieil ami Titien et à sa "paternitas".

Un au retour un soleil embué se couche sur Venise, dans une longue coulée lumineuse.

28. Un d'abord, le matin, travailler le verre dans un atelier de démonstration. C'est un spectacle étonnant: un aide enroule une boule de verre autour de la canne creuse, le verrier la prend, l'étire avec quelques gestes doux, souffle de temps en temps comme nous le faisons pour faire s'enrouler une pousière, et tout prend forme comme par magie. Mais pourquoi ornés de verroterie sauvage une pièce de forme pure, qui vaudrait par elle-même?

Visite ensuite le musée archéologique: beaucoup

97
d'œuvres, mais, dans l'ensemble, de seconde zone, même les quelques marbres réellement grecs. Remarque, pour son expression d'intériorité, un buste de maître isiaque. Monte ensuite aux salles, toutes proches, où sont exposés quelques trésors de la ~~la~~ bibliothèque. L'architecture, la décoration en sont royales. Le Titien, Véronèse et Tintoret y ont travaillé, sans que ces mains diverses nuisent à l'unité. Des livres et des manuscrits provenant du cardinal Bessarion sont exposés. Impressions des Bde Menue, souvent aussi belles que des manuscrits - et ce n'est pas peu dire. Car ces manuscrits (dont le célèbre Venetius ~~de~~ de l'Iliade), même quand ils ne portent pas d'images ni de lettres ornées, sont presque toujours d'une singulière beauté. La pureté de l'écriture dit au toucher de la main une "spiritualité" ^{ont} à laquelle n'ont jamais atteint le caractère taillé et la pression de la machine.

L'après-midi, à cause du samedi, nous n'avons pas trouvé ouverte la Ca' Bezzone; en revanche, nous avons fait une délicieuse promenade. Nous avons gagné d'abord San Sebastiano, derrière un canal, église très claire où l'on peut voir des peintures, bien conservées, de Véronèse, ainsi que la dalle, toute simple, qui recouvre

98
son corps et celui de son frère. De là on arrive tout de suite aux Zattere, près du port maritime. Nous avons pris là le "Gigolone" et traversé jusqu'à la Giudecca, pour voir l'église du Redentore, qui occupe l'horizon vénitien avec S. Giorgio et la Salute. Comme ses deux contemporaines, on ne saurait dire qu'elle touche l'âme, malgré sa belle architecture intérieure. Mais du haut de ses degrés, il faisait bon contempler la ville au moment où le jour, déjà embué, commence à prendre un saupçon d'ombre vespérale. La Campanile, le Palais des Doges, dans cette lumière qui voile sans effacer, trouvent une douceur de teinte qui parfait l'harmonie de leur forme. Le spectacle donnerait la vocation de la peinture, s'il suffisait de rendre l'œil sensible ~~aux~~ à la vie des nuances.

Longue station sur la place S. Marc au crépuscule, puis assisté un moment à la messe du samedi soir dans la basilique.

29. Visite, le matin, le musée du Palais Rezzanico, où le monument n'est pas moins intéressant que les collections elles-mêmes.

Mettons à part les salles d'apparat, immenses, comme dans tous les palais italiens, mais où les peintures en trompe-l'œil remplacent, à s'y méprendre, certaines décorations architecturales. Les pièces d'habitation et

99
leurs couloirs manquent de lumière et leurs dimensions sont restreintes. La mezzanine où Browning est venue mourir, toute la mélancolie, sinon l'ennui, même quand ses fenêtres donnent sur le Grand Canal. Là où elles sourient sur l'étroit canal latéral, l'air que l'on respire semble lui-même obscur jusque dans les poumons et le sang. En hiver certaines heures doivent être sinistres. Tout en haut, sous les ^{combles, où vivait sans doute} ~~toitures~~ ^{avant} ~~devant~~ ^{la} ~~domestie~~ ^{domestie}, on a au moins des vues sur les toits de la ville. Du rez-de-chaussée, où le ressac de la marée vient briser sur les marches, ou des hautes fenêtres des salons, on prend une vue pittoresque sur la placette de San Samuele, de l'autre côté de l'eau, et la campanile roman avocauteur d'une Venise disparue, plus simple, peut-être plus attachante. Les pièces contiennent un mobilier rococo bien amusant dans son excès d'invention, mais dont pour rien au monde on ne voudrait peupler sa maison. Les plafonds, dont plusieurs de Tiepolo, ont pour eux la clarté qu'ils reflètent sur les appartements; mais les cieux mythologiques sur lesquels ils ouvrent n'ont qu'une grâce facile. Ils ne donnent aucune envie de s'y pendre et les nudités étalées n'ont ni la vie des chairs ni celle des nuées. L'harmonie est plaisante à l'œil, sans doute représentée pour des générations lassées de grandeur. Mais je ne puis crier au

gème. Je préfère les grisailles et les sanguines sur les murs, du même Tiepolo, certainement plus proches de nous. Dans les salles qui constituent le musée de peinture proprement dit, beaucoup de Longhi, d'un réalisme un peu raide, d'une touche inégale (tout pourrait-il sortir de la main du maître?) avec parfois des morceaux où affleure un vrai peintre. Beaucoup trop peu de Guardi. Quelques costumes du XVIII^e s. qui font envie - moins les masques blancs, antipathiques.

L'ensemble a du charme, mais là aussi perce parfois le délabrement. Surtout, ce sont ^{là} des maisons qui ne trouvaient leur vie qu'au temps où elles abritaient des dizaines de personnes; elles y mettaient mouvement, couleur, aimables bavardages. Ce sont aujourd'hui des volières sans oiseaux.

Nous nous promenons l'après-midi au hasard des ruelles pour trouver la petite place San Samuele. Elle a trois arbres, qui commencent à perdre leurs feuilles, un banc, d'où une mère surveille un bébé dans sa voiture. 'Le campanile, bien abîmé', était plus beau de l'autre rive. Il y a là un traghetto et le batelier passe sans cesse d'une rive à l'autre; c'est toute l'animation de ce lieu, un dimanche après-midi. Nous revenons par la place San Angelo, où deux "palais" se

font face, la Fenice et un dédale de rues jusqu'à la place Saint Marc. L'orchestre municipal y donne un concert. Il ne s'interrompt pas quand le Campanile carillonne et l'on a le spectacle burlesque d'un chef qui s'agit et de musiciens penchés sur leurs instruments sans qu'aucun de leurs sons atteigne les auditeurs. Je doute que l'orchestre s'entende lui-même. Un peu plus tard, quand nous entrons dans la basilique, nous y sommes suivis par des ondes de musique profane, qui tantôt y pénètrent profondément, tantôt échouant sur le parvis

30 sept. Première pluie assez forte depuis que nous sommes ici. Par bonheur elle s'est calmée assez vite. Nous avons dû tout de même berner nos mouvements au voisinage. Nous avons passé un moment à S. Marc, à la découverte de nouveaux détails; on en trouve sans peine, ainsi sur les mosaïques du pavement. De là nous sommes passés en face, à la Bibliothèque. Par les fenêtres qui donnent sur la Piazzetta on pénètre dans un horizon très net, malgré la pluie finissante; la lumière sur les toitains est presque acide.

Le ciel est revenu ensuite à un bleu fort; nous avons pu, l'après-midi, reprendre nos courses. De l'église dei Miracoli nous n'avons pu voir que l'estérieur assez plaisant. Nous avons donc repris le pont du Rialto, retraversé son grand marché qui nous est

102
devenus familiers. Nous avons revu les tableaux des
Frari, puis la Scuola di San Rocco. On s'arrache diffi-
cilement à la salle de la Crucifixion, ~~et~~ ^{et seulement} parce que la
faculté de vision est émoussée au bout d'un certain temps.
La Scuola de S. Jean l'Évangéliste, voisine, était fermée.
Nous avons regardé aussi de plus près les petites
églises voisines du Rialto, très sombres.

Enfin le soir, vers huit heures, nous sommes reve-
nus sur la place S. Marc, presque déserte, et sur le quai
des Schiavoni. Une forte lune traçait sur la lagune
de larges traînées, qui mettaient beaucoup de paix
sur les eaux malgré le clapotis incessant du ressac.
Rien de romantique; plutôt une heure pour lever l'ancre
vers Chypre ou la Morée.

1er octobre - Jour de départ. État de vide pénible où
l'on se sent suspendu entre deux mondes, sans plus
pouvoir reprendre pied.

Le matin, les bagages terminés, il nous est resté
le temps de monter au Campanile et de nous ~~emplir~~
encore les yeux de tout ce cœur de la ville où l'on se
sent toujours ramené. L'après-midi, sous un ciel déjà
moins net qui rend tout de suite la lagune verdâtre,
nous sommes allés à Murano, que nous avons seulement
longée. Nous avons débarqué à la dernière station, au
Musée du Verre, que l'on réorganise et qui va

703
prendre une présentation plus moderne. En somme, on
ne possède rien avant le XVI^e siècle, où les formes sont
pures, la matière très transparente, même quand elle est
légèrement fumée. À partir du XVII^e s. le goût et
les formes s'altèrent; les ornements contournés, les
bariolorages de couleur s'installent. La décadence vient
ensuite, presque totale, pour aboutir aux misérables
articles dont sont encombrées les boutiques de Venise.

Près du Musée, ~~est~~ la vieille église San Do-
nato, dont le chevet à niches et galerie est original. Mais
il aurait fallu attendre trop longtemps son ouverture
et nous n'avons pu voir ses mosaïques. À S. Pietro
Martire, de l'autre côté d'un canal (car l'île a elle
aussi ses canaux), un Bellini à peu près visible.

À son retour, tout près de la débarcadère, nous
avons enfin jeté un coup d'œil sur l'église des Jésuites,
très proche. Extraordinaire débauche de marbre,
traitée en marquetterie sur les parois, tendue en draperie
sur la chaire (comme si l'on avait pu le fondre et le
couler). En rappel du Bernin, un baldachin à colonnes
torse surmonte le grand autel. L'ensemble est
lumineux, presque gai à l'œil. Mais c'est pour nous
parade de religion, derrière quoi nous ne saisissons pas
d'âme. Et pourtant les Jésuites ont-ils jamais man-

qué de foi? 104

Peux encore la place St Marc au crépuscule. Puis c'est la bousculade du départ, une remontée rapide du Grand Canal, dans des effets d'obscurité et de lumière alternées dont, par malheur, debout près des bagages, je n'ai guère pu profiter.

- Que représentent toutes ces pages? Rien qu'un effort pour fixer quelques repères qui nous permettent ensuite de moins mélanger nos souvenirs. Mais aussi une marque d'amitié adressée à ce pays ~~européen~~ avec lequel se noue un attachement secret.

31 décembre - Plus d'agitations et de corvées que de vrai travail dans ce trimestre final. Mais du moins voici venu à la lumière ce livre que je voulais laisser derrière moi, à défaut de ceux que je n'ai pas eu le temps d'écrire, comme un testament. Il touche des esprits très divers, et j'en suis heureuse. Puisse-t-il faire du chemin encore après moi.

Plaisir aussi de rencontrer Marguerite Journeaux, avec laquelle j'avais seulement correspondu. Esprit ~~robuste~~ de riche culture et d'équilibre architectural, vigoureux comme un monument romain. Des yeux qui disent beaucoup de vie intérieure, quand on peut les saisir, enfoncés qu'ils sont, lumineux comme une eau.

Plaisir aussi de retrouver H. Boos, tout marqué qu'il

soit, dans la démarche ~~et~~, la stature et la voix, par ses quatre-vingts ans. Toujours aussi vivant dès qu'il parle, qu'il raconte, qu'il s'amuse lui-même. 105

1969

30 janvier - Bien des jours de demi-fatigue aussi épuisants qu'une courte maladie. Mais enfin voici déjà fleurir le jardin: le "jasmyn paraguayano" sur le mur, les perce-neige un peu en retard cette année; des bourgeons odorants ~~aux~~ aux cassis, et il suffit de les effleurer pour en emprunter la senteur. Les oiseaux multiplient leurs piailllements et, au lever du jour, les merles s'essaient à siffler. La terre: un dormeur qui se retourne et s'étire sans se réveiller tout à fait; mais déjà les profondeurs du sommeil se referment et le repoussent à la surface.

5 février - Le matin vers 6 heures, après une heure de prière méditante ou de méditation-prière, un brusque envol de quelques minutes (très peu sans doute) dans un état de légèreté et de bonheur sans pensées ni images, qui a cessé comme il était venu et sans ^{causer} ~~laisser~~ ^{l'}impression pénible ^{d'une} de retombée. en outre

12 Mars - Les deux premières violettes, près de notre porte-fenêtre, et au pied des bambous la première jonquille. C'est une joie de vivre assez proche de la terre

146
pour croître soi-même avec les prémices du printemps.
14 juin - Spectacle de Nô au théâtre des Nations. Déjà
l'an dernier, au mois de mai nous avions vu dans la
même salle le Bunraku. Ses fascinantes pupes,
malgré la présence des hommes qui les portent et les
manient (mais qui ont l'air menés, tirés par elles) avaient
plus ~~de~~ de vie propre que les personnages de Nô;
je veux dire: une vie qui ressemble davantage à celle
de tous les jours. Dans le Nô, sous le léger édifice de
bois, devant le pin symbolique, c'est un autre monde
une île d'
qui ~~laisse~~ laisse approcher, sans nous permettre d'aborder.
On ne peut pas dire que ^{l'on s'y mouve comme chez nous:} ~~l'on s'y mouve comme chez nous:~~
la plupart du temps ^{les personnages} ~~ils~~ glissent comme s'ils ne se
prenaient pas appui sur le sol. Les gestes ~~abstraits~~,
si lents, se produisent dans une atmosphère où
les résistances et les pressions ont l'air de n'être pas les
nôtres. Les cris modulés des deux tambourinaires, presque
continus, ~~issus~~ issus du fond de la scène, tiennent plutôt
des bruits de la nature (du vent ou de la mer) que de
la volonté humaine - ou encore ils pourraient représenter
des "puissances" du sol. Ils usent avec discrétion de leur
instrument; le tambour plat, frappé d'une main qui
porte trois doigts en bois, peut donner un claquement
sec aux moments d'intensité. Le chœur, aux voix
La flûte est rare, elle aussi; capable de traits aigus.

147
graves, intervient assez rarement, pour des chants d'aspect
religieux. Tout ce qui se passe du côté des acteurs a un tour
fantomatique. De fait il s'agit souvent de déincarnés.
Le port des masques exclut les expressions chez les per-
sonnages qui en revêtent; mais ce n'est pas, semble-t-il,
par simple conformité que les visages découverts n'en
marquent pas non plus. Au reste, l'impossibilité est
constante chez tous: accessoires venus sur la scène, ~~ou~~
choristes, ou, dans le Bunraku, récitants et musiciens.
Pourtant le Kyo-gen qui sert d'intermède comique
montre que certains interprètes peuvent avoir la mo-
bilité d'expression, le relief caricatural, qui permettent
d'amuser tous les peuples de la terre. Non, le Nô doit
se tenir au dessus de la réalité; il garde, sans être propre-
ment sacré, un caractère de célébration. Occasion précieuse
de réfléchir à ce qu'a pu être la tragédie grecque
avant qu'elle tende au réalisme. Mais ici il y a une
réserve dans les mouvements et les attitudes, un style
du vêtement et une entente des harmonies colorées
très représentatifs de l'art japonais dans ses meilleures
formes. Même sans pouvoir goûter l'art du texte, on
est ~~assez~~ dans un état de satisfaction rarement
atteint dans nos spectacles. On approche des "essences".

24 juin - Deux sorties la semaine dernière: le 17
à Trié-Château, pour parler aux agronomes en

108
"recyclage", le 21 à Treves pour rencontrer le chanoine
E. dans sa maison de prière. L'une et l'autre, surtout
la dernière, me remplissent à la fois de quelque joie
(ou même, à Tr., de beaucoup de joie) et d'une sorte
de crainte. Joie de pouvoir enfin parler de ces choses
dernières qui ont occupé de plus en plus ma vie. Mais
crainte d'être pris pour plus que je ne suis, plus
"savant" (si l'on peut dire) dans les aspects secrets
de notre être, et surtout plus avancé dans quelque
espace de sainteté. Je sais trop mes lacunes, mes
incapacités, les distorsions de mon être au moment
où j'ai commencé à vivre par moi-même et dont il
souffre encore par moments. Il faudra apprendre de
plus en plus la véritable humilité. S'effacer dans la
lumière.

23 sept. Cet été, si occupé, et pourtant sans avancer
dans l'œuvre à faire.

Il aurait fallu noter, en juillet, Cenoy retrouvé et la
découverte de Bernanos, irritant, attachant, creux, pro-
fond; un peu trop sûr, à la longue, d'être un "phéno-
mène" et en jouant, mais toujours souffrant du mal
de séparation qui ne se guérit pas sur terre.

Du 6 au 14, la semaine Teilhard nous a conduits à
Vézelay. J'y retrouve, après 6 ans, mes pas d'enfant,
venu dans une calèche de Curry, par Avallon. C'était
la première fois que je mangeais dans un hôtel.

109
Je crois bien que c'était l'H. de la Poste, situé, il me semble,
dans un autre endroit que l'hôtel du même nom où nous
avons été logés — et bien modeste avec une grande "table
d'hôtes".

Nous sommes partis d'avance le 5, par une journée
de plein été retrouvé, traversant d'abord Meaux et Cou-
lommiers. Je reconnais le style des paysages de Osie
que nous avons vus, en 1912, autour de Dammarville-sur-
Tigeaux: les immenses fermes comme des bastions, cam-
pées au milieu de champs plats courants à perte de
vue, ou de longues files d'arbres le long des routes ou
d'une eau plate, elle aussi. Arrêt à Provins, non sans
déception; quelque charme funéraire dans la ville haute,
mais les tours et le rempart ne l'emportent pas sur
bien d'autres en France, et ces vestiges sont mal dégagés
ou entretenus. Champagne parcourue aux heures chan-
des, en lignes droites pénibles. Troyes: ses églises plutôt
"intéressantes" que prenantes; la cathédrale reste secondaire
malgré ses vitraux. La ville manque de grâce.

Le jour suivant nous a donné de meilleurs horizons
à l'approche de la Bourgogne, avec des collines boisées,
de verdure sombre, et un vent frais. Châtillon s. Seine
nous donne la première vraie joie du voyage: le cratère
de Vix, grande œuvre d'artisan inspiré, où la petite
Koré du couvercle met l'empreinte de l'art véritable.

110
Le diadème d'or, que sa forme suffit à rendre beau; le petit cheval des steppes laisse l'imagination galoper à sa suite. Salles du haut très "didactiques". Que de problèmes: qui possédait ces richesses, pourquoi toutes enfouies (ce cratère sans égal), comment une telle pièce était-elle arrivée jusqu'à là et à quelles fins?

Puis la forêt de Fontenay et son abbaye. Beau lieu, où l'on goûte à la fois l'exercice de la solitude et l'attente de l'activité au sein du retrait. Il y faudrait méditer plusieurs jours, le temps de s'habituer tout à fait au dépourvillement existenciel. N'aurait-il pu, tout de même, se permettre un sourire? Il n'en eût été que plus proche de Dieu.

Longé Semur et ses tours, en silhouette. Passé, sans pouvoir nous arrêter, à Cussy-les-Forges, par le milieu du village. Je revois la route jusqu'au Couvin et aux bois que nous avons si souvent faite à pied. J'en avais oublié les détails et la voyais plus plate. Il semble qu'au bord de l'eau le chemin des Rompés ait été reconquis par la nature. Arrivé sous Avallon et ~~en~~ suivre les gorges du Couvin dans une fin d'après-midi rendue un peu nocturne par des nuées à l'Ouest. C'est à la disparition du soleil que nous avons enfin aperçu le piton de Vézelay, assez fantomatique dans ce contre-jour et comme détaché du sol.

111
Nous y avons passé de riches journées, dans la fréquentation de la basilique et de la terrasse qui lui fait suite, au moins deux fois par jour, le matin et le soir. Tent de déchiffrement des chapiteaux, mais surtout imprégnation de l'esprit du lieu - du lieu consacré et du pays lui-même, car c'est une terre qui signifie, comme tous les lieux où l'on a beaucoup prié et pérégriné. La ville le soir, les derniers touristes partis, devient admirablement déserte. Nous avons eu un soir, au crépuscule, dans la basilique saisie par l'ombre, l'étonnante surprise d'une audition d'orgue d'une pureté et d'un talent remarquables (des disques, nous l'avons compris ensuite). Nous étions seuls. C'était un don d'une valeur sans égale et d'une gratuité absolue.

Le 10, dans un mélange de très courtes averses, peu palpables, nous avons revu Saint Père et visité les fouilles des Fontaines Salées, lieu thermal et sacré où un gallo-romain ^{provincial} ~~antique~~ a poussé sur le gaulois rustique. Le 11, profitant du bel après-midi qui a succédé à une matinée de nuées et de pluies légères, nous sommes repartis, par Avallon, sur nos traces d'enfant. D'abord au prieuré de St Jean les Bains-hommes. On venait, en 1908, de nettoyer le site et de remettre la petite église en état. Aujourd'hui je retrouve un fouillis de végétation. Personne dans la petite maison du gardien. Seul un chien affolé veillait. Nous n'avons pu voir l'église et son

petit musée lapidaire. Puis Montréal, vieux village
es carpé, plein de maisons du XVI^e ou du XVII^es (beau-
coup portent leur date) bien entretenues. J'avais oublié le
site, mais non tout à fait les stalles, animées d'une vie
si charnelle. Par Maison Dieu (cette route de la gare, que
je n'avais point parcourue depuis 1973) gagné Lussory et,
cette fois, revu l'ancienne maison. Elle n'est plus habitée
de façon continue et l'herbe pousse dans entre les
marches du perron. Nous retrouvons, à côté, la vieille
voisine qui m'avait connu et qui arrive juste de
l'Hospice d'Avallon où elle vit d'habitude. Déluge de
paroles pendant une heure et nous ne pouvons, car
il se fait un peu tard, revoir le village à pied comme
j'aurais aimé le faire. ~~Mal~~

Le lendemain, journée de plein été. Du haut d'un
pre-voisin de la ville, vue surprenante, en se retournant,
sur toute la face sud-est de la ville. Son profil est
d'une beauté quasi-italienne sous ce ciel.

Descente à La Cordelle l'après-midi. Chapelle très
évangélique à côté d'un modeste couvent franciscain
tout récent. En plein pré, la "croix de St Bernard", qui
commémore sa prédication pour la deuxième croisade.
Un soulèvement de foule, j'imagine, mais pour quelles
fins? - Au coucher du soleil, une ~~très belle~~ Pentecôte
fulgurante s'engouffre dans le narthex.

Le 13, ma conférence du matin. Semble avoir porté

plus que je ne m'y attendais. - Le soir, pour clore la 173
Semaine, messe de minuit dans la basilique. La lumière
y est douce, bien réglée pour jouer sur les chapiteaux.
J'aurais préféré une méditation en silence à cette messe
toute en français et point trop inspirée.

Le 14, encore un moment, le matin, à la basilique.
Descente sur Sturmerre, dans de beaux paysages tant que
durent les collines. Visite de cette ville que j'avais vu tant
de fois de la gare sans y jamais pénétrer. Le "suave
de St Germain" à St Eusèbe: une ~~très~~ frappante étoffe
byzantine où le fond d'or ne met rien d'ostentatoire.
Puis la cathédrale, large, claire et riche de ses vitraux
tout au fond. Trésor qui n'est pas un simple étalage
de métaux précieux. Mais surtout la crypte ~~profonde~~,
son Christ au Cheval Blanc, tiré du profond des songes,
et ses amples replis qui tiennent du labyrinthe sacré.
- Autre crypte à l'abbaye de St Germain, autres fresques,
parmi lesquelles la lapidation de St Etienne action
par une "présence" qui n'est pas due seulement à
son grand âge. Superpositions de chapelles et de sarco-
phages: on pense un peu aux catacombes ou, plutôt, à
S. Clemente, avec moins d'ombres séculaires et de pathé-
tique. Vieux quartiers sans attrait, parfois navrants.

Le 15, un arrêt rapide à Joigny, au bord de l'Yonne
déjà large et toujours rapide, pour voir à St Thibault

quelques tableaux mal placés et qui mériteraient d'être mieux vus, mieux entretenus (en particulier le Rubens). Puis Sens. 'Grand marché' sur la place de la cathédrale et qui gêne la vue de la façade. Belle ampleur, où la chapelle St Colomb et le tombeau du Dauphin et de sa femme sont aisément oubliés. Le trésor est un vrai musée, qui ne vaut pas seulement par les souvenirs de Thomas Becket.

Retour par des plaines et des bois. Traverse la forêt de Crécy. N'attions-nous pas venus à pied jusqu'à cette pyramide au carrefour central? Il me semble. Trop fatigués pour visiter Meaux. A ~~St~~ Dammarie-en-G. saisi par une pluie tropicale, qui plonge le paysage dans une obscurité quasi nocturne et couvre d'eau la route. Elle passe vite par bonheur. Rien vu de tel depuis un retour de Rabat à Salé, la nuit, autour du pont, où la pluie opposait un mur aux phares eux-mêmes.

- A Vézelay, cette femme de chambre espagnole, des environs de St Jacques de Compostel, qui vient là tous les ans pour six mois. Sa démarche, son caractère, nous rappellent, en plus jeune, cette Domitila qui nous servait à Rabat, de 1938 à 1940, et que nous avions souvent revue. Celle-ci ne se plaint pas, comme les Françaises de service, d'être mal nourrie et de trop travailler. Ce qui lui déplaît c'est qu'il n'y a pas ici de vie "espéri-

115
tuel". Elle est de service dès 7 heures et la première messe est à 7 h 1/2; elle ne peut jamais y aller. A Santiago on pratique l'adoration ~~avec~~ perpétuelle. Une de ses camarades françaises « un enfant de dans qui n'est pas encore baptisé; "ils vivent comme des bêtes!" Jamais une plainte pour le reste; une grâce naturelle, sans la moindre servilité, comme si elle travaillait pour nous par plaisir.

- Encore à Vézelay: cette cave de l'ancienne Monnaie où un peintre expose ses œuvres. Longue et vaste galerie, à moitié mâsannée, à moitié taillée à même le roc brut. La pierre, dans certains endroits, s'est oxydée en donnant des verts d'une intensité à la fois naturelle et picturale. La nature et l'art se complètent et se soutiennent.

29 octobre - Combats prolongés avec les petites tortures répétées que m'inflige l'âge de mes dents; rien en soi, mais des tensions continues, et à la fatigue dans laquelle elles plongent le corps, je mesure mieux la décadence de celui-ci. Comment se fait-il que l'esprit ne soit jamais plus jeune, même quand il grimpe sous les chocs? Ne me prouve-t-il pas chaque jour que sa force n'est pas sous l'étroite dépendance du corps?

116 Un rêve curieux, au cours de ces nuits parfois
présentes. J'étais, nous étions (mais qui, nous ?) à la cam-
pagne, mais près d'un groupe de villas parmi lesquelles,
sans doute, nous avions la nôtre. Une sorte de vallée
devant le regard, avec une tranchée de voie ferrée, demi-
née comme d'un pont. Soudain le sol se mettait à se
liquéfier, devenait eau boueuse, d'où s'élevaient des
jets - quelque chose comme d'abord au ras du sol
comme le bouillonnement des solfatares à Pouzzoles.
Puis, en quelques instants, les jets ~~se~~ grandissaient,
arrivaient déjà aux maisons, passaient par dessous les
premières, en courbes élégantes. Impossible de fuir vers
la ville, sur la gauche. Déjà des flots terreux
passaient entre nos pieds (comme dans une marée qui
avance sur un fond de sable). Vers la droite il y avait
de hautes collines, avec un front en falaise rocheuse, un
chemin en escalier, une tour assez semblable à un
phare, à mi-chemin. ~~La~~ A la course nous commençons
l'ascension. Essoufflés, poursuivis par une terre
liquide qui va plus vite, nous entrons dans la tour.
Abri, sécurité provisoire. Je monte un escalier de bois,
jusqu'à une galerie circulaire, au pied de ce qui est peut-
être la lanterne terminale. Un coup d'œil au dehors.
L'eau est déjà proche. Pourtant des enfants continuent

117
à jouer sur un chemin rocheux, sans souci. Je suivais
tout cela sans être inquiet de mon inquiétude (réelle).
Je savais que c'était un songe, rien de plus. Mais il com-
mençait à devenir trop préoccupant. Je l'ai arrêté, en
me réveillant.

25 décembre - Jours de grippe au milieu du
mois, qui me laissent assez épuisé du corps, si l'esprit
est plus net que jamais. Après tout, il est sain de
se voir rappeler qu'un jour, peut-être prochain, on
se couchera pour ne plus jamais se relever. Selon
la volonté...

Il y a deux jours, à la fin de la nuit: je chemi-
nais dans les couloirs d'un couvent de religieuses,
longs, un peu tortueux, mais point angoissants comme
parfois les cheminements nocturnes. De belles voix
chantaient des alleluia. Parfois, d'une cellule, sortait
une religieuse (voile noir, robe blanche - très blanche)
qui passait sans s'occuper de moi. Puis, dans une rue
italienne, supposée être à Rome, je m'arrêtais devant
une petite église, d'assez pauvre style. Je me dis:
je suis déjà passé devant sans la visiter, je vais y
jeter un coup d'œil. Je traverse la rue, avec les
précautions nécessaires à Rome. Je suis surpris d'en-
tendre deux religieuses à la porte parler français

entre eux; vêtus de blanc, avec un petit capuchon sur le cou. Ils dirigent les visiteurs vers un petit escalier extérieur qui descend; il s'y presse un public populaire, surtout des femmes, de type italien. Peu de marches, un couloir assez court et, par une porte de côté, me voilà dans un vaste sanctuaire, à plafond de bois ouvragé, avec des stalactites ou des personnages sculptés en saillie. Surpris, je me dis: tiens, c'est précisément une église que j'avais ^{déjà} vue en rêve. Nombreux fidèles agenouillés sur des bancs de bois, dont, au premier rang, une série de jeunes franciscains. Conversation avec l'un d'eux dans un retraits: je lui explique mon désir de laisser l'enseignement et de me consacrer à une vie plus profonde. Il se lève, me fait signe de le suivre. Nous suivons une galerie où attendent des personnes qui ont l'air d'être des malades en attente d'une guérison miraculeuse. Si je comprends bien, le jeune religieux me conduit à quelqu'un. Mais qui? Je ne le saurai jamais, car je me réveille là.

1970

119

7er Janvier. En inscrivant cette date, je me fais l'impression d'être devenu centenaire. Largement centenaire: mes "souvenirs" de 1870 sont ceux d'un enfant de cinq ou six ans. Là en tout cas commence l'histoire "vécue", apprise par tradition directe plutôt que dans les livres. Jamais dans mon enfance je n'imaginai que je deviendrais assez vieux pour connaître le centenaire de 70. Espace impossible à mesurer pour un enfant. Ce qui m'étonnerait plutôt aujourd'hui, c'est que je n'ai pas toujours été là. Toujours? Enfin, disons depuis les cinq mille ans d'histoire que je me suis incorporés.

10 Mars. Un très beau rêve ce matin, au sortir, il faut l'espérer, de cet hiver qui se traîne à n'en plus finir sur notre ciel et sur nous-mêmes.

J'étais jeune étudiant. Tout commence au bas du boulevard Saint-Michel, où j'attends, pour traverser le quai et prendre le pont, un instant libre dans la circulation des voitures. Il commence à pleuvoir; je n'ai ni manteau ni chapeau. A côté de moi est venue une grande jeune fille avec un long imperméable, qui attend aussi. Elle me demande quel autobus elle peut prendre pour aller à la bibliothèque. « À la Nationale? » - « Oui » - « Je ne sais pas, j'y vais toujours à pied. » - « Il pleut, et je suis pieds nus » (Elle a pourtant

des ¹²⁰scénarios) A son accent je me dis qu'elle est polonaise. Elle réfléchit encore et dit: «Je peux mendre le 129». Là-dessus un instant de suspension. Quand le rêve reprend j'achève de traverser le pont, mais ~~je suis~~ ^{j'entre} dans une ville inconnue. Il pleut de plus en plus fort, les rues sont vides. ~~Je suis~~ ^{J'arrive} sur une place bordée de monuments anciens, belle, absolument déserte. La pluie coule sur de gros pavés, très luisants, très solides, beaux. A ma gauche une longue façade d'église, à trois portails romans. La pierre a une patine d'une couleur de croûte de pain bien cuite, très belle. Les portes sont fermées; je me dis que c'est aux alentours de midi et que je ne trouverai personne pour me renseigner, m'indiquer où m'abriter. Juste deux enfants au fond de la place, qui tournent dans une rue ou entrent dans une maison et disparaissent. L'un est habillé d'un bleu ^{vif}. Ils ~~sortent~~ ^{rennent} de l'école. Enfin, à droite, ~~au fond~~ je trouve l'entrée d'une rue, étroite, peut-être sous un arc de voûte. Sous la pluie, il y a toujours eu comme un fond de soleil.

Devant ~~une maison~~ la première maison, dont la porte est ouverte, je trouve un homme tout de noir vêtu, de type ~~et~~ espagnol bronze, genre "réceptionniste" de bon hôtel. Je lui demande s'il sait où est la rue... quelque chose comme Casas. «C'est celle-ci.» - «Puisque

vous êtes si bien renseigné, pouvez-vous me dire où est ¹²¹la maison de Mademoiselle...» j'hésite, mais celui qui surveille le rêve me souffle «de Penalta». Je ne sais si je le répète, mais l'homme me dit «vous y êtes, entrez». Vestibule, près d'un escalier. Derrière une table de style renaissance espagnole, deux jeunes servantes assises, qui se parlent avec la volubilité ~~et~~ ^{ibérique}. L'homme demande à l'une d'elles (elle portait un très joli prénom, un peu rare, que je n'ai pas retenu) «Où est la señorita?» Elles sont bien habillées, comme les domestiques de bonne maison en Espagne, avec de grandes coques de rubans blancs sur la tête. Figées, sinon belles, très vives. Elles me regardent beaucoup; j'en suis gêné, je me sens médiocrement habillé, mouillé par la pluie. Elles parlent de mes yeux, je crois; j'entends «...une tache sur un oeil», ce qui m'étonne. A la fin une se lève et va ~~se~~ vers l'escalier; je remarque qu'elle a des bas vert-amanche, arrêtés au dessous du genou; jupes assez longue et ample, qui laissent juste apercevoir, quand elle marche, le creux du genou.

Puis je monte ~~l'~~ ^{l'}escalier, assez doux, qui tourne, précédé de l'homme qui est plein de prévenances. Je conclus que je dois être attendu. D'ailleurs je sais très bien chez qui je vais: Consuelo, la sœur aînée, perdue

autrefois et retrouvée autour de mes dix-huit ans. Nous débouchons sur un palier assez somptueux, où se pressent beaucoup de gens, hommes et femmes, élégants, venus par une autre entrée, sans doute principale, et un autre escalier. Par une porte vitrée à deux battants on aperçoit ^{- très lumineuse, le soleil est venu -} une haute et longue galerie, où sont déjà divers invités: il y a réception. L'homme en noir dirige d'ailleurs vers la galerie les arrivants. Alors il coupe leur flot et me permet de passer. Mais il me ^{conduit} dirigeant à droite, où, dans un recoin du même palier, il y a plusieurs dames assises et qui causent. Une porte moins solennelle est au fond; j'entrevois un couloir. Je comprends que c'est par là qu'elle va venir, et ~~plus~~ que je dois attendre. J'ai conscience de faire "jeune homme pauvre" dans cet appareil; mais personne n'a l'air de s'en soucier et je commence à m'y faire. Vient d'ailleurs par la petite porte un groupe de cinq ou six personnes; la dernière, qui m'est un peu cachée, est une grande jeune femme brune, vêtue de rouge sombre, de tenue à la fois fière et modeste. Je sens que c'est Consuelo. L'homme en noir s'avance et dit très haut, sans que je puisse voir à qui il s'adresse: «Madame, voici le jeune homme du journal.» Le groupe s'arrête, la conversation ^{s'ation} se suspend; il y a pourtant, devant moi, une femme en noir, un

peu courte et déjà un peu épaisse, qui achève, en me regardant, une phrase que j'avais retenue au sortir du rêve et qui m'a échappé ensuite. J'en avais été un peu gêné, ne sachant pas si elle ne me concernait pas et parce qu'elle devait avoir quelque chose de peu encourageant - mais quoi? Cette interrogation, cette hésitation: de toutes celles-là, Consuelo est-elle bien celle que j'ai «reconnue»? toute cette incertitude m'a réveillé!

Je note longuement ce rêve, car il est extrêmement rare que les personnages de ma "mythologie" se retrouvent dans mes rêves de dormeur.

123
15 Mars. La mort de Monique N., un mois et demi après celle du P. Eugène K., m'a fait mal comme une atteinte personnelle. J'ai l'impression que d'une, ^{comme} et l'autre, s'en va à ma place, que c'est moi qui devrais partir, non pas elle, plus jeune, ni lui qui faisait une tâche plus sacrée que la mienne. Je ne les connaissais pas tellement; ni d'une vie intime. Pourtant (et je le sens mieux que jamais) j'aimais dans l'une son sérieux et son accueil, chez l'autre cette espèce d'emportement de monjick mystique qui faisait passer par dessus certaines launes. J'espérais qu'avec le temps il me serait donné de les mieux connaître. Mais nous ne sommes pas les maîtres du temps!

124
19 Mars - Long recueillement ce matin, depuis le point du jour jusque vers sept heures. Descentes et remontées alternées de la paix et de la clarté, de la tête jusqu'au fond du corps et en sens inverse. Parfois à la limite du sommeil mais sans y tomber. Sentiment d'un envol tout proche si le corps n'était pas là, encore conscient. Il en demeure quelque chose, toute la journée, qui se reforme par moments; un grand silence où l'âme retomberait si le monde lui en laissait le loisir. - Les deux Srs Thérèses et leurs filles, comme dans le voisinage, mais sans aucune nuance particulièrement chrétienne, puis qu'il n'y avait ni pensée formulée ~~ni~~ ⁿⁱ encore moins d'images.

29 Mars - Pâques. Encore une heure environ de ce recueillement, moins profond parfois, peut-être, traversé par les premiers chants d'oiseaux proches d'un Alleluia. Faut-il davantage pour éprouver un goût de résurrection après ces journées de demi-mort que sont celles de la vie ordinaire? De quelle autre communion l'âme a-t-elle besoin (du moins la mienne) que de cette approche d'une présence. Approche? ou n'est-elle pas là toujours, mais c'est nous qui n'y sommes pas?

16 Mai - A la fin de la nuit un songe assez long dont le début m'échappe. Il me ramène dans une ville qui devrait être Lyon, au voisinage du Lycée Ampère. Mais

125
c'est à peine une ville. A ma gauche, ce sont de petites maisons, discontinues, avec des enclos rustiques à travers lesquels on aperçoit un paysage de campagne. A ma droite, je crois reconnaître l'entrée du passage Ménetrier (qui mène à la "passerelle du Collège"), mais elle est plus étroite, en partie démolie. J'avance encore, et là je pénètre dans un immense chantier, où l'on s'affaire pour déblayer un terrain encombré d'éboulis. Il ne reste que des murs d'enclos, très hauts, blancs, comme de pierres crayeuses fraîchement entamées, mais de façon irrégulière. C'est une ruine (où l'on va reconstruire?) Je cherche en vain la rue Bât d'Argent qui me mènerait au Rhône tout proche. Mais, je ne sais comment, j'aboutis à une perée de ce côté. Je ne peux voir le fleuve, mais, au delà, où devrait être le quartier des Brotteaux, je ne vois que des prés, des marais, quelques arbres. Plus loin, tout au fond, éclairés par le soleil, un groupe de hautes "buildings" modernes, en pyramide, qui constituent une autre ville, éloignée. Du côté de la Croix Rousse, un flanc de colline en jardins et maisons rustiques. Soudain, d'une conversation saisie au vol, où l'on se plaint de la folie des hommes d'état, je comprends: la ville a été détruite par quelque fait de guerre, elle est retournée en partie à la nature.

1926
8 juin - De savoir que ma santé et ma vie sont peut-être directement menacées, je ne me sens pas pour le moment beaucoup troublé - ni même, je pense, dans l'inconscient organique, qui doit en savoir plus long que moi. Est-ce à cause du doute ? L'imagination se nourrit volontiers du moindre espoir. J'espère que ce n'est pas le cas de la mienne, portée plutôt dans le sens contraire. Elle ne fait aucun crédit, c'est certain, aux propos des médecins, qui n'ont jamais l'honnêteté de dire aux patients ce qui les attend - pauvres gens habitués à satisfaire de pauvres courages. Ma vraie préoccupation, c'est que je voudrais bien avoir le temps d'achever un ou deux ouvrages encore, faute de pouvoir ~~me~~ accomplir ce que mon métier ne m'a pas donné le loisir de faire, ni tous les gens qui ont rongé mon temps sans merci. J'aurais dû me défendre davantage ? Ce n'était pas ma nature, qui aime mieux supporter qu'écarter. En aurai-je supporté dans ma vie, dès l'enfance, et presque tous les jours ! Quoi qu'il en soit, "qu'il soit fait selon ta parole" et non la mienne.

4 août - Revenus de Cerisy-la-Salle. Encore une "décade" de plus, dans ce lieu avec lequel nous avons formé amitié et parmi des personnes souvent amies. Toujours un peu surpris que l'on paraisse maintenant accorder plus d'importance à mes paroles, comme si elles

1927
venaient de quelqu'un de considérable, que certains même aient l'air un peu intimidés par je ne sais quoi (je le constate aussi, avec un peu d'embarras, quand je vais à la Bibliothèque de l'École). Quelle joie j'en aurais eu, naïvement, autrefois ! Je souhaite plutôt aujourd'hui passer inaperçu et, surtout, silencieux. J'ai si souvent le sentiment que ce que j'aurais à dire ne saurait être dit, ou que si j'arrivais à l'exprimer ce serait lettre morte pour les auditeurs ! - Deux belles matinées sur la plage de Hauterive. Elles me rappelaient un peu, malgré la différence des paysages, celles, trop rares, que je passais autrefois dans les rochers de Salé.

75 sept.-5 octobre. Très beau voyage en Italie, le plus long que nous ayons fait et le plus constamment réussi. Si ce devait être le dernier de ma vie, je ne me plaindrais pas, malgré tout ce qu'il reste d'inconnu pour moi dans le monde et que j'aurais aimé connaître.

Préveil, le matin du 75, en plein cœur de la péninsule, après une nuit de sommeil vaporeux, parfois battu de la pluie quelque part dans le Piémont. Parme, c'est le premier nom aperçu, tout stendhalien pour nos mémoires ; mais où est la Chartreuse. De cette ville, comme de Peggio Emilia,

de Modène, de Bologne, qui succéderait, on n'aperçoit guère du train que des quartiers sans caractère, où seules la couleur des maisons et les enseignes annoncent l'Italie. Beaucoup d'usines aussi, souvent neuves. Entre les villes, une plaine très plate, très cultivée, verdoyante, identique à celles du Pô et de la Vénétie.

Tout change quand, de Bologne, on oblique vers Florence. On entre aussitôt dans un chaos de montagnes, pétries dans une terre grise et lumineuse à la fois, peintures, comme tranchées par le soc, tantôt cultivées jus qu'en haut, tantôt couronnées de taillis. Des cyprès aussi, puis, sur le versant florentin, de petits oliviers. Trop de tunnels; la vue est sans cesse coupée. A Prato, on débouche sur la plaine florentine.

Longs faubourgs. Juste le temps d'apercevoir le dôme de la Cathédrale et de saisir au vol le train de Sienne. Jusqu'à Empoli on retrouve les mêmes montagnes de "primitifs", plus riches en cyprès. On remonte ensuite une vallée plus large, où des bourgs juchés sur des sommets ont des silhouettes du Moyen-Âge, toutes esquissées pour des paysagistes romantiques. Pour quelque raison obscure, transbordement à Poggibonsi sur des autocars, pour reprendre le train deux stations avant Sienne.

Arrivés à midi au Palazzo Raviggione, curieuse

maison, de vide et d'ombre, peuplée de serviteurs fantomatiques qui ont l'air de muets. Mais on y vit dans un grand calme. Notre fenêtre, très haut perchée au versant de la ville, au dessus d'anciens remparts, donne sur un grand vallon, en champs et en oliveraies, puis sur des lignes successives de collines et de montagnes. Et droite, en éperon lancé en avant de la ville, la cimetière grée d'immenses cyprès. L'air sec et frais assure des nuits légères. Nature à la fois présente et impalpable - non pas un "décor", mais quelque "autre" monde, non séparé du nôtre.

Première visite à la cathédrale. L'impression n'est pas très bonne, surtout pour la façade, trop ornée, plaquée, comme ici tant d'autres, sur une architecture plus simple. La chaire si célèbre, trop connue d'avance, peut-être, donne le même effet de surcharge, plus poussé encore: un fourmillement à l'indienne dont aucune ligne ne se dégage. La "bibliothèque" Piccolomini et la série des Pinturicchio apportent plus de satisfaction, sans égaler, par exemple, les Carracci de Venise. Musée de l'Opera del Duomo, avec le grand Duccio, que nous apprécierons mieux à une seconde visite.

76 Au réveil, la vallée remplie de brume épaisse, un vrai nuage, offre une vision onirique: seuls quelques sommets émergent, qui sont déjà

130
dans le soleil: le cimetière, à gauche une forte maison
dans les champs; des îles au dessus d'une banquise
molle.

En gagnant le centre de la ville, par les rues en
tranchée profonde, qu'un autobus suffit quelquefois
à obstruer, arrivés aux "palais" qui se succèdent. L'un,
qui a une très belle entrée, abrite la Banca d'Italia.
Le palais Chigi, consacré à la musique, enferme une
cour un peu étroite, avec un vieux puits placé tout
exposés pour fournir un "motif" pictural - mais aussi
aux familles un centre où se faire photographier!
De courtes ruelles, en pente raide ou en escaliers, devan-
lent vers la Piazza del Campo et abondent en effets
de théâtre naturel (ici, rien de plus naturel que
le jeu de scène, les éclairages avantageux, le mode-
lage des êtres et des gens par l'ombre et la lumière)

Nous avons vu et revu cette place à diverses
heures, toujours avec plaisir. Elle n'a pas l'unité
d'architecture qui la ferait parfaite, ni l'ampleur
des capitales. Mais elle plaît et elle retient à mesure
que l'on en observe la vie. Le Palais Communal peut
s'enorgueillir d'une tour plus haute que celle de
Florence, l'antique ennemie. Mais sa façade, moins
abrupte, n'a pas la rudesse de lieu fortifié propre
à la cité voisine. Il contient de grandes œuvres, que

131
nous avons revues, elles aussi, tout à loisir, entre les
vagues de touristes "guidés": Les Simone Martini de
la salle de la Mayramonde, si différentes (de noblesse
et de douceur avec la Vierge, d'apreté et de solitude
avec son cavalier triomphant sur fond de collines
nues et de forteresses - œuvre à laquelle je ne vois
pas d'équivalent); les fresques du Bon et du Mau-
vais Gouvernement, encore si riches en détails ~~sculptés~~
saisis sur le rif, malgré les dommages du temps; la
chapelle elle-même, peut-être trop décorée, mais où
le souci de la perfection a été poussé à un grand
point. Pour reposer, par le rire, de ces grandeurs,
le faux grandiose des peintures murales de 1886
à la gloire de Victor Emmanuel! Comme chute, on
ne peut faire plus significatif.

L'après-midi, nous trouvons la Pinacothèque
fermée, de même les églises voisines (il faut s'habituer
à ces fermetures italiennes des sanctuaires, un peu
étranges pour nous). Nous retournons au Duomo et
le revoyons à loisir. La façade reste décevante, malgré
des œuvres isolément belles. Les portes de bronze
modernes, malgré quelques grâces faibles, ne sont pas
sans quelque sentiment religieux. Toute profane, à l'inté-
rieur, la chapelle du Bernin et sa Madeleine, aussi peu
"sainte" que possible. Plongée un peu vaine dans la

crypte des statues retirées du Duomo et des fresques romanes mutilées; le gardien qui se sent en exil paraît heureux de voir deux visiteurs.

De notre haut "palais" nous avons vu le soleil se coucher parmi des nuages volants, à la Tiepolo: translucides, fragiles, éphémères.

17 - L'horizon a durci, comme s'il faisait prévoir de la pluie. L'air a froidi, mais la lumière reste vive, même quand le ciel est voilé.

Nous avons passé toute la matinée à la pinacothèque, et sans fatigue: les salles sont petites, les visiteurs peu nombreux. On commence au deuxième étage et l'on redescend. On suit ainsi toute la vie de l'école de Sienne, depuis des œuvres encore très rustiques jusqu'à la perte finale de l'originalité. Ensemble très riche et qui permet seul de connaître à fond cette lignée vivante, qui se distingue, malgré le voisinage, de la florentine. On saisit l'apparition du décor architectural et du paysage quand les fonds d'or disparaissent (assez vite), et c'est d'abord dans les prédelles. Il n'y a pas là, au début, un réalisme opposé au sacré: comme formes (tours cubiques et coupées) et comme couleurs, les architectures sont synthétiques; les montagnettes sont tranchées comme des éclats de roche. Beaucoup de roses. Les deux purs paysages de P. Lorenzetti sont encore des œuvres très synthétiques, à teintes plates, non sans

d'involontaires parentés chinoises: l'un, une cité qui se mire dans une eau devenue peu distincte; l'autre, un chateau au bord d'une eau verte où dort une barque. Du rêve, non pas du "motif sur nature". La mythologie classique apparaît tard et, au contraire de Florence, est peu représentée. Puis, tout d'un coup, la mort du caractère local, au profit (si l'on peut dire) de l'habileté.

Poussé jusqu'à l'église voisine de S. Agostino, d'où sort un mariage un peu grotesque (pourquoi n'en voit-on pas d'autres en Italie?). Un Pérugin, qui donne l'impression du déjà vu.

L'après-midi nous traversons des quartiers assez pauvres, par des séries de descentes raides et de montées abruptes, pour voir la Fontebranda et son abri archaïque. Les marches, les bords, sont tout usés, mais le bassin est tout animé d'eaux ruisselantes, très transparentes, aux quelles il donne une coloration verte et lumineuse. En fait, si ces rues ne paraissent pas de miroir, les enfants qui y jouent, les personnes qui sortent des maisons, ne donnent pas l'impression de la misère. De ce fond on remonte presque à pic aux sanctuaires superposés de Ste Catherine. Grande déception. Ce n'est pas encore là que je saisisais cette âme qui, jusqu'ici, parle peu à la mienne et vers laquelle j'aurais voulu trouver, sur les lieux de sa vie, quelque voie d'accès. Quelques débris de sa maison sont étouffés

¹³⁴
dans ces monuments sans caractère, parmi des œuvres de second ordre et, plus souvent, franchement mauvaises. Les silhouettes des Dominicaines ne parviennent pas à créer une atmosphère de vrai recueillement. C'est plutôt au dessus, à San Domenico, dans cette large et haute nef, où la lumière circule, que l'on peut trouver ~~dans~~ l'échapée (encore ne faut-il pas trop regarder les Dominicains de service). Dans l'espace de tribune que l'on trouve à l'entrée, il y a l'effigie de la sainte, transposée par un témoin de sa vie, et le pilier où, dit-on, elle s'appuyait. Les fresques du Sodoma, dans la chapelle de St Catherine, sans ~~elles~~ porter les marques d'un élan du cœur, ne dramatisent pas trop leur sujet. Mais on supprimerait volontiers la relique de l'autel, ce chef de la sainte qui serait plutôt un trophée pour Jivaras qu'une source de piété. L'église souterraine, toute de simplicité et d'ombre, conviendrait à la méditation.

Le soleil couchant a roulé, très rouge, sous des nues ardoisées.

18 sept. - Le vent et le froid ont grandi. Nous remonsons à nous rendre pour la journée à San Gimignano, que nous aurions pourtant bien voulu voir. Mais l'effort par un tel temps nous paraît rude; effet de l'âge.

Nous allons donc à San Francesco, en partant de la p. Tolomei. Courte halte à San Cristoforo, où s'achève une de ces messes du matin tardif qui n'ont guère

¹³⁵
de fidèles. Tout à côté, un petit cloître rustique, qui est aujourd'hui la cour d'une maison d'habitation; il surprend (et plaît) à côté des palais. Par la rue del Giglio, très provinciale, on débouche sur la place de St San Francesco, changée, comme le moindre espace libre, en garage où les voitures se serrent et semblent se comprimer. La haute façade de briques vaut par sa nudité et son élan. L'intérieur, que l'on restaure, est presque vide; les ornements trop habituels sont enlevés. Si on ne les remplace pas, l'impression sera vraiment franciscaine. On peut ainsi voir sans touristes les fresques d'P. Lorenzetti, à gauche du grand autel. L'âge les a décapées, mais, réduites à leurs lignes essentielles, elles n'en sont que plus expressives, en particulier le martyre des Franciscains à Lenta.

Sur la même place est l'Oratoire de S. Bernardin. Il a eu plus de chance que Catherine: ni reliques barbares, ni engobements modernes. La chapelle a deux séries de grandes fresques: celles de Beccafumi, un peu trop gracieuses; celles du Sodoma, plus robustes, avec des harmonies de teintes douces qui conviennent au thème de Marie. Le saint ne figure qu'avec modestie.

Le cloître de l'église est tout encombré d'un matériel hétéroclite, sorti on ne sait d'où (de chez les Carabinieri voisins?). De la place on a de belles vues sur une face de la ville et un ravin campagnard.

136 Retour par St Maria di Provenzano, qui apporte peu. Un dédale de petites rues conduit, le long de l'université, à la loge du Pape Pie II et au palais Piccolomini, dont la grandeur n'échappe pas, malgré ~~la~~ l'étroitesse des rues qui ne permettent pas un coup d'œil d'ensemble. Un beau débouché sur la p. del Campo et la racine du campanile.

Nous consacrons l'après-midi à une nouvelle visite de l'Opera del Duomo, ^{musée} presque désert cette fois. Le grand panneau de Duccio livre ainsi peu à peu son harmonie, même si les visages de la Vierge et de l'Enfant satisfont peu. Que de scènes vives et de couleur dans les petits panneaux, où l'inspiration familière se donne libre cours. La Naissance de la Vierge, de P. Lorenzetti, vaut à la fois par sa synthèse et par l'animation des détails. Et l'étage au-dessus, la "Vierge aux grands yeux", si primitive, paraît reporter à des siècles en arrière et un monde "barbare".

19 - L'été revient. Les campagnes, au matin, ~~étaient~~ portaient une vapeur de beau temps. Sur la ville la lumière était redevenue très pure, jusque dans les ombres.

Après un regard jeté à la cour d'entrée de l'université, puis à S. Martino, nous atteignons S. Maria dei Servi, au fond d'une place modeste, plantée de quelques arbres, où jouent les enfants du quartier; on a de là une large vue sur la vieille cité. Façade nue, intérieur en ré-

137
fection lui aussi, d'une forte simplicité avec ses grandes arcades très pures. A retenu surtout les fresques de P. Lorenzetti: le massacre des Innocents, mais aussi, malgré leur ours, le festin d'Herode et la mort de l'évangéliste. Elles laissent parfois saisir le dessin préparatoire, ce que j'aime, comme toutes les notes de travail.

Au retour, courte station à l'église du Saint-Esprit, où il y a une décoration du Sodoma, un peu secondaire.

L'après-midi est consacrée à revoir à loisir, et somme toute en paix, les peintures du Palais Communal. Puis, comme toujours, le thé sur la place, dont la vie nous devient familière.

20. C'est dimanche. Nous retournons au Duomo. Cette fois, c'est la chapelle S. J. Baptiste que nous parvenons à bien voir: la statue, si expressive, et les peintures des Pintoricchio, dont les meilleures sont les plus simples.

En face de la cathédrale nous visitons, à côté de l'hôpital, l'Oratoire de Nuit de St Catherine. On montre la niche où, dit-on, elle se reposait sur le sol. On n'a pas résisté à la tentation de l'y représenter par une statue. Un triptyque convenable dans la chapelle. Mais l'ensemble manque de goût. Le sacristain fume dans le sanctuaire où l'on va dire la messe. La cathédrale, où l'on circule tout autour du chœur pendant l'office, n'a pas beaucoup plus de recueillement. Meilleure station au Baptistère, que l'on peut éclairer, pour voir sous toutes les faces les figures

des fonts, en particulier celles de Ghiberti et de Donatello. De celui-ci, la Foi et l'Espérance, ainsi que l'effet de perspective dans son bas-relief du Festin d'Herode.

L'après-midi, en l'absence de musées et avant la réouverture des églises, nous goûtons le plaisir de nous promener sans consulter de plan, même dans des voies encore inconnues. Ainsi, du P. R., à S. Agostino, ensuite une station au bas de la via Santa Agatha, ~~ou~~ d'où l'on plonge à pic sur une des vallées. Remontés ensuite au Marche' et la p. del Campo, par ces rues toujours resserrées et sans trottoirs où les voitures se livrent à des ascensions ou des descentes impressionnantes.

Après l'heure du thé, nous retournons à S. Domenico par la p. Matteotti. Il y a messe du soir. Un dominicain prêche - trop. Beaucoup d'allées et de venues; les enfants, en particulier, ont en Italie bien de la fantaisie dans leurs mouvements. Mais il y a aussi beaucoup de fidèles qui communient.

Retour aisé, par des rues désormais nôtres, très pleines, dans le centre, de la foule des dimanches, plus animée que les nôtres. Au contraire tout se vide et les façades se font sombres quand on approche de nos Deux Fontes.

21. Dernière matinée à Sienne. Trouvant les Archives fermées, nous recherchons dans le quartier la petite synagogue. Une plaque y rappelle les vic-

times des persécutions nazies - là aussi! Ouvre à loisir les façades de quelques palais. Derrière le p. Salimbeni nous entrons dans une petite église où vivait un chant d'orgue très doux - le seul instant vraiment religieux dans cette ville de saints. Deuxième visite à San Francesco, toujours en proie aux ouvriers, et encore un regard sur les vallons campagnards qui entrent jusqu'au cœur de la ville. L'attachement vient très vite pour la vieille cité, si riche d'ombres et de vivants, assez concentrée aussi pour que l'on puisse la tenir toute dans un seul regard du cœur.

Voyage en zig-zag jusqu'à Arezzo, par Chiusi et Terontola; bien long pour la distance à parcourir. De bons moments dans les collines siennoises, pure "terre de Sienne" claire, toutes semblables à celles que Sim. Martini a peintes derrière son cavalier triomphant. Aumilieu, le Monte Oliveto; mais on ne voit pas le couvent. En approchant Terontola, puis, de nouveau, en s'en éloignant, on longe de près le lac Trasimène, tout paisible dans la brée d'une forte chaleur. Rien n'y rejoint, en ce milieu d'après-midi, les images classiques: la bataille dans le brouillard, les Romains surpris et égarés, le triomphe d'Hannibal. Perouse sur ses hauteurs, dont on ne longe que les quartiers récents. Enfin Arezzo, reconnaissable de loin sur

140
sa colline. Un peu avant le déclin du jour nous voilà installés sur un vaste balcon, ouvert sur la plaine et ses cultures, sur les routes aussi et la rentrée vespérale des voitures en files serrées.

Je rejoins ici un des souhaits de ma jeunesse. Mieux vaut que je l'accomplisse tard. Mon clan franciscain, autour de vingt ans, manquait d'assurance; le sol était miné sous mes pieds. Je sens trop maintenant combien je confondais la vie intérieure et une effusion de la parole. Ses secrets de l'âme m'étaient encore fermés.

22. D'abord une nuit pénible, surtout dans sa première moitié. Les secousses du voyage, les poids à soulever pour monter dans les trains, ces accidents matériels m'épuisaient vite. Je mesure là le déclin du corps, sans le lui reprocher.

Nous avons consacré la matinée aux deux basiliques, nos voisines, en commençant par l'inférieure. Ses visiteurs, curieux ou pèlerins (tout un flot de Franciscaines françaises) se pressent partout; on trouve pourtant des moments de paix, trop courts. Dans une première vision ressortent surtout, en bas, les fresques de S. Martini pour la chapelle de St Martin, et celles du transept; en haut, la série des Giotto, et celles, plus pathétiques sous l'attaque des siècles, de Cimabue. Pour Giotto, certaines scènes souffrent

141
peut-être d'être trop connues d'avance (certaines depuis mon enfance). J'ai l'impression aussi que la scène de Padoue est, picturalement, plus "forte".

Après St François, St Claire dans l'après-midi.

Le nom de Claire m'a toujours plu, pour sa lumière sans doute. Il reste aussi, dans ma mémoire, attaché à une bienfaitrice de ma jeunesse, à qui il ne convenait pas si mal. La rue Fontebella, très raide et un peu dure sous un vif soleil, ornée d'une fontaine en effet très belle, nous a conduits d'abord à l'ancienne cathédrale, S. Maria Novella. C'est le germe d'église que l'on attend dans une petite cité encore rustique. Elle est restée simple ~~épave~~ et ne conserve que des débris de fresques. On la fréquente peu, semble-t-il.

Il y faut rêver à tous ceux qui ont foulé son sol et qui furent à l'origine du grand soulèvement franciscain. Ensuite on arrive assez vite, en montant toujours, à Santa Chiara. Façade "rustique", patinée de soleil. De grands arcs-boutants, dont la base est très détachée des murs, soutiennent l'église d'un côté.

L'intérieur est assez lumineux et de lignes simples, elles aussi. À droite, dans la chapelle du St-Sacrement, est exposé le crucifix qui parla au jeune Français pour lui révéler sa vocation; en face, derrière une grille, une cloison voilée commente des reliques.

142
L'autre moitié de la chapelle, séparée par un vitrage, porte des fresques, d'exécution assez rustique, mais d'un tour vif et sympathique. Profitant d'un arrêt dans le flot des visiteurs nous descendons à la crypte, ~~assez~~ aménagée au XIX^e., et qui contient le tombeau de la sainte. Ensemble presque sobre pour l'époque, mais encore trop pompeux pour la simplicité franciscaine. Cette gisante à la face noire, est-ce le vrai corps de ~~la~~ Claire? Je ne sais; mais on ne ressent pas de "présence". Il faudra la chercher ailleurs.

Sur la place communale, la façade romaine du Temple de Minerve (qui cache une église d'assez mauvais style) se mêle assez mal aux tours crénelées et aux "palais" médiévaux. Pourtant tout cela a poussé sur le Forum; les siècles et les civilisations s'étaient. Proprezza precede Francesco.

Une halte vespérale au petit Oratoire du Pèlerin où quelques personnes chantaient, pour manifester leur joie ou leur reconnaissance. J'ai aimé là aussi l'odeur de l'encens imprégnée, qui rappelle les églises grecques. Elle ouvre l'âme.

À la nuit (après un coucher de soleil englouti sur la plaine) nous remontons à la Basilique. Par une porte entrebâillée, ~~on~~ viennent les échos d'une répétition pour le concert qui sera donné plus tard: le Te Deum de Reicha, par une chorale tchèque. Puis les propé-

143
teurs s'allument; la façade du haut et le flanc de l'église vaniment, de cette vie immatérielle que donne aux moindres reliefs la lumière électrique. Les vivants qui commencent à affluer dans l'ombre s'effacent sous le poids de leur "réalité". Le souffle est dans la guerre.

23. Les routes luisent encore après une petite pluie nocturne. Il persiste un peu de bruine, pour la joie des moustiques. Tout s'achève bientôt et la journée, comme ~~les~~ précédentes, sera belle.

Visité d'abord la cathédrale, intérieur décevant, mais façade romane harmonieuse et sobre; animations fantastiques et décors géométriques encore proches du byzantin. On y a transporté les fonts baptismaux de la première cathédrale, sur les quels furent tenus St François et St^e Claire parmi tant d'autres que la mémoire n'a pas retenus. Par une longue série d'escaliers, puis par la route en lacets, nous sommes montés jusqu'au pied de la Rocca Grande, sans entrer dans la forteresse elle-même. Trois montans solitaires broutaient de maigres herbages. Selon le côté vers lequel on s'avance, on obtient des vues saisissantes tantôt sur les montagnes derrière Assise, très sauvages sous le ciel souvent assombri, tantôt sur le centre de la ville et ses tours, enfin sur la Basilique, dominée de très haut et sur le cimetière. ~~de la~~ La douceur franciscaine, c'est le côté de la plaine; la croix et les stigmates; les solitudes et les cimes.

144 Nous avons consacré l'après-midi à étudier de nouveau la basilique inférieure. Le passage était ouvert sur le petit cloître qui a servi de cimetière aux moines; de très haute cyprès l'occupent. On le visite peu et parfois il était tout à nous et aux tourterelles que l'on y abrite dans un coin; deux d'entre elles, sous les arcades, se répondaient dans cette langue ~~romanesque~~ mélancolique et saine qui n'a pas besoin de traduction pour nous atteindre. Un autre moment de paix nous a permis de descendre sans bousculade à la crypte de St François. Elle est restée simple; ~~et~~ dans la pile centrale éventrée apparaît seulement une partie du cercueil. Les cierges allumés tout autour, en nombre, lui font une garde sereine. Nous en avons ajoutés un. Les flammes sont autant de prières réduites au mot qui dit tout: lumière.

~~«~~ "Vere dignum et iustum est."

Nous avons repris toutes les fresques, avec une croissante admiration pour leurs auteurs, y compris les anonymes - avec aussi le regret de leur fragilité.

Nous achevons l'après-midi sur notre terrasse. Le ciel s'est plutôt éclairci, mais tout le fond de la plaine, au couchant, est lourdement embrumé. Entre deux replis de la route et le va-et-vient des voitures, deux chevaux et un troupeau de moutons sont attentifs seulement à l'herbe entre les oliviers.

J'ai peine, le soir, à obtenir au téléphone, à

145
Campello sul Clitunno, l'Eremo Francescano qui nous attend et que nous attendons depuis un an. Il subit un violent orage. Nous espérons cependant pouvoir nous y rendre le lendemain.

24 sept. - Un temps de paradis: plein soleil et vent frais, est sorti tout à propos des ressources providentielles. Nous partons sans appréhension pour ce lieu jusqu'ici dérivé. De toutes les rencontres que m'a procurées le "Regard Intérieur", c'est bien celle qui est la plus "selon mon coeur": un petit groupe de femmes librement adonnées à la solitude et à la prière, en usage des organismes reconnus, avec une teinte indienne qui s'ajoute, sans discordance, à l'harmonie franciscaine.

On suit d'abord la plaine d'Ombrie jusqu'à Foligno; on laisse sur sa pyramide, au pied de plus hautes collines, un "oppidum" d'assez bel effet. Ce que nous avons vu de Foligno paraît assez banal; il n'y manque pas le quartier industriel en formation qui caractérise aujourd'hui tant de villes italiennes.

Un chauffeur à demi étrusque nous attendait avec son taxi. Nous parcourons d'abord une partie de la plaine du Clitunno, très plate, bien cultivée. Puis nous obliquons sur la gauche pour grimper en lacets très raides jusqu'au village. Au delà on poursuit sur une piste caillouteuse, parmi les oliviers, jusqu'à

146
la fin de tout chemin. C'est là que l'on nous dépose en plein "bled" (comment ne pas penser à l'Afrique?), à l'origine d'un sentier pour ânes et piétons. On le prétend direct; il montera seulement "un pocchino". Sa pente sera à peu près constante, mais il est vrai qu'il ne sera pas embarrassant, sauf au moment de toucher au but.

On traverse d'abord des oliveraies: petits arbres, fruits minces; puis un maquis de plantes odorantes, qui contient aussi de hautes bruyères, très fleuries, presque "arborescentes" comparées aux nôtres. On ne voit rien devant soi que le flanc désert de la montagne. Mais si l'on se retourne, on ~~se~~ voit en découvrant sur le ciel une bourgade en pyramide et, plus proches, un clocher avec deux ou trois maisons à ses pieds: un vrai fond de tableau pour ~~les~~ romantiques.

On entre ensuite dans un grand bois d'assez jeunes pins. Apparaît enfin un mur de soutènement. Là on pourrait hésiter. Mais un T de bois fait signe et un son de cloche s'élève pour nous guider.

Spectacle inattendu: toute la petite communauté est groupée sous les arbres pour nous recevoir. C'est impressionnant, surtout quand on a cessé d'aspirer à la renommée extérieure (Je sais un temps où j'aurais été très fier!). Heureusement le contact s'établit

147
sans difficulté avec la sorella Amanda, avec laquelle j'ai déjà beaucoup correspondu. Elle nous reçoit dans la petite "salle des Pèlerins", à la fois dépouillée et meublée avec ~~un~~ goût. Lui tient compagnie Marie-Claire G., dont le frère, déjà disparu, Fr. G., fut un peu mon élève et plus tard mon collègue. Elle sera plus longue à entrer dans la conversation, mais s'y mettra plus tard. Quelle rencontre encore que celle-là, qui nous renvoie au Maroc d'avant la guerre!

C'est bientôt l'heure du repas. On se réunit en file sous un petit cloître et l'on pénètre dans le réfectoire où deux longues tables parallèles se font face. Il reste quelques morceaux de fresques sur les murs, sans beaucoup de caractère, mais qui attestent l'antique usage sacré de ce lieu. (Nous apprendrons ensuite qu'il fut d'abord aux mains de bénédictins, puis de franciscains, qui furent expulsés en 1860. La remise en état actuelle date de 1924-26, où vint s'installer là la Madre, morte en 1961, franciscaine mécontente de l'ordinaire vie conventuelle, amie de Bruonaiutti) Repas simple et savoureux. Il y a là, pour un séjour, deux Américaines, qui ont fait partie de l'Eremo ~~marocain~~ et qui en portent le costume, et une protestante suisse, apparentée à Thaisé, qui revient de Palestine. Prières avant de ~~se~~ sortir, toujours en file.

148 Période de silence, pendant laquelle, installés sur la terrasse, nous laissons la communauté. Quatre couples de colombes blanches s'ébattent sous les arbres et sur le mur. Les troncs portent sur des écriteaux des maximes qui ne sont pas toutes d'auteurs pieux. ~~Un~~ La dévotion du recueillement est admirable. Aucun bruit ne monte de la plaine, hormis un lointain roulement de train. Règne ici un silence baptismal.

Avec Amanda revenue nous visitons la ~~terrasse~~ tour, d'où l'on domine les bâtiments et les arbres qui l'entourent; puis la chapelle, qui porte les fresques les plus anciennes (XIV^es): deux Crucifixions sur deux murs qui se font face font penser à des remaniements. Au XV^e s. on a construit sur la terrasse une petite église, que la Madone fit raser, au scandale (maintenant apaisé) du voisinage.

Longues conversations avec elle, puis M. C., puis les deux Américaines pour un thé final. Enfin il faut partir, à la fois plein de joie et de regret. De nouveau toute la communauté nous fait escorte, d'une façon qui touche par sa cordialité sans apprêt ni fausse "fraternité".

Et c'est la redescente dans le même paysage, déjà devenu familier et qui fait signe de revoir.

On en ressent encore plus vivement le désir

749 après avoir donné un coup d'œil, en débarguant à la gare, à St^e Maria dei Angeli. On a tout de même respecté les voûtes noircies de la Porcioncule. Mais le moyen de s'y retrouver ~~avec~~ auprès de François agorisant sur "notre sœur la Cendre"! Cette basilique triomphante, c'est un hall de gare colossal.

25 sept. Par le même temps sorti des sources célestes nous sommes descendus à Saint Damien, lieu défendu contre les cars et les camions, ce qui permet de l'aborder en paix. Quand il faut aller à pied, il n'y a plus de grande foule.

On accède au sanctuaire par une ^{large} ~~grande~~ allée de cyprès, qui donnent un cadre vivant à la simple façade, ainsi unie étroitement à la nature. Le sanctuaire est à la dimension d'une chapelle de ~~campagne~~ campagne; il a gardé ses parois et ses voûtes noircies. C'est le lieu de la première vision du Saint; c'est de là qu'il est remonté à la ville, à travers champs et oliviers, sous le poids de sa mission - ou soutenu par elle. On passe à côté dans l'oratoire des Clarisses. Il est resté lui aussi à l'état primitif, avec ses bois épais, rongés par l'âge, mais qui conservent encore l'empreinte des premières ~~soeurs~~ Soeurs. La place de St^e Claire serait là, près de l'entrée, à droite. Quelques marches escarpées ~~parcourent~~ entre des murs resserrés, et voilà la petite terrasse (très petite) où St François aimait à venir se reposer, où il aurait composé la plus grande partie du Cantique (aujourd'hui gravé sur une

150
plaque de marbre). On redescend, on remonte, toujours par d'étroits passages, qui me rappellent les maisons marocaines : voici le dortoir, vide et nu. Rien que la lumière et, en entrant, à gauche, une croix de bois sur le mur, un bouquet sur le sol, pour marquer la place où la Sainte dormait et mourut. Nous avons pu, un instant, avoir le lieu pour nous seuls. Un vrai lieu de méditation et de prière. On redescend ensuite dans le petit cloître fleuri, d'où l'on accède au réfectoire. Il a conservé, lui aussi, ses fortes tables, usées mais résolues. La place de St Claire est marquée de la même façon, par un simple bouquet.

Il est bien que nous ayons fait ce petit pèlerinage au lendemain de notre visite à l'Éremo, qui s'est souvenu de St Damien dans son installation et qui a conservé la vie à l'écart, le silence habité. Ici on oscille entre le vide et le tourisme plus ou moins religieux. (J'ai pris les notes qui me servent de fil conducteur sur un petit carnet, à une page qui portait la date du 12 août, fête de St Claire. Coïncidence qui me plaît.)

Passé l'après-midi à la basilique supérieure, pour bien revoir les fresques. Redescendu au cloître des tourterelles. Un vieux moine bedonnant s'appliquait à les faire rentrer dans leurs cages. Il leur adressait des petits cris d'appel et leur tendait un perchoir de fil de fer

151
où elles venaient s'agripper. Seule une jeune s'est obstinée à le fuir et il a dû la laisser sous les voûtes. Au chœur de la basilique inférieure les moines, dans leurs stalles, se sont mis à réciter les vêpres - une de ces récitation pressées qui donne l'impression d'un mécanisme indifférent.

Au coucher du soleil, de notre balcon : on labourait entre les oliviers, dans cette boucle de la route où, l'avant-veille, paissaient les moutons.

26 - Aux Cascari, en taxi. Nous n'en sommes plus à l'âge des longs pèlerinages à pied. D'assez rudes montées. Elles donnent des vues sur la plaine qui s'étendent jusqu'à Pérouse, devinée au loin et toute embruée de chaleur.

L'heure encore un peu matinale préserve des visiteurs, surtout au début. Petit sanctuaire, après lequel on se glisse en plein roc, et l'on se trouve dans la grotte de St François ; une petite barrière et un bouquet marquent seuls la place de son repos. Vraie retraite d'anachorète, où l'on ne saurait tenir plus de deux ou trois. Extraordinaire aux heures de nuit et de grand silence ce repli dans le corps de la Terre. Je l'envie.

On débouche ensuite sur une étroite terrasse, au dessus de la fente qui entame la montagne, parmi les jeunes de la forêt. Un vieil olivier, qui sort de la faille elle-même, s'élève très haut, soutenu par des cerclés et des barres de fer. Un sentier mène dans le bois.

152 Plus haut encore on visite l'étroit réfectoire, avec le bouquet rituel à la place du saint. Coup d'œil par une porte sur un couloir de cellules, dans la clôture. Quel lieu de retraite pour des âmes spirituelles, s'il en est vraiment ici! L'imprégnation de la lumière jusque dans l'ombre est un présage de l'autre lumière. Au-dessus de la ville proche; à un étage supérieur de l'âme.

Au retour, un petit arrêt à la modeste église de S. Stefano, dont rien ne gâche la simplicité.

Visite, l'après-midi, la petite pinacothèque, bien délaissée. Ses œuvres sont bien secondaires, souvent en mauvais état, mais il serait possible de mieux les mettre en valeur. Quelques pas plus loin le prétendu lieu de naissance de St François, dans "une crèche" naturellement!

Coucher de soleil tout rouge, comme la veille, dans un ciel presque nettoyé de vapeurs.

27 - Dimanche. Visite à S. Pietro, proche de nous, église romane si sobre, si nue, que les guides oublient d'en parler. Belles proportions pourtant; et ces arcs de pierre qui soutiennent un simple plafond de bois. La place, presque vaste, avec une belle maison, domine elle aussi la plaine. Partout ici on peut contempler.

A dix heures, messe chantée dans la basilique du bas. Trois célébrants, chants latins, riches fumées

153 d'encens - et ces compagnons sur les verites et les murs. Toute cette solennité ne dit rien aux jeunes chanteurs qui se tiennent mal dans les stalles, derrière l'autel. Assistance nombreuse, et qui participe, beaucoup de communions.

Sortis un peu tard, l'après-midi, pour éviter les foules. Par la porte S. Jacopo nous avons gagné l'allée de cyprès somptueux qui mène au cimetière. Arrivés au soleil, en face d'une vallée assez sèche, sans forêt, composée de mamelons étagés. Chacun porte sa ferme, entourée de meules pointues. Il ne semble pas qu'aucune ligne électrique les atteigne. On ne distingue pas si elles ont des puits ou des citernes. En avançant plus loin que le cimetière on a des vues sur la Rocca di Mare et des pentes plus hautes, plus âpres, assez boisées.

Halte au retour dans les basiliques. En bas une messe du soir, encore chantée, s'achève. Puis les lumières s'éteignent peu à peu et les fresques retournent à l'insaisissable. On voudrait les écouter au cœur de la nuit.

28. Dernière journée à Assise, amenant les regrets de toutes les séparations, mais à la fois plus vifs qu'auparavant (car nous commençons à "sentir" le lieu par tous les pores) et moins angoissants, parce que l'essentiel, le contact de l'âme, peut se renouveler ^{même} ~~encore~~ au loin, dans le silence et la solitude.

154 Nous revoyons S. Pietro et montons au-delà jusqu'à Sta Chiara, par de longues rues bordées presque uniquement de maisons religieuses, anciennes ou nouvelles. Puis nous restons de nouveau longtemps, à l'autre bout de la ville, dans les deux basiliques, y découvrant encore, dans les fresques, telle beauté inaperçue. Trésor inépuisable.

Le train est assez tard dans l'après-midi. Il nous laisse encore assez de jour pour apercevoir, au dessus de Pénrose, la vieille ville en aéroplane. Nous arrivons au lac Trasimène avec le crépuscule, sous un ciel délicat qui s'achève en cendres légères, pour donner aux morts de la bataille les honneurs de la mémoire. La nuit s'établit et le premier parcours dans Florence, c'est un coloris de lumières vives et de voitures pressées.

29. Courses utilitaires d'abord, pour chercher un autre gîte que cette maison de la Via Romana, ouverte sur un jardin un peu sauvage, mais ^{elle aussi} ~~mal tenue~~ à l'abandon. Cette matinée nous permet du moins de revoir la place du Palais Pitti, qui n'est plus qu'un garage, le Ponte Vecchio sauvé des eaux (l'Arno en ce moment ressemble à un marécage plutôt qu'à un fleuve), la place de la Seigneurie, puis Sta Maria Novella. Je n'ai plus grand souvenir des fresques du choeur. Leur raffinement paraît presque trop poroté quand on sort d'Assise. Et la chapelle des Espagnols le bas des peintures porte encore les marques de l'inondation. Au reste

155 des travaux de réflexion se poursuivent encore dans l'église et les cloîtres. Enfin nous entrons à la Trinità, dont j'avais si peu gardé le souvenir, que j'imaginais ne ~~pas retrouver~~ ^{en y retrouvant St} l'avoir jamais vue (erreur, me disaient mes anciennes notes); François avec les fresques de Ghirlandajo.

Appris, chemin faisant, le mort de Pharaon. Il est difficile de ne pas déchiffrer l'histoire présente d'Israël à la lumière de la Genèse et des Prophètes.

Nous nous contentons, l'après-midi, de revoir le Duomo. Le baptistère était assailli de telles foules que nous remonsons à y pénétrer. Elles nous suivent dans l'intérieur de la cathédrale, où la Pietà de Michel Ange est le seul point lumineux (la face du vieillard, le corps du Christ). Les deux fresques de P. Uccello: vrais projets pour deux statues équestres; mais que font-elles dans une église?

En treize ans, Florence a bien perdu de son agrément. L'encombrement des rues centrales, les bruits de la circulation, le perpétuel frolement des véhicules dans les rues étroites, causent une fatigue parfois trop lourde à porter.

30. Nous commençons notre journée par les jardins Boboli, dont une porte ~~on~~ fait face à notre demeure provisoire. Ils sont encore à peu près déserts. Très secs, ils retournent facilement au maquis. L'air, encore très frais, sent la campagne.

Puis par la via dei Bardi et l'Escalier du Chemin

156
de Croix nous montons, lentement, à San Miniato, dont nous n'avions pris autrefois qu'une vue trop rapide. Le site est négligé par les cars de tourisme; peu de visiteurs, de la tranquillité, une atmosphère religieuse, surtout dans la crypte. La grande mosaïque de l'abside, décademment, est de valeur secondaire. Au-dessous, la lumière du matin filtre à travers les larmes de pierre rose; c'est une touche de vie. L'Annunciation de la chapelle latérale, un peu usée par plaques, plaît néanmoins par son bel équilibre. En revanche les fresques de la sacristie manquent d'inspiration. Longs regards, en sortant, sur la ville très embrumée et même un peu souillée de la crasse des cités. Mais les clochers et les dônes scandent toujours leurs rythmes ascendants.

- Santa Croce, l'après-midi: place à moitié défoncée, à moitié occupée, en rangs serrés, par les cars; de l'autre inondation, des photographies à l'intérieur donnent des images confondantes (Dans plusieurs endroits de la ville nous verrons des marques tracées sur les murs pour noter le niveau le plus élevé des eaux). Ni ~~la~~ la nef, gâtée par les tombeaux pompeux des siècles récents, ni même les fresques du transept, n'apparaissent de grandes satisfactions. Les Gaddi manquent de génie, Giotto (surtout après Assise et Padoue) paraît mal représenté: la scène des stigmates est sans doute la meilleure, mais souffre d'être juchée si haut.

157
En revanche l'harmonie des cloîtres me frappe encore plus que la première fois; le second est d'une paix totale et propre à la méditation. De la chapelle des Strozzi je n'avais pas non plus, je crois, apprécié l'équilibre et la justesse. Ils font pardonner son vide et son manque d'esprit religieux. Le second séjour m'a trouvé plus sensible au grand art de Brunelleschi.

Longue station au crépuscule sur la Place de la Seigneurie. Malgré le torrent des voitures, quelque douceur dans le crépuscule. La face du palais s'éclaire tandis que le ciel se fonce. C'est un visage figé qui s'anime.

7^e octobre. Orage nocturne: tonnerre et pluie forte, assez prolongée. Mais au matin il n'en resta que quelques nuages ~~sur la ville~~ sans menace.

Profite de cette dernière journée sur la rive droite de l'Arno pour en voir les églises. San Felice, en deux parties, avec deux systèmes de voûte à deux niveaux différents. Santo Spirito: sans façade (raison du système italien, qui a si souvent consisté à plaquer une façade artificielle sur un édifice différent), mais l'intérieur, de Brunelleschi, est de grand effet avec ses hautes colonnes de pierre grise, l'air et la lumière qui circulent sans arriver à vraiment emplir ces espaces. Il reste, malgré cette perfection, une certaine impression de vide et de sécheresse. C'est une de ces

158 ^{trop}
demeures palatiales pour que l'on souhaite y résider.
Dieu monarque? - Beau cloître en harmonie architec-
turale. À côté, un petit musée dans ce qui fut une partie
d'un monastère: quelques sculptures, certaines très
archaïques, au point de faire penser à quelque type d'art
proto-historique. À l'église, de nombreux tableaux,
d'intérêt très variable.

On avance dans des quartiers de plus en plus
populaires, où les murs portent des inscriptions pro-
chinoises nombreuses. Un "Vive Mao" ~~faite~~ mal effacé
a été peint en rouge sur l'église du Carmine - on ne
peut dire sur sa façade, puisqu'elle non plus n'en a
pas resté. L'intérieur est d'un XVIII^e s. pompeux.
Mais l'aile droite du transept a conservé par miracle,
lors de l'incendie qui détruisit la première église,
les fresques de Masaccio et de F. Lippi. C'est une étape
importante, et que je connaissais mal, dans l'histoire
de la peinture murale florentine. De très bons mar-
ceaux, robustes et sans faux pathétique, dans les scènes
où les personnages ne surabondent pas.

Pénétrer un peu tard aux Uffizi, tellement bondés
que c'est à peine, dans les grandes salles, où les œuvres
apparaissent entre les têtes. Atteint par la fatigue,
étourdi par les discours polyglottes des guides. Le
Louvre, plus vaste, est moins infernal.

Dans l'après-midi nous allons à la chapelle Médicis.

498
Le saisissement est moins terrassant qu'à une première
visite; mais ce retour permet d'apporter une plus longue
attention à l'ensemble et au détail - d'autant mieux que
le public se fait déjà plus rare. Nous restons jusqu'à la
fermeture en tête-à-tête avec ces êtres méditatifs ou
tourmentés, issus d'une race antédiluvienne.

Escalier à Sta Maria Maggiore. Enfin une station,
assez longue, au baptistère vide de ses colonnes. La mul-
tiplicité des scènes nuit à l'effet d'ensemble des mo-
saiques; sans doute vaut-il mieux ne pas chercher à
les étudier une par une.

Beaux feux nocturnes sur la Seigneurie et le
palais Pitti. Celui-ci y gagne, car sa façade prend
un relief, trop atténué en plein jour, qui fait ressortir
la structure architecturale.

2 Octobre - Déménagement, pour nous installer au
voisinage de Sta Maria Novella.

Puis nous visitons l'église S. Lorenzo (qui était fer-
mée hier après-midi, quand nous étions à la chapelle
Médicis). Je n'avais pas apprécié assez, autrefois, l'archi-
tecture de Brunelleschi, plus grande peut-être encore
qu'à S. Spirito, ni celle de la sacristie. Dans le transept
droit, la chapelle du danois Nic. Stenone montre com-
ment on "fait" un saint: la tombe du personnage est
couverte de petites feuilles où les fidèles ont inscrit
leurs prières, en termes d'une simplicité touchante - ou

160
désarmante. Un registre recueille les noms des visiteurs. Quelles grâces seront ainsi obtenues? Quels suffrages ~~peux~~ suffiront à exprimer la vox populi? Toujours est-il que cet hérétique converti, trop peu connu sans doute en dehors de son pays et de la Toscane, n'est pas encore canonisé.

Puis nous gagnons S. Marco. C'était là que nous débarquait le "filobus" de Fiesole, dans notre premier séjour, et nous avions gardé l'image vivante de la place. Au couvent-musée nous trouvons une tranquillité que nous n'avions jamais connue. Sans doute la marée touristique commence-t-elle son reflux. Il n'est peut-être ~~pas~~ se laisser imprégner par l'inspiration ~~des~~ du lieu, celle qui sort des murs eux-mêmes et qui porte les œuvres, comme elle a porté leur auteur - cette poudre d'esprit incorporée aux fresques et qui mêle de l'immatériel à leur matière elle-même. Quant aux tableaux d'en bas, ceux de l'Angelico rayonnent toujours leur éclat de paradis. Dans les cellules du haut, nombreuses variations sur le Christ en croix, dont le sang tombe en gouttes sur l'autel; thème de méditation quotidienne, passé sans effort dans la vision de l'artiste, traduit avec sérénité: source de paix, non d'angoisse. Tout est grand, sans déclamation ou raideur inhumaine ou féroce. C'est pourquoi, dans sa simplicité, l'Angelico est, de loin, le plus religieux des grands

751
fresquistes. La cène de Ghirlandajo, au refectoire, est une œuvre de peintre et, par là-même, reste ici au second plan: l'Angelico est autre chose qu'un peintre. La paix qui ressort de toutes les figurations, même douloureuses, n'a pas nourri l'âme de Savonarole!

Quelle comparaison implicite, encore, l'après-midi, au palais Médicis, quand nous visitons ~~la~~ la chapelle! Les fresques de B. Gorgoli, très décoratives, œuvres d'un homme très maître de son art, intéressent sans toucher. Les Médicis y sont représentés; mais il nous importe assez peu: nous ne les avons pas croisés dans les rues, nous ne pouvons les reconnaître; nous voyons surtout dans leur présence au premier plan la preuve de leur orgueil. Italiens ou romains, les patriciens ont dû être le plus souvent odieux. On leur pardonne pour les œuvres qu'ils ont suscitées. La cour du palais est de proportions très pures.

Or S. Michele: les murs sont en réparation; la Madone, en tant qu'effigie, n'a rien qui frappe de façon vivante; elle apparaît dans un buisson de cierges ardents qui lui font une présence. Monté, en face, à l'Opéra d'Or S. M., jusqu'à la grande salle voûtée de la Corporation de la Laine. On peut ainsi mieux voir la façade de l'église, très encaissée.

3 Octobre - Matinée possible au Bargello. L'entrée

162
dans la cour ^{reste} aussi saisissante à une seconde visite :
l'étroitesse accroit l'impression de grandeur. Nous rejoignons
surtout dans la salle des Donatello, si riches de vie,
et celle des Verrocchio (comparaison des deux David :
l'un gracieux, provocant, qui n'évoque que le plaisir ;
l'autre plus guerrier, biblique plutôt que grec).
On retrouve dans les rues de Florence des types analogues
au St George ou à tel buste. J'aurais oublié les
peintures de la Chapelle, secondaires.

Après-midi "chez Michel Ange" à l'Accademia.
De nouveau des groupes et des guides, dans la confusion
des langues et des esprits. Par bonheur, ils ne
vont pas plus loin que la rotonde du géant David
(à cette échelle, qu'eût été Goliath ?). Les salles de
peintures fournissent un asile, à défaut de chefs
d'œuvres. Dans les intervalles des vagues, mieux vu
qu'autrefois les tapisseries, surtout celles de la Création,
qui, par comparaison, ramènent à la Sixtine. Mais ce
qui tient l'esprit en suspens comme devant un com-
mencement de miracle, saisi dans son cours, ce sont
ces êtres qui dormaient dans la pierre, qui ne sont pas
encore arrivés au réveil : ils attendent. - Presque au retour
la Pietà du Duomo, qui est à la fois une mort et une
résurrection.

4 Oct. - Dimanche, fête de St François : le gros boudon
sonne sur la ville à sept heures.

163
Nouvelle tentative aux Uffizi, plus heureuse cette
fois. L'assistance est assez clairsemée. Attention portée
surtout aux Florentins et aux Siennais. Botticelli me
saisit comme aux premières rencontres. Comment, chez
le même homme, cette double inspiration, chrétienne et
païenne, l'une et l'autre créatrices de grandes œuvres ?
Autour de Vénus le vent souffle, et on le sent. La coquille
ne s'enfonce pas : une déesse est "un corps glorieux".
Le Printemps, plus allégorique, plus intellectuel, n'en
est pas moins une danse qui ne froisse pas l'herbe.
Tant d'autres : un Lorenzo Monaco aussi frais que l'An-
gelico, Lippi, et l'Adoration des Mages de G. da Fabriano
(elle était aux murs de la chambre où je suis né).
Au milieu de ce monde, le grand triptyque de V. d.
Goes, si chantant avec ses bleus, plein de détails
étonnants : l'œil contemplatif du bœuf, l'individualité
des brins de paille, des fleurs dans les vases ; les visages
des bergers, autant de personnes. Plus loin, tant de por-
traits, italiens (Raphaël), flamands, allemands (Dürer :
son père ; aussi son Adoration, italianisante). Les nus
du Titien, si réalistes qu'ils soient, ne sont pas Vénus ;
simplement des femmes. Botticelli avait "le troisième
œil". Tintoret : l'apparition de St Augustin, aussi sais-
sante dans ses dimensions restreintes que telles de ses
grandes œuvres.

164 Nous avons vu dans la soirée la place de l'Annunziata, autrefois enterrée un peu rapidement. Son harmonie m'a frappé davantage. L'église elle-même souffre de ses réfections "de grand luxe"; l'image "miraculeuse", que l'on vient toujours vénérer, est surchargée de dorures et vaut surtout par les cierges en prière. Son cloître, avec la fresque d'At. del Santo, est simple et de bon accueil. A la recherche, ensuite, de la Madeleine des Pazzi, pour voir la grande fresque du Péruçin. On l'atteint par des cheminements de catacombe, un peu inquiétants, pour en retirer quelque déception. Le meilleur ne serait-il pas le paysage? Mais cet homme peu inventif n'a-t-il pas toujours peint le même?

5 octobre - Notre dernier jour à Florence. Mélange de regrets, de tension et de vide que donne l'attente des dernières heures, difficiles à meubler.

En attendant, le matin, l'ouverture de la Bibliothèque Laurentienne, nous revoyons l'église, qui gagne à être ainsi revue. La salle d'exposition de la Bibliothèque donne un choix de manuscrits plus restreint que celle de Venise. Mais quelle beauté dans les proportions et quelle harmonie entre tous les éléments! Du cloître, plein de paix, on en découvre aussi l'architecture intérieure, difficile à embrasser sans cela. Ainsi, dans cette ville, dans un périmètre restreint, sont multipliées les preuves du génie de Michel Ange.

165 Quand la mémoire peut y ajouter la Sixtine, on reste ~~on~~ devant ce grand créateur de formes comme devant un témoignage de la Création elle-même. - Dernier coup d'œil amical à la place de la Seigneurie.

Encore, avant le départ (qui a lieu à la nuit tombante), une étude des palais, souvent vus, mais d'un oeil de passant. Trouve celui de la Parté Guelfa, qui nous avait échappé. Vu de l'extérieur seulement les S.S. Apostoli, ~~mais~~ dans sa modestie romane. La Trinità venant d'ouvrir ses portes, nous avons revu tout à loisir les fresques de Ghirlandais.

Mais le bruit terrifiant de certaines rues, l'extrême fatigue de mes jambes qui ne me portent plus, voilà qui rend moins pénible la séparation et l'arrivée ici, ~~à~~ à midi, sous une pluie hivernale.

11 nov - De Gaulle choisit bien son moment: cette croisée d'anniversaires: 1870-1970 (cette guerre de 70 si proche sur l'horizon de son enfance, encore plus que sur la mienne); 1918, un jour sombre comme celui-ci mais bien plus froid. De Gaulle, né un siècle seulement après la Révolution - et qu'est-ce qu'un siècle! j'en ai déjà vécu les deux tiers, et le début est encore si proche! Jonction entre des âges si différents? ou qui seulement le paraissent?

Un membre au milieu de notre histoire, seul, haut, dur. La pluie, le soleil glissent dessus et tour à tour

765
le font valoir. Plus parlent son obstination et sa rec-
titude que tous les discours — parfois trompeurs, et sans
doute à dessein.

Mais s'il est un autre jugement que celui des hom-
mes et quelle que soit la façon de le comprendre, ~~voici~~
voici un passage plus étroit à franchir pour le chef
d'état ou d'armées que pour tout autre. Réduits enfin
à leur être et à ce qu'il aura retenu en lui de l'être.
Peu portés à accueillir, ^{par nature} ~~accueillant~~, ces hommes de
lutte et de mort! — Mais nous n'avons pas le droit de
regarder au delà de la barrière, ni les sons pour le faire.

1971

13 Mars. Tout un hiver pénible : malaises, inquié-
tudes devant la possibilité de maux plus graves.
Voici l'haine où l'on sent la pente descendre vers
le dernier repos. Je n'y laisserai pas le monde moins
inquiétant qu'à ma venue; il s'en faut.

Un rêve curieux cette nuit : j'étais dans une
foule musulmane, où dominaient encore les anciens
costumes; moi-même, il me semble, j'avais une
jellaba et un turban (ou peut-être mon
petit bonnet de fourrure?). Je pénétrais avec tous
ces gens dans une sorte de grand hall, tout
grouillant. Soudain, je voyais trois hommes, les
bras croisés sur la poitrine, qui s'inclinaient dans

767
ma direction, prêts à commencer la prière. Surpris,
je regarde autour de moi et je me vois presque
encastré dans la niche du mirhab. Je comprends
brusquement que je suis dans une mosquée et que'il
est grand temps de disparaître, si je peux, d'autant
plus que toute la foule commence à s'orienter. Que
va-t-il arriver? Avec une geste pour marquer ma
surprise et mon regret, je me glisse le long du mur,
sous les regards de tous — de pauvres gens dans l'en-
semble, quelques-uns en vieux vêtements turcs,
usés et déformés. Ils ne disent rien. Quelques siffle-
ments de surprise ou de blâme, mais personne ne
bouge. Je trouve enfin à ma gauche une petite
porte. Je sors, heureux de m'en tirer à bon compte.
Je suis sur une sorte de place absolument vide,
presque un terrain vague. Je m'éloigne, mais où
vais-je? Je ne sais ni où je suis, ni (comme souvent)
où j'habite, tout en sachant que j'habite cette ville.

C'était aujourd'hui la nuit de vendredi à
samedi, et le soir, comme souvent ce jour-là, j'avais
médité et prié pour les peuples de l'Islam — sans
avoir songé, je crois, à des lieux ~~proches~~ et connus
de moi. Au reste, mon rêve ne se rattachait à aucune
mérida marocaine. Ainsi, même en songe, l'Islam

158
me ferme la porte de ses marguées (j'en ai vûte,
mais en Algérie et à Rhodes). Je n'ai jamais goûté
cette intranquillité, arabe plus que musulmane.

14 juin - Toujours dans des malaises, qui ^{accroissent} ~~accroissent~~
le nombre des rêves perçus et en accentuent les cou-
leurs.

Deux très beaux dans une seule fin de nuit.
Je marchais dans une campagne française, un peu
montagneuse, avec des bois, du genre du Massif
Central. Je débouche devant une vallée vers le
milieu de laquelle, sur ma gauche, il y a un village
dans la verdure, au milieu d'un élargissement, à
mi-côte, au dessus d'un sommet boisé. Juste ^{au dessus de} ~~sur~~ ce
village, assez haut pour le laisser encore au soleil,
une nuée d'orage, éclairée par côté. Ses contours sont
près de se défaire. Je me dis: je n'irai pas jusque là-
bas, il va y avoir de l'orage, il vaut mieux rentrer;
je crois que je suis près de la route, elle doit passer
là en-bas. En effet, j'aperçois justement le haut d'un
camion entre des arbres. Devant moi j'ai un chemin
herbeux, à flanc de pente, qui descend et va pénétrer
sous ~~un~~ un bois peu touffu. Je me dis encore: je n'ai
qu'à continuer jusqu'au bois, et à gauche il y a un
chemin qui descend à la route. Je presse le pas et
je traverse très vite la prairie (ou le champ repris

769
par les herbes après la moisson?). J'éprouve cette joie
de la démarche légère et vive que j'ai tant aimée
quand je pouvais marcher à maguise, presque en
courant. Arrivé au bois, je trouve en effet le chemin
à gauche, mais au moment d'y entrer je m'éveille,
avec la vision de cette riche lumière d'après-midi un
peu déclinante qui donnait au paysage une qualité
plus vive qu'à tout paysage réel.

Un peu plus tard: quelque part à l'étranger,
en Espagne je crois; je suis venu pour assister en
journaliste à un procès, dans une petite ville. Je crois
savoir, d'un voyage précédent, où est le Palais de
Justice: une façade à la romaine, en pierre grise,
peut-être avec une coupole. J'arrive, non sans errer
un peu, sur le côté d'un bâtiment plus moderne,
dont je ne vois pas l'ensemble; seulement de larges
portes ouvertes, des gens déjà assis comme dans une
salle de spectacle. Devant eux, une très longue table
à tapis vert; derrière elle un homme en noir, de type
très noir lui aussi, très méditerranéen. ~~Il~~ Il incite
les spectateurs à laisser de la place pour les étrangers
qui entrent, et déjà, en effet, des gens se lèvent très
aimablement. Je rémugne à les déranger et me dirige
vers le côté opposé où il y a des sièges libres. Mais

120
tout à coup, je ne sais comment, ayant traversé, je me retrouve au dehors. Je me dis: c'est un rêve, je ne peux pas retourner en arrière; c'est manqué. Je continue et je me trouve tout de suite dans une sorte de ravin, ~~au pied des~~ au pied des dernières maisons de la ville. Il y a un chemin ou une rue que je vais remonter pour rentrer dans la cité. Deux ou ~~trois~~ trois enfants, pauvrement habillés, y jouent. Alors, à ma gauche en remontant, je vois parmi les maisons, pauvres elles aussi, une façade (d'église?) de style Renaissance, assez disloquée, comme d'un monument abandonné et peut-être changé en taudis. Mais tous ces murs, et le chemin lui-même, ont la magnifique patine dorée de certaines pierres d'Espagne. Tout chante sous le soleil. C'est aussi beau, aussi pur, que le paysage de tout à l'heure. Et tout en regardant je me dis: est-ce que je rêve encore? Voyons, pour retrouver mon chemin, il faut que je me réveille tout à fait. J'ai eu un grand effort à faire pour y parvenir, ce genre d'effort dont on a le temps de mesurer la durée et qui caractérise la sortie des rêves profonds. Quand on sort de quel pays?

Tout cela si présent, si riche en détails vécus, qu'en ce moment encore ces scènes me sont, plus

réelles que bien des lieux traversés dans ma vie. 121

16 juin - Encore un rêve très curieux, dans la seconde moitié de la nuit, le premier qui se situe dans l'Hellade antique. Paradoxe peut-être pour un helléniste? Mais après tout pourquoi reviendrions-nous la nuit sur ce qui nous préoccupe le jour. N'est-ce pas au contraire le temps d'aller voir ailleurs?

Ce fut très bref. J'étais assis à l'intérieur d'une poterne de rempart. J'avais peut-être une petite table de bois devant moi. La lumière de la lune frappait en oblique la paroi qui me faisait face: un mur très épais, deux ou trois mètres au moins, d'une pierre qui restait noire sous l'éclat lunaire, fait de grands blocs, mais non pas "cyclopéens", sans doute ajustés. Et voici que j'entends sur le sol, déjà au seuil, les pas de deux hommes, qui marchent nu-pieds. Aussitôt ils sont là, en armes, casqués (casque mat, en terre-tête), cuirassés (en bandes superposées, noires aussi, de cuir peut-être). Le premier ne me regarde même pas. Je lui demande, en termes raciniens, «que voulez-vous, seigneur?» Il ne répond pas et avance. Le suivant, jeune, bras nus, s'arrête devant moi, me colle sur le côté droit de la tête une sorte de planchette, très mince, j'imagine, pour être un bouclier.

122
L'autre bras est levé dans l'ombre. Je sens qu'il tient une arme. Pas un mot. J'ai conscience que mon salut est de ne pas bouger et de faire sentir que je n'ai peur. Je ne suis pas armé. L'homme peut frapper quand il veut, comme il veut. Je reste tout de même tendu, prêt à tenter quelque chose s'il bouge. Je devine ses yeux qui ne me quittent pas; ils sont calmes et inexpressifs. Et qui sera le plus immobile. C'est un instant extraordinaire. Mais aussitôt le premier entre repasse, sort; et l'autre ~~me~~ me laisse et le suit. Sans un mot. Et tout de suite, venant du rempart, une ^{voix} de sentinelle, envoyée, endormie, à laquelle une autre répond. ^{Un bégaiement, sans paroles} Je me suis levé et je réponds à montours. C'est simplement un contrôle. Les autres n'ont rien vu. Je ^{ferme} ~~ferme~~ la porte et je me mets à pousser un verrou gigantesque.

Là je commence à me réveiller et donc je ~~suffit~~ ^{cherche} les éléments d'une explication.

Je suis à Sparte (plutôt mal choisi: une ville sans remparts!) et l'homme venu le premier, c'était un chef helvète (sorti de César, sans doute, mais pour quoi?). Que venait-il faire au milieu du Péloponnèse, comment avait-il pu y arriver? Question si embarrassante que je me suis tout à fait réveillée.

123
J'ajoute que ce n'était pas un cauchemar. Je n'avais pas été effrayé. Je trouvais très belle la lumière de la lune pendant que le jeune homme me tenait en respect. Lui-même m'a paru beau. J'avais l'impression qu'il ne m'arriverait rien.

Il n'y avait pas de clarté lunaire dans la chambre, ni même une lueur d'aube.

16 septembre - Moment de départ. Depuis quelques jours déjà la nature penche vers l'automne. Le matin et le soir la fraîcheur devient pénétrante. Les journées, le plus souvent, sont reposées et pacifiantes. Comme toujours, avant de quitter la maison, cette pensée que, peut-être, je ne la reverrai pas. Tant de fois déjà; le jour viendra où ce sera vrai; et je ne le saurai peut-être pas. J'aimerais le savoir, si souvent que je me sois préparé. Je ressentirais volontiers cette ignorance comme un manque d'égard: on me doit la vérité. Mais voilà; est-ce le devoir de quelqu'un?

17 au 27 septembre - Retour à Venise - car c'est bien l'impression ressentie: se retrouver dans un pays cher et familier, dont on a eu le tort de s'absenter. Par malheur, un petit accident un peu stupide nous a ~~empêché~~ ^{obligés} à rentrer très tôt et empêché de voir Ravenne où nous voulions aller après Venise.

174
En revanche, jamais de pluie, un ciel presque toujours ensoleillé; seulement un froid assez vif les deux premiers jours.

17 sept. - La nuit, traversée entre les songes et le sommeil, jamais longue pourtant, s'achève dans les plaines lombardes. Le rideau se lève quelque temps avant Vérone, sur des montagnettes qui s'abreuvant de lumière à même le sol, croirait-on, plutôt que dans le ciel. De la ville elle-même on voit surtout les quartiers modernes, partout semblables en Italie aux abords des gares. Aperçu de loin, un instant, les remparts qui montent sur une colline. Vicence se laisse encore moins découvrir. Plaines très cultivées, parfois des vignobles en treille: de la "belle" campagne pour les rendements agricoles, plaisante simplement pour le regard. Bientôt Padoue, déjà connue; bientôt la lagune, enfin, dès la sortie de la gare, toute la vie retrouvée: le Canal, le vaporetto jusqu'au Rialto, la Merceria déjà bondée de foules - comme si nous avions quitté Venise depuis quinze jours seulement.

Même hôtel, même personnel en partie; chambre sur un canal, ce qui permet de saisir la vie des bateliers, qui, à son tour, fait vivre Venise. Tout de suite sur la Piazza et jusqu'à la rive, pour retrouver les eaux, le ressac, les îles ancrées comme des

175
navires: on s'attend à ce qu'elles bougent. Beaucoup de lumière dans St Marc; stations en divers points pour redécouvrir ou même découvrir les mosaïques, inépuisables. - Dans l'après-midi avancée, après un repos nécessaire, promenade sur les Schiavoni où, déjà, le vent du soir règne en maître. Les gondoles s'agitent comme des chevaux impatients de l'attache. Des ruelles nous conduisent à S. Giovanni ⁱⁿ ~~de~~ Bragora, façade nue sur une place nue, intérieur d'un gothique simple; mais l'église est occupée par une esconade de dévots, auxquelles un enfant de chœur, en surplis et soutanelle noire, fait réciter un interminable rosaire d'une voix de tête terrifiante. Le spectacle en paraît d'abord curieux, puis, bien vite, insupportable. Il ne reste qu'à prendre la fuite sans avoir vu grand chose des tableaux, ni éprouvé la moindre envie de joindre une prière à ce déchaînement.

18 sept. - Nous avons visité le Palais des Doges dans la lumière du matin et, grâce à elle, l'impression fatigante et plutôt médiocre que nous en ~~aurions~~ avions retenue à notre premier voyage s'en trouve corrigée. Il n'en reste pas moins que trop de tableaux, même de grands maîtres, y sentant la commande, le travail d'atelier, plus que l'inspiration, et qu'une surabondance d'épais reliefs dorés les écrase aux plafonds. Parmi les tableaux de chevalet ou les petites décora-

176
tions, la Déploration du Christ de G. Bellini l'emporte de loin par sa sincérité et sa puissance. Les Bosch sont scindés: deux d'entre eux se retrouveront à l'exposition du musée Correr; son Enfer sombre dans de tels noirs que tout finit par s'effacer, et les reflets des verres protecteurs n'améliorent pas la vision. C'est la salle du Grand Conseil qui réserve le plus de satisfaction (et à condition que l'on ne regarde pas de trop près tous les murs): le Couronnement de Venise et le Paradis l'emportent sur les autres œuvres des mêmes maîtres dans le palais. Le Paradis, surtout, avec les courants qui y circulent comme dans une mer, a l'animation d'une foule vivante - trop "vivante" et trop "foule", à mon goût, pour un Paradis, mais c'est là une considération spirituelle et non plus picturale. Je conçois qu'un Paradis de recueillement dans la lumière Incrée ne serait guère représentable dans la peinture figurative. Ici, il faudrait des heures d'examen pour déchiffrer les figures et goûter la composition. Des fenêtres de cette salle le regard plonge sur la cour, le va et vient, la rumeur des visiteurs. Leur nombre n'arrive pas à l'emplir, et nous ne sommes que des visiteurs. Ce palais aurait besoin d'habitants, d'activités qui aient un sens. Dans un tel théâtre, il faut une

pièce à jouer.

177
L'après-midi, nous nous perdons un peu en nous rendant à la Ca d'Oro, ce qui nous permet de voir des ruelles, des ponts, de tourner autour d'églises à cette heure fermées. Mais la Ca aussi l'est encore; après tant d'années de travaux, seule sa façade est rendue aux regards. Il est vrai qu'une partie de ses collections se retrouvera ailleurs. Il ne reste qu'à prendre là le bateau et à redescendre le Canal jus qu'à la Salute; par cette pleine lumière, c'est une pleine joie. L'église elle-même vaut surtout par sa clarté, qui met en valeur sa composition; mais peut-être demande-t-on à une église ~~des~~ d'autres vertus que d'être bien composée? Mais dans la sacristie les d'oces de Cana réservent toujours la même surprise, peut-être même une surprise accrue. Ce n'est pas seulement la profondeur et l'air qui circule; cela aussi, une œuvre immobile comme celle de Vermeer en donne l'image. S'étonnant, le prodigieux, c'est ~~que~~ ^{que} l'immobilité ici est en mouvement, sans bouger. Non pas une illusion de vie - la vraie vie. On ne peut pas dire que la femme du premier plan va continuer son mouvement; elle le continue, sous nos yeux.

Nous sommes revenus lentement, par les rues de ce quartier où l'on trouve quelques belles demeures dont on envie un instant les habitants. Nous avons

franchi le pont de l'Accademia, après avoir salué la mémoire d'H. de Régner rappelée par une inscription. Gagne S. Marc, en visitant au passage l'église désaffectée de S. Vitale qui contient un Carpaccio, moins bon que ses grandes créations, mais où l'on reconnaît sa marque. Halte à S. Marc, déjà sombre; messe du samedi soir, où il y a foule, avec beaucoup de communions. Sermon trop long qu'une sonorisation médiocre laisse mal entendre. Qu'il est donc difficile d'enseigner la Parole! Après tout, si elle était Parole intégrale ne se suffisait-elle pas?

19 - Près du Rialto, de très jeunes religieuses en excursion gazouillent avec leurs élèves, courent même avec elles, dans cette grande liberté qu'elles pratiquent ici. Descente jusqu'à l'Accademia. On ne se lasse jamais du Canal, du contraste des eaux agitées et du grouillement des hommes avec les façades des palais. Revue au Musée tous les "vieux amis": Giorgione, la salle des Grands Vénitiens où il y a toujours des découvertes à faire (ainsi, dans le Songe de St. Marc, les fonds d'ombreux dissimulés sous la lumière de la vision), et naturellement Carpaccio. Quelques œuvres de la Ca' d'Oro sont exposées: bronzes, petits Hollandais, un S. Sébastien de Mantegna qui n'est pas de premier ordre. Achevé ensuite la descente du Canal, pour revoir l'étonnant débouché sur la

lagune.

179
Après-midi au San Polo. Le Colonne toujours en marche, figure pour un poème épique mille fois plus beau que la réalité. La nef surprend toujours par son ampleur et sa clarté; les tombeaux, même déclamatoires, sont réduits au rang de décor, un peu encombrant, mais tout de même muets. Le plus achevé de ces monuments, qu'est-il auprès du Colonne? Les Vénitiennes de la sacristie ne transportent pas, à vrai dire, ils paraissent hors de leur lieu. Pour revenir nous prenons la "circolare" aux fondamenta Nuove; mais c'est dimanche, et la foule est celle de notre métro aux mauvaises heures, du moins jusqu'à la gare et à la place de Rome. On longe ainsi ou l'on traverse les quartiers pauvres et les parties "utilitaires" de la ville: le canal de Cannaregio, les bassins du port de commerce. On retrouve la pleine eau en débouchant devant Saccà Fisola et la Giudecca et l'on court d'une rive à l'autre, sur des vagues fortes et glauques où roulent des débris de soleil échappés à une nuée dramatique. Et de l'autre côté, après S. Giorgio, quand on pointe droit sur la ville, ~~tout~~ mirage et réalité, tout cet Orient: le palais ducal, les campaniles, le "minaret", splendeur et largesses princières après les quartiers rongés par l'âge ou le manque d'entretien. Tous les con-

180
tristes, en effet, de la vieille Asie.

20 Journée dans "les îles" - à Torcello surtout, retour qui ne nous a pas déçus.

Sur le chemin, quelques minutes au Zanipolo, tout lumière, paix et recueillement. Une vieille femme, ses dévotions faites, se consacre à rallumer, devant une Vierge, les bouts de cierges ^{jusqu'à épuisement} pour qu'ils puissent se consumer plus longtemps.

Navigation dans une brée qui voile les formes à l'horizon et confond à plaisir le ciel, l'eau et les terres, déjà difficiles à démêler. Séjourne longtemps dans les deux églises, surtout dans la cathédrale que nous avions vue un peu trop rapidement. De ses mosaïques, ce qui m'attache surtout ce sont les deux "Mères de Dieu" : celle de l'abîme, moins sombre que je ne l'avais vue (je parle des bleus de son vêtement), toute la majesté sévère et l'altitude d'une vraie déesse chargée de veiller sur le monde sans complaisance - celle, plus petite, qui lui fait face dans l'altitude d'une orante. C'est celle-là qui permet de ne pas se détourner trop vite du Jugement, trop chargé, plus grimasant qu'effrayant (et c'est un thème qui, de toute façon, me rebute) - Sainte Force est en un sens plus parfaite, qui tire sa beauté de ses seules proportions. Quatre religieuses y priaient et il était facile de se joindre à leur intention : c'est un lieu de l'Esprit.

108